

Sommaire

Sous l'Iran... la Perse **134**

L'empire

Le tout premier empire **138**

Apogée d'une puissance **140**

Darius I^{er}, le roi des rois **146**

Quand Persépolis était
le phare du monde **152**

Mani, père du manichéisme **160**

Ainsi vivait Zarathoustra **162**

Les bijoux du Louvre **168**

Les trésors de la couronne **173**

La rencontre avec l'islam

Le fabuleux destin
de la langue persane **176**

Le phénix iranien **181**

Et l'Iran devint chiite **182**

Le grand affrontement
avec les sunnites **187**

A Ispahan, ils voulaient
construire le paradis **188**

Les tapis, une affaire d'Etat **194**

Vers l'Iran moderne

La revanche des Perses **198**

Le petit guide éclairé
de l'Iran **204**

A voir, à lire... **212**

Vie. A Ispahan, sur les rives du
Zayendeh Rud (la « rivière qui
donne la vie »). Le pont Si-o Seh
Pol (le « pont aux 33 arches »),
construit au début du XVII^e siècle,
qui relie le centre de la ville au
quartier arménien de Djolfā, est
un lieu de rencontre privilégié
des habitants.

Sous l'Iran... la Perse

Il y a vingt-cinq siècles, Cyrus le Grand fondait l'Empire perse.
Enquête sur une civilisation en pleine renaissance.

PAR ARMIN AREFI

L'Iran fascine comme il effraie, mais il nous demeure largement inconnu. Or on ne peut comprendre ce pays sans savoir où il plonge ses racines, dans une civilisation longtemps considérée comme celle de l'Autre, mais à laquelle nous relient certaines passerelles. C'est ce glorieux passé d'un pays réinvité dans le concert des nations, à la faveur de l'accord sur le nucléaire iranien de 2015, que nous vous invitons à découvrir.

Il y a plus de deux mille cinq cents ans, l'Iran s'appelait la Perse, et devenait le premier véritable empire de l'Histoire, s'étendant de l'Inde à la mer Egée. Son fondateur, Cyrus le Grand, écrivait la première déclaration des droits de l'homme, dans laquelle étaient – déjà ! – évoquées la liberté de culte, l'égalité des citoyens et l'abolition de l'esclavage. C'est lui qui, en 539 avant notre ère, libéra le peuple juif de Babylone, lui permettant de retourner à Jérusalem pour y reconstruire son temple. Deux mille cinq cents ans jalonnés de triomphes, mais aussi de ravages et d'humiliations, dont demeurent de nombreux vestiges que nos journalistes ont pu observer. Un passé qui dérange dans une République islamique qui, de manière ambiguë, tente de s'en inspirer tout en le vouant aux gémonies.

La fin de Daech en Syrie et en Irak a signé la victoire de l'Iran. Premier pays étranger à combattre sur le terrain les soldats du califat, la République islamique peut aujourd'hui se targuer d'avoir créé au Moyen-Orient un corridor de Téhéran à Beyrouth. Au grand dam de son principal rival régional, l'Arabie saoudite, bien décidée à briser cet « axe chiite ». « L'Iran chiite est en réalité en train de reconstituer l'Empire perse », fulmine un haut diplomate arabe. Pourtant, le 29 octobre, le pouvoir judiciaire a ordonné la fermeture de toutes les routes conduisant au tombeau de Cyrus le Grand pour empêcher que des centaines d'Iraniens s'y réunissent. « Je ne suis pas certain que ce soit la meilleure manière de traiter cette question, glisse un responsable iranien, sous couvert d'anonymat. Après tout, Cyrus comme le chah font partie de notre histoire. » Depuis la révolution de 1979, la République islamique s'est employée à en effacer toute trace. Armé de bulldozers, le funeste ayatollah Khomeini, chef des tribunaux révolutionnaires iraniens, s'est mis en

tête l'idée folle de détruire le mausolée de Cyrus le Grand et la cité de Persépolis, avant d'en être empêché par les autorités locales, aidées de la population.

Dans les manuels scolaires, la partie consacrée à la Perse préislamique s'est réduite comme peau de chagrin. Les rois et leur dynastie ont été dénigrés. Au contraire des douze imams chiites, adulés par les Iraniens. Les autorités islamiques ont également tenté d'éteindre les traditions comme le *norouz* (nouvel an perse) ou le *chaharshanbe suri* (mercredi du feu). « Un Iranien ne peut occulter ni son passé antique, ni son passé islamique, tous deux essentiels à son identité », souligne le sociologue iranien Morteza Khoshomadi.

Identité. Après avoir été envahie par les Arabes, au VII^e siècle, la Perse a durablement influencé le monde musulman. Elle lui a offert certains de ses plus grands poètes (Hafez, Ferdowsi), de ses plus illustres savants (Avicenne, Omar Khayyam) et des joyaux, comme Isfahan, la « ville qui vaut la moitié du monde ». Malgré une histoire tumultueuse, la Perse, tel un phénix, a toujours su renaître de ses cendres. Islamisée, elle a conservé sa langue, le persan, idiome de l'amour et des plaisirs, sauvegardé au fil des siècles grâce à la poésie. Ce particularisme iranien s'exprime également dans le choix, au XVI^e siècle, de l'islam chiite, véritable « islam iranien » qui, à la différence du sunnisme, se fonde sur une réinterprétation continue des textes coraniques.

Trente-huit ans après la révolution, les velléités du pouvoir iranien semblent avoir été vaines. La veille du dernier mercredi de l'hiver, la jeunesse se précipite toujours dans les rues pour allumer des feux de joie et célébrer l'arrivée du printemps. Le 20 mars, toutes les familles iraniennes se réunissent autour du *haft sin* (sept objets commençant par le son « s ») pour fêter le *norouz*. Et leur intérêt pour la Perse antique n'a jamais été si vivace. Un groupe d'étudiants de l'université de Téhéran s'est réuni sous un pavillon, situé dans un jardin de la prestigieuse institution. Éduquée, féminisée (la majorité des étudiants sont des femmes), consumériste et pro-occidentale, la jeunesse iranienne (70 % de la population a moins de 35 ans)

Ambiguë, la République islamique tente de s'inspirer de l'histoire de la Perse tout en la vouant aux gémonies.



Jeunesse. Ambiance festive à Isfahan, dans la maison de thé Azadegan, où les femmes se retrouvent pour fumer le qelyoun (pipe à eau aromatisée). En Iran, 70 % de la population a moins de 35 ans, et la majorité des étudiants sont des femmes.

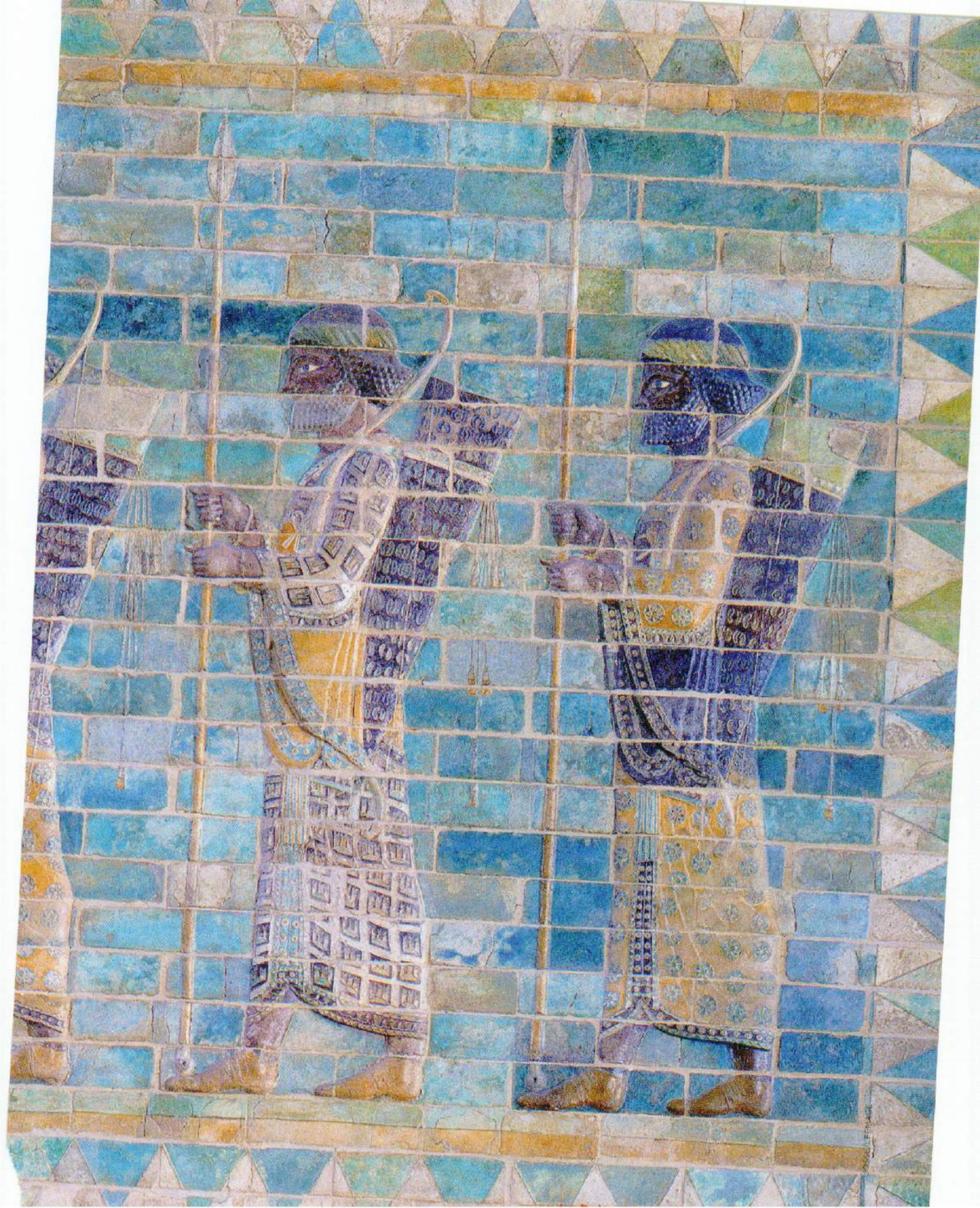
est l'une des plus modernes du Moyen-Orient, malgré des lois toujours rétrogrades. Si certains révisent aujourd'hui leurs cours, Azadeh préfère surfer sur son smartphone. « Regardez comme les frontières actuelles de l'Iran se sont réduites par rapport à celles de l'Empire perse, lance, amère, cette étudiante de 25 ans. Depuis l'arrivée de l'islam, on a perdu notre civilisation et notre grandeur. » L'un de ses camarades porte autour du cou un pendentif représentant un homme ailé. Il s'agit du Farvahr, l'ange gardien de la religion zoroastrienne, premier monothéisme de l'Histoire, né dans la Perse antique. Cet emblème, aujourd'hui arboré par de nombreux jeunes Iraniens, est le symbole d'un irrésistible retour de l'identité perse, qui ne laisse d'autre choix aux autorités que celui de s'en accommoder.

Depuis quelques années, les signes de l'Iran préislamique fleurissent à nouveaux aux quatre coins du pays. Des lanciers achéménides surgissent sur les murs d'appartements privés. Des colonnes ioniennes de Persépolis soutiennent l'entrée de bâtiments flambant neufs.

Les noms Pasargades, Cyrus et Parsian désignent les plus grandes banques, centres commerciaux et hôtels du pays. À Téhéran, sur un mur, sous le traditionnel slogan « Mort à l'Amérique », lancé par l'ayatollah Khomeyni, figure une fresque représentant des femmes et des soldats perses, tout droit issue du « Livre des rois » de Ferdowsi. Soutenus par le président modéré Hassan Rohani, qui a fait de la relance du tourisme une priorité, les sites historiques sont davantage mis en valeur. Et les victoires de l'Iran au Levant, même sous l'étendard de la République islamique chiite, font à nouveau vibrer la corde nationaliste des Iraniens. « Notre civilisation est tout de même beaucoup plus ancienne que celle des Arabes », souligne Sassan, provoquant la joie des étudiants. Si le Moyen-Orient est aujourd'hui à feu et à sang, l'Iran reste un de ses derniers pôles de stabilité. L'occasion de découvrir une civilisation millénaire, les grandes figures de la Perse et leurs héritiers – qui, vous le verrez, sont moins éloignés de nous que nous le pensons ■



Immortels. Frise des archers (Suse, palais de Darius I^{er}, 510 avant notre ère), conservée au musée du Louvre. La période achéménide (vers 550-330 avant notre ère) correspond à la sédentarisation des Perses. Ces soldats, peut-être les fameux 10 000 Immortels, paraded, mais on ne les voit jamais se battre, une manière pour le roi de rappeler qu'il détient le pouvoir, mais renonce à la violence et fait le choix de la paix.



Le tout premier empire

Pierre Briant, le spécialiste de la Perse antique, nous dévoile, de Cyrus le Grand à Darius I^{er}, le destin de ces rois réputés pacifiques et tolérants.

PROPOS RECUEILLIS PAR FRANÇOIS-GUILLAUME LORRAIN

-550

Les Bretons s'installent en Grande-Bretagne.

-520

Les Etrusques dominent l'Italie centrale, mais se heurtent, au sud, aux colonies grecques de Naples et de Cumes.

-552

La Perse devient un royaume indépendant des Mèdes sous le roi Cyrus le Grand (mort en -530).

-539

Cyrus le Grand s'empare de Babylone.

-518

Début de la construction de la Voie royale, plus de 2 500 kilomètres à travers l'Empire perse, qui atteint son apogée.



-522

Après la mort de Cambyse, fils de Cyrus le Grand, le mage Gaumata se fait passer pour Bardiya, frère du défunt ; il est assassiné par des généraux menés par Darius. Début du règne de Darius I^{er} (mort en -486).

-490

Les Perses du roi Darius I^{er} sont battus par une coalition de Grecs à Marathon.

-486

Début du règne de Xerxès (mort en -465), fils cadet de Darius I^{er}.

-480

Salamine
Après des victoires perses, dont celle des Thermopyles, qui signent le début de la seconde guerre médique, la flotte grecque attire la flotte perse dans le piège d'un étroit défilé. Un tournant.

-479

Athènes refuse l'offre de s'allier aux Perses. Début de l'âge d'or d'Athènes, qui dure jusqu'au début de la guerre du Péloponnèse en -431.

Persépolis. Dans la résidence édifiée sur ordre de Darius I^{er}, les vestiges du palais des Cent Colonnes, ou salle du trône.

Le Point: La Perse avant l'arrivée des Perses, à quoi ressemble-t-elle?

Pierre Briant: Autour de 700 avant notre ère, le Moyen-Orient est divisé entre plusieurs royaumes concurrents et hostiles: le royaume néo-babylonien dans le croissant fertile, le royaume lydien en Asie Mineure, l'Égypte pharaonique, et enfin un royaume élamite, dont la capitale est Suse, dans le sud-ouest actuel de l'Iran (aujourd'hui riche en pétrole), mais qui s'étend également vers le plateau iranien dans cette région qui, ultérieurement, prendra le nom de Perse. L'origine même de ceux que l'on appelle les Perses reste très disputée. De culture indo-iranienne, ils sont descendus d'Asie centrale et se sont installés dans le Fars selon des modalités et une chronologie mal connues. Contrairement à ce qu'on affirmait il y a encore une cinquantaine d'années, les études actuelles montrent que les Perses, qui apparaissent dans l'Histoire avec Cyrus le Grand, sont porteurs d'une civilisation qui est la résultante de croisements multiples avec les Elamites. Dans les premiers documents connus, Cyrus se présente comme le « roi d'Anshan », nom donné par les Elamites à la région que l'on connaît ensuite sous le nom de Perse. En outre, l'influence élamite se traduit par les emprunts des rois achéménides aux structures bureaucratiques du royaume néo-élamite, celles aussi du royaume néo-assyrien.

On évoque toujours les Mèdes, que Cyrus, le premier grand Achéménide, a battus vers -559...

On pensait, d'après Hérodote qui s'en fait l'écho, que l'Empire mède, dont la capitale était Ecbatane (Hamadan), dans les monts Zagros, au sud de la mer Caspienne, à 200 kilomètres à l'ouest de Téhéran, s'étendait de l'Asie Mineure à l'Asie

centrale. Ce n'était qu'un leurre, son extension était bien plus limitée. Il n'en reste pas moins que son roi, Astyage, est vaincu par le Perse Cyrus le Grand. C'est le début d'une expansion qui va soumettre la Lydie du roi Crésus, puis l'Empire babylonien. Il marque sa nouvelle puissance par l'érection d'une résidence imposante à Pasargades, dans le Fars, où il se fera construire un tombeau.

Cyrus est nimbé de légendes autour de sa naissance, celle, par exemple, où il est sauvé miraculeusement, comme Zeus ou Moïse, soustrait à la mort que lui promettait son grand-père, le roi mède Astyage, mais comment expliquer qu'un personnage surgisse avec l'idée de fonder un empire universel?

Ces légendes, Hérodote, puis Xénophon les ont bâties à partir d'histoires qu'ils ont entendues et qui circulaient parmi les Perses, où les mages eux-mêmes élaboraient des récits qui faisaient appel aux légendes des fondateurs. L'idée d'un empire universel – de la mer d'en haut (mer Caspienne) à la mer d'en bas (golfe Persique) –, pour reprendre une formulation traditionnelle, n'est pas nouvelle: on la trouve déjà exprimée chez les Babyloniens ou, antérieurement, chez les Assyriens, au nord de la Mésopotamie, dont la capitale, Ninive, était tombée en -612, sous les coups d'une alliance entre Mèdes et Babyloniens. Cyrus le Grand a été plus loin, car il a vaincu les empires les uns après les autres, reprenant au fur et à mesure les ambitions séparées de chacun d'entre eux. Ainsi a-t-il repris à son profit les options stratégiques de ces prédecesseurs, vers l'Égypte et la Méditerranée par exemple, plus encore après la conquête du royaume lydien qui a mis pour la première

(Suite page 142.)



PIERRE BRIANT,
PROFESSEUR AU COLLÈGE
DE FRANCE (1992-2012),
CHAIRE D'HISTOIRE ET
CIVILISATION DU MONDE
ACHÉMÉNIDE ET DE
L'EMPIRE D'ALEXANDRE,
AUTEUR D'« HISTOIRE
DE L'EMPIRE PERSE »
(FAYARD).

- 465

Xerxès I^{er} est assassiné.
Son fils Artaxerxès I^{er}
lui succède.

- 370

Les satrapes de l'Empire perse
entrent en révolte contre le
pouvoir central, imitant l'Égypte
qui a déjà repris son
indépendance.



- 333

Issos

Deuxième défaite
de Darius III devant Alexandre,
qui a le champ libre en Phénicie
et en Égypte.

- 479

Platées

La défaite des Perses
contre les cités-Etats
grecques marque la fin de
l'invasion de la Grèce, les
Perses se retirant de
Thrace et de Macédoine.

- 401

Counaxa

La bataille oppose les deux frères
perses Artaxerxès II et Cyrus le
Jeune, qui y perd la vie. C'est dans
les rangs de son armée que
combattaient les Dix Mille, ces Grecs
commandés par Xénophon, dont la
retraite après la défaite est au cœur
du récit de « L'anabase ».

- 334

Bataille du Granique

Première défaite de Darius III
face à Alexandre le Grand, qui a
débarqué en Asie Mineure et
l'emporte sur les satrapes de
cette région.

- 331

Gaugamèles

Défaite décisive de
Darius III, après
qu'Alexandre a franchi
l'Euphrate. Darius est
assassiné. Alexandre est
sacré roi d'Asie et s'en va
détruire Persépolis.

Apogée d'une puissance

Si l'Iran est aujourd'hui grand comme trois fois la France (1,6 million de km²), l'Empire perse, à son apogée, couvrait plus de 10 millions de km², des confins de l'Inde et de la Chine à la Thrace grecque et à l'Égypte. Cet empire, le plus vaste de toute l'Antiquité, était divisé en près de 20 satrapies, dont les chefs, les satrapes, proches de la famille royale, étaient des sortes de préfets tout-puissants dotés d'une armée. Des routes royales sécurisées reliaient leurs capitales aux résidences du souverain – Suse, Persépolis, Ecбатane.

L'apogée de l'Empire achéménide de Darius I^{er} (1^{er} moitié du V^e siècle avant J.-C.)

- Extension maximale de l'Empire achéménide
- Centre du pouvoir achéménide
- Satrapies (divisions administratives) de Darius I^{er} et de Xerxès I^{er}*
- Route royale
- ★ Batailles
- Frontières actuelles

* D'après les inscriptions de Behistoun et de Persépolis.
Source : Larousse, Infographie : Hervé Bouilly.



-323
Mort d'Alexandre le Grand à Babylone.

-312
Début du règne de Séleucos I^{er}, ancien général grec qui, lors du partage de l'empire d'Alexandre le Grand, reçoit la satrapie de Babylone et fonde en Perse la dynastie séleucide.

-247
Jusqu'à 224 de notre ère : les Parthes, dont les ancêtres proviennent de tribus situées à l'est de la mer Caspienne, s'imposent comme les nouveaux maîtres de la Perse et de la Mésopotamie.

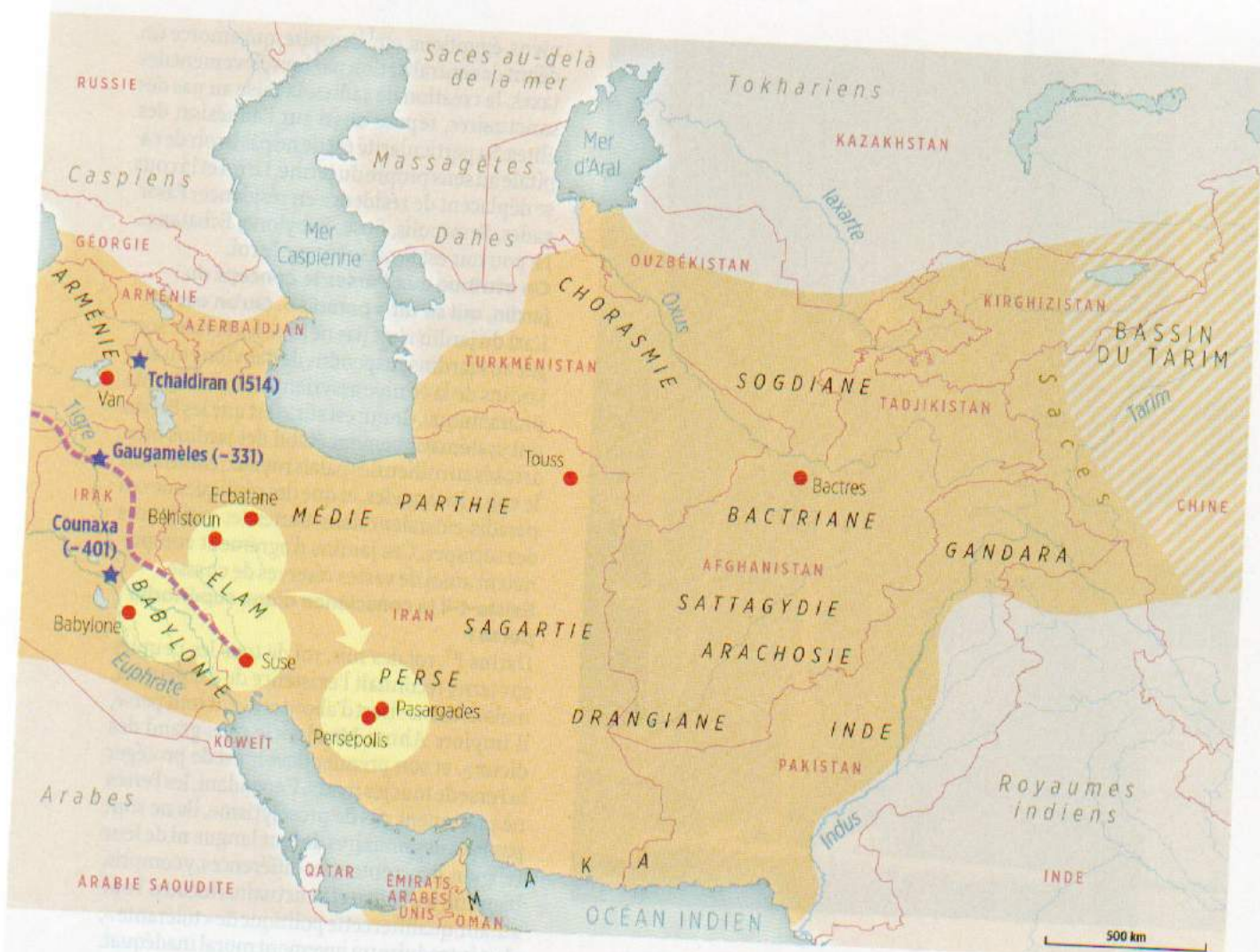


242
Mani commence à prêcher sa doctrine religieuse en Perse.

224
Ardachir, fils d'un roitelet près de Persépolis, l'emporte sur le roi des Parthes, Artaban V, et fonde une nouvelle dynastie perse, les Sassanides, qui règnera jusqu'à l'invasion arabe, en 651, en menant de nombreuses guerres contre les Romains.

632
Mort du prophète Mahomet.





Une guirlande de capitales

Sous les Achéménides, on parle plus de résidence que de capitale, le pouvoir étant itinérant entre Suse, Ecbatane et Persépolis, qui, elle, fait davantage office de cité administrative. Au fil des siècles, selon l'origine géographique des dynasties et les enjeux géopolitiques, les capitales changent de situation géographique, remontant peu à peu vers le nord. Téhéran ne fait son apparition qu'à la fin du XVIII^e siècle.



(Suite de la page 139.)

■ ■ ■ fois les Perses en contact direct avec les Grecs. L'Empire perse n'a donc pas été créé ex nihilo, mais il s'inscrit dans la lignée d'empires qui l'ont précédé. Il a également récupéré au sein de chaque empire les cadres administratifs existants ainsi que leurs représentants : ainsi, après la phase militaire proprement dite, la transition s'est faite en douceur.

Y a-t-il eu toutefois des innovations ?

La création d'organisations provinciales, aux mains des satrapes, dont le nom en persan signifie « protecteur du pouvoir ». Le pouvoir est partagé en une coalition de grandes familles aristocratiques, souvent liées par des mariages. Presque tous les satrapes sont perses, les chefs militaires aussi, selon un principe héréditaire. Ils forment une ethno-classe dominante, mais leurs adjoints peuvent être lydiens, babyloniens, égyptiens, etc.

Génie ailé. Cyrus lui-même ? La présence de l'inscription « Moi Cyrus, le roi, un Achéménide », aujourd'hui disparue, penche en faveur d'une représentation du roi. Site de Pasargades, VI^e siècle avant notre ère.

niens, égyptiens, etc. L'empire, qui amorce un début de centralisation par le prélèvement des taxes, la création de cadres, la mise au pas des sanctuaires, repose aussi sur l'adhésion des élites. Sa particularité est de ne pas avoir de capitale au sens propre du terme. Le roi et la cour se déplacent de résidence en résidence : Pasargades, Persépolis, Suse, Babylone, Ecbatane... Le pouvoir est là où se trouve le roi.

On attribue aux Perses le concept du jardin, qui se dit « paradis ». Qu'en est-il ?

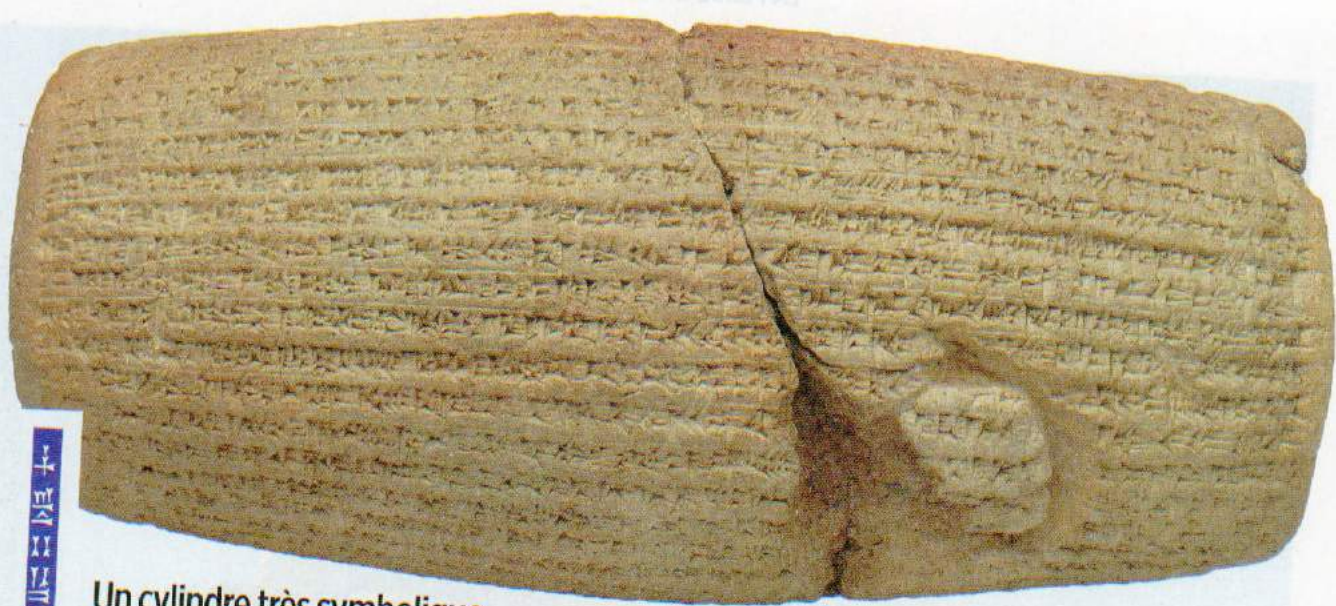
L'art du jardin n'est pas né avec les Perses : songez aux jardins suspendus de Babylone ou aux jardins de la Ninive assyrienne ou de l'Égypte pharaonique. Ce qui est sûr, c'est que les Perses ont systématiquement établi des jardins bien arrosés au milieu des palais royaux, comme on le voit à Pasargades, et que des répliques de ces paradis existaient dans toutes les résidences des satrapes. Ces jardins d'agrément comprenaient aussi de vastes réserves de chasse.

Existe-t-il la conscience d'une supériorité perse ?

Darius I^{er}, roi des rois, roi de tous les peuples sur terre, reconnaît l'existence de ces peuples, mais il insiste : il est d'abord et avant tout perse, il implore Ahura Mazda, « le plus grand des dieux », et son premier devoir est de protéger la Perse de tous les maux. Cependant, les Perses ne pratiquent pas de prosélytisme, ils ne sont pas les missionnaires de leur langue ni de leur religion, ils acceptent les différences, y compris, bien sûr, les cultes et sanctuaires locaux. Pour autant, qualifier cette politique de « tolérante », c'est introduire un jugement moral inadéquat. Contentons-nous d'évoquer un empire multi-ethnique, qui, de la Méditerranée à l'Indus, laisse subsister de très nombreuses langues et écritures. Les inscriptions royales sont elles-mêmes trilingues (vieux persan ; élamite ; babylonien), parfois quadrilingues quand elles sont gravées en Égypte. Nous retrouvons des inscriptions multilingues dans plusieurs pays de l'empire (par exemple, en Asie Mineure). Même en Perse proprement dite, si les archives sont écrites en élamite, on trouve également des textes en vieux persan, en babylonien, et même une tablette écrite en grec, sans parler de nombreuses autres écrites en araméen. Sans être une langue officielle, l'araméen, devenu la langue des chancelleries royales et satrapiques, est utilisé d'un bout à l'autre de l'empire.

AU KAVEN/REA POUR « LE POINT »

« Les Perses acceptent les différences. Pour autant, qualifier cette politique de « tolérante », c'est introduire un jugement moral inadéquat. »



Un cylindre très symbolique

Il fut découvert à Babylone en 1879 par Hormuzd Rassam, qui travailla longtemps auprès de l'archéologue britannique Layard, avant de devenir consul d'Angleterre. Voilà pourquoi Rassam remit l'objet au British Museum ; peu après, Henry Rawlinson en présenta une traduction anglaise. Écrit en cunéiforme babylonien, le texte célèbre l'entrée de Cyrus le Grand à Babylone en -539 et les décisions prises pour annihiler les mesures impies imposées par le précédent roi, Nabonide. Traditionnellement, explique Pierre Briant, les spécialistes de l'histoire de Juda n'ont pas manqué de rapprocher le texte babylonien du cylindre de textes bibliques traitant du retour d'exil des Juifs à l'époque de Cyrus : celui qui, dans le cylindre, est appelé l'« oint de Marduk » est le même Cyrus qui, dans le Deutéro-Isaïe, est appelé l'« oint de Yahvé ». Mais c'est là réduire à un événement ponctuel (le re-

tour d'exil des Juifs) une déclaration qui s'inscrit en réalité dans les traditions babyloniennes. Depuis lors, ce cylindre a pris une valeur symbolique singulière, surtout quand le gouvernement du chah a voulu le présenter comme « la première charte des droits de l'homme ». En 1970, une ambassade dirigée par la sœur du chah s'est rendue à New York pour en offrir une réplique au secrétaire général de l'Onu d'alors, le Birman U Thant. Les grandes fêtes de Persépolis, en 1971 (voir pages 196-197), furent l'occasion de louer encore l'Iran de Cyrus, « patrie des droits de l'homme ». Quarante ans plus tard, en 2010, l'Iran s'est fait prêter le cylindre par le British Museum. Au cours d'une cérémonie organisée au musée de Téhéran, le président d'alors, Ahmadinejad, a célébré à son tour le cylindre et Cyrus, cette fois instrumentalisés pour la plus grande gloire de la République islamique ■ F.-G. L.

Un empire apaisé où règne une « pax persica » comme il y aura une « pax romana » ?

Cette vision biaisée s'est imposée sous l'influence du cylindre de Cyrus (voir ci-dessus). Dans les résidences royales, en particulier à Persépolis, on voit les représentants des peuples apporter leurs cadeaux au grand roi. L'absence de scènes de guerre, que l'on met en relief en rappelant à contrario leur présence sur les reliefs assyriens, a laissé penser que l'empire était fondé sur ce qu'il est convenu d'appeler la *pax persica*. L'opposition est factice : il existe aussi des scènes de paix chez les Assyriens et, sur les petits objets, en particulier les sceaux achéménides, on retrouve de nombreuses scènes de guerre. Que souligne le grand roi quand il parle de lui ? « Je suis un bon cavalier, un bon archer, un bon fantassin, ce que je tiens d'Ahura Mazda. » Les rois perses ont appliqué les mêmes principes que leurs prédécesseurs élamites : on respecte les cultes des autres peuples, mais en cas de révolte, on réprime.

Pourquoi cet embellissement ?

Le cylindre a joué un rôle, de même que la lecture de certaines œuvres de l'Athénien Xénophon, en particulier la « Cyropédie », roman d'éducation politique sur Cyrus le Grand et la manière d'éduquer un jeune prince accompli. A joué aussi la diabolisation d'Alexandre le Grand, longtemps un modèle pour de grands généraux et pour la colonisation européenne : il a été vu comme « le premier des Européens » à franchir les mers et à conquérir l'Orient. Or, après 1945, les historiens ont voulu souligner les massacres qu'il a perpétrés (certains le comparent à Hitler) et les désastres qu'il a causés à l'humanité. Il est désormais considéré comme un destructeur sans foi ni loi, à preuve la destruction de Persépolis, et plus largement la chute de l'Empire perse, vu en contraste comme un monde pacifique. En Perse même, l'image d'Alexandre a été dénoncée à l'époque sassanide (vers 220-vers 650), où on l'a accusé d'avoir brûlé les livres sacrés et d'avoir mis à bas la Bonne Royauté et la Bonne Religion, c'est-à-dire d'avoir supprimé ■■■

Mémoire. Le mausolée de Cyrus le Grand, à Pasargades.



Requiem pour un tombeau

Un hélicoptère blanc se pose devant les vestiges de la ville antique de Pasargades. Devant un parterre de militaires iraniens au garde-à-vous, le chah Mohammad Reza Pahlavi et l'impératrice Farah Diba s'avancent sur un tapis bleu vers le mausolée de Cyrus le Grand (-552 à -530), le fondateur de l'Empire perse achéménide. C'est lui qui, autour de l'an -530, a bâti, à 2 000 mètres d'altitude, cette cité de palais et de jardins royaux (les fameux « paradis »), pour en faire l'une des capitales de son empire. Dans un silence de cathédrale, le couple royal s'arrête au pied du tombeau, une chambre funéraire en blocs de pierre calcaire, coiffée d'un toit, posée sur un podium à six degrés. A l'occasion du 2 500^e anniversaire de l'empire, le chah s'adresse directement au premier roi perse. « Cyrus, grand roi, roi des rois (...) dors en paix car nous sommes réveillés », annonce-t-il, bien qu'il n'existe aucune

continuité entre la dynastie achéménide et celle des Pahlavi. Quarante-six ans plus tard, les soldats impériaux ont disparu, le chah a été renversé par une révolution, et les mollahs ont pris le pouvoir. Perdu au milieu du désert, le mausolée de Cyrus le Grand paraît bien seul. Quelques voitures sont garées face au tombeau. « Maman, est-il possible d'y monter ? » demande une jeune fille. « Non, ma chérie, il y a ces barrières de verre qui l'entourent », lui répond sa mère. Venu de Téhéran, Behzad, 46 ans, observe avec tristesse la mousse qui s'est formée autour du mausolée. « Cette œuvre grandiose, construite à mains nues, représente notre patrimoine », enrage-t-il. En octobre 2016, des centaines d'Iraniens se sont réunis à Pasargades pour célébrer la « Journée de Cyrus », poussant les autorités islamiques à interdire l'accès au site cette année. ■ ARMIN AREFI

ALI KAVENIRIA POUR « LE POINT »

■■■ par la violence une civilisation admirable. Ce qu'il a ruiné acquiert rétrospectivement une image de paix et de stabilité.

Vous évoquez Xénophon, mais les Grecs s'opposent aux Perses lors des guerres médiques: Marathon, les Thermopyles, Salamine, autant de grandes batailles où les Perses ont eu parfois le dessus.

Les Grecs ont une relation paradoxale à l'égard des Perses. Un courant polémique les dénonce, utilisant le souvenir de Marathon et de Salamine. Pour les Athéniens, les Perses, considérés comme le grand Autre, leur servent à se définir eux-mêmes, à s'arroger la supériorité sur le reste de la Grèce en affirmant leur rôle majeur dans les guerres médiques. Mais la Perse exerce aussi une fascination politique, culturelle, les Grecs envient le grand roi pour ses richesses, son luxe, signe de décadence pour les uns, mais preuve de puissance pour beaucoup.

Ce sont pourtant les Grecs, Hérodote, Xénophon, qui nous ont transmis d'abord l'histoire de cet Empire perse...

Ils doivent être pris avec précaution et méthode. Non pas que les textes grecs soient tous biaisés, mais le travail de l'historien est de retrouver les informations achéménides déguisées sous un habit grec. On évoque souvent l'armée perdue de Cambyse, le fils de Cyrus le Grand, égarée dans les sables d'Égypte. Hérodote en fait un fou, lancé dans des expéditions démesurées, alors qu'il a sans doute tenté de conquérir les oasis sur une ligne qui reliait la Cyrénaïque (Libye) au Nil, pour mettre la main sur le commerce caravanier. Mais il est disqualifié à l'aune d'une valeur grecque, l'hybris, la démesure. De même pour Xerxès qui aurait fait fouetter la mer lorsque celle-ci, au franchissement de la mer Noire, avait endommagé le pont de bateaux sur lesquels son armée traversait. Hérodote transforme cet épisode en punition, alors qu'il s'agissait d'un rite perse de prise de possession des eaux marines. De même, le choix de Darius comme souverain: son cheval aurait été le premier à hennir au soleil levant, car il lui avait fait renifler un chiffon que son palefrenier avait frotté à la vulve d'un jument. Chez Hérodote, ce récit devient la manifestation de la ruse, de la métis grecque, alors que le cheval qui hennit renvoie à un rituel de souveraineté qu'on retrouve dans l'Inde védique.

Qui, en dehors des Grecs, a permis de transmettre cette civilisation jusqu'à nous ?



Silence sur Marathon

L'Occident a toujours exalté cette victoire du pot de terre athénien, 10 000 soldats, contre le pot de fer, des centaines de milliers de Perses, chiffre largement exagéré selon Pierre Briant, qui relativise l'ampleur du combat: « Une rencontre peu décisive. » Côté iranien, on minimise, voire on ignore cette bataille (- 490), qui n'eut aucune incidence sur le devenir de l'Empire achéménide ■ F.-G. L.



Il a fallu attendre la fin du XIX^e siècle pour que d'importantes fouilles soient ouvertes. Les Achéménides n'ont pas laissé d'histoire, pas de littérature, mis à part le récit autobiographique et le relief que Darius I^{er} a fait graver sur la falaise de Béhistoun après ses victoires de - 522-520. Dans les années 1930, l'Institut oriental de Chicago a fait une découverte majeure à Persépolis: des milliers de tablettes administratives (voir page 155). Une source exceptionnelle qui documente la circulation des travailleurs, la gestion des domaines, des chantiers, l'organisation des routes, la hiérarchie entre les administrations... Mais, très longtemps, l'histoire achéménide est restée le parent pauvre: aux yeux des assyriologues, l'histoire du Moyen-Orient anciens s'est longtemps arrêtée à la chute de Babylone devant Cyrus le Grand (- 539); les égyptologues n'ont jamais apporté une grande attention à ce qui, dans la longue durée de l'histoire de l'Égypte, est vu comme une « période tardive »; quant aux hellénistes, ils n'ont vu la Perse qu'à travers le filtre de l'histoire des Grecs; les spécialistes de l'histoire des Juifs ont concentré leurs intérêts sur l'histoire du retour d'exil; plus encore, Alexandre a contribué à reléguer l'histoire des Perses et des grands rois dans l'ombre du héros venu d'Europe.

Quand a-t-on recommencé à s'intéresser vraiment aux Achéménides ?

Dans les années 1970 et 1980, grâce à une série de découvertes documentaires de première importance. En 1973, on a mis au jour à Xanthos (en Lycie) une inscription trilingue (lycien; grec; araméen) qui jette des lumières nouvelles sur les rapports entre un satrape et une cité. Au début des années 1990, des spécialistes israéliens ont découvert un texte en palimpseste sous un document araméen d'Égypte: il ne s'agit pas moins que du premier exemplaire jamais reconnu du registre d'un poste de douanes achéménide situé à l'entrée du Nil en venant de la Méditerranée! Une autre découverte (la publication officielle date de 2012) a permis aux historiens de disposer d'une partie de la correspondance échangée entre le satrape de Bactriane (l'Afghanistan actuel) et l'un de ses subordonnés. Ces documents évoquent des affaires de tous les jours, en utilisant des formules administratives copiées sur celles de Persépolis, preuve d'une administration solide qui avait reproduit le même système dans tous les pays soumis ■

« Les Achéménides n'ont pas laissé d'histoire, pas de littérature, mis à part le récit autobiographique et le relief que Darius I^{er} a fait graver sur la falaise de Béhistoun. »

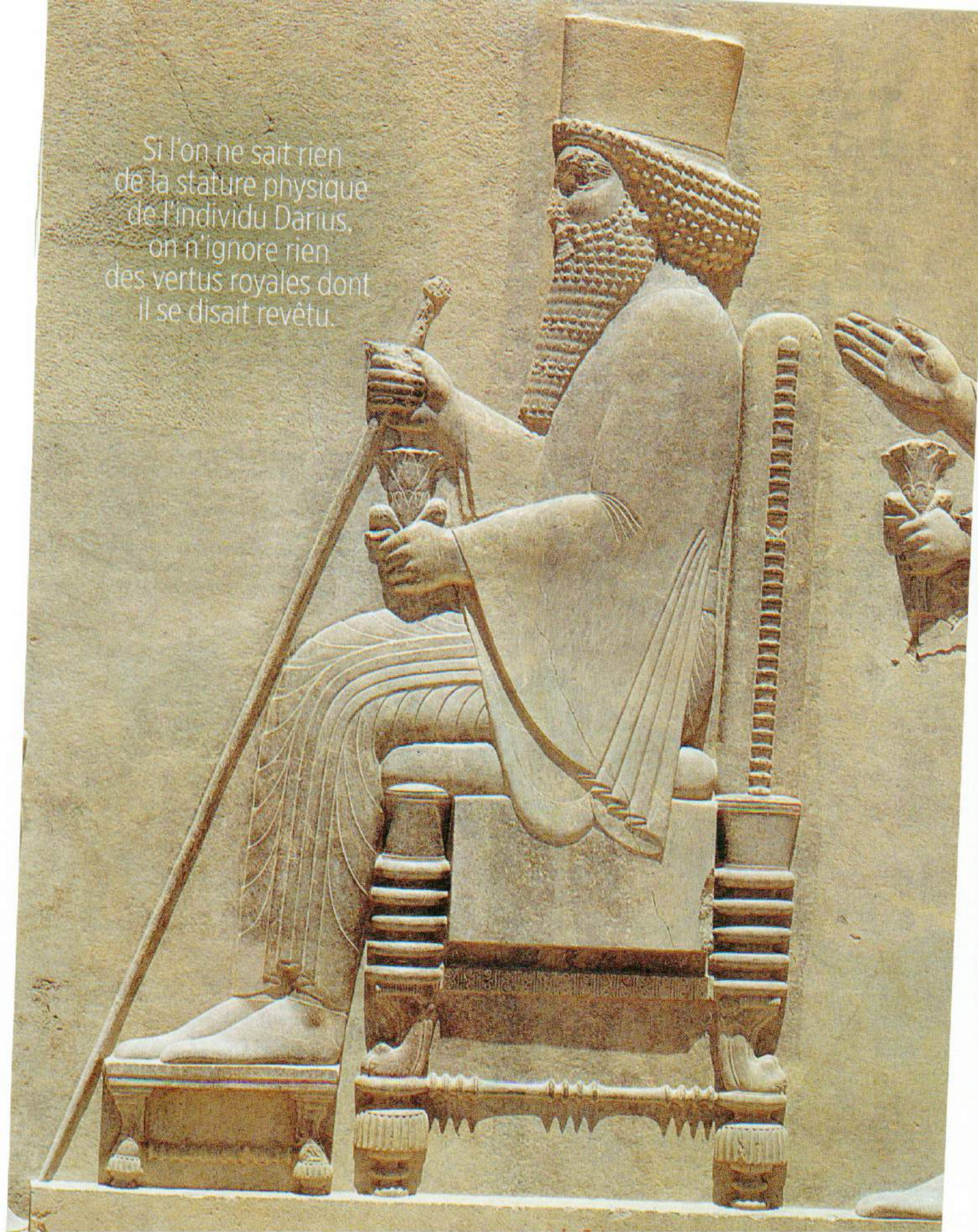
Audience. Un officier rend hommage à Darius I^{er} (à droite). Persépolis, bas-relief de la salle du Trésor impérial (vers - 510).

Darius I^{er}, le roi des rois

Sous son règne (522-486 avant notre ère), l'empire étend ses frontières des rives de l'Indus à la Méditerranée. Ce conquérant fut aussi un grand organisateur et le bâtisseur de Persépolis.

PAR PIERRE BRIANT

Si l'on ne sait rien
de la stature physique
de l'individu Darius,
on n'ignore rien
des vertus royales dont
il se disait revêtu.



Trois ans après s'être emparé du pouvoir par la force, comme il le raconte à sa manière sur la falaise de Béhistoun par l'écrit et par l'image, Darius I^{er} dut mener en - 519 une nouvelle campagne en Asie centrale contre ceux qu'il appelle les « Saces aux bonnets pointus », c'est-à-dire les Scythes ou Sakas. Le récit autoglorificateur du roi exalte la victoire sur le roi sace Shunkha, bientôt ajouté à la liste des « rois menteurs » sur le relief de Béhistoun, mais il passe sous silence les difficultés des combats. De son côté, un auteur de l'époque byzantine, Polyen, transmet une histoire singulière, selon laquelle l'armée royale fut conduite traîtreusement dans une région absolument désertique, dépourvue d'eau et de ravitaillement, si inhospitalière que même les oiseaux l'évitaient ! Darius prit alors les choses en main : « Il monta sur une hauteur fort élevée, et, ayant enfoncé son sceptre en terre, il mit dessus sa robe royale [kandys], sa tiare et son diadème. C'était au lever du soleil. Il pria le dieu Apollon de sauver les Perses et de leur envoyer de l'eau du ciel. Le dieu l'entendit et il tomba une pluie abondante. »

Le récit d'Hérodote sur l'avènement de Darius I^{er} avait déjà illustré le lien entre légitimité royale et signes divins. Le nouveau roi

en avait bien besoin ! Après ses victoires, Darius se glorifie tout particulièrement de l'aide que lui a apportée le grand dieu Ahura Mazda : « Par la faveur d'Ahura Mazda je suis roi ; Ahura Mazda m'a conféré la royauté... Voici ce que j'ai fait par la faveur d'Ahura Mazda ; j'ai ainsi écrasé et fait prisonniers neuf rois », et le roi d'authentifier la réalité de ses exploits : remporter toutes ses victoires en une seule année. Outre la protection divine, Darius fait état de sa légitimité dynastique, car il se place dans une longue lignée fondée par Achéménès : « Pour cette raison, nous nous sommes appelés Achéménides. Depuis longtemps nous sommes nobles ; depuis longtemps les rois sont issus de notre famille. » Dans cette logique, Darius désigne comme un usurpateur l'homme qui a voulu succéder à Cambyse II. En réalité, ces affirmations sont contestables : Darius a plutôt fondé une autre dynastie que celle de Cyrus le Grand : il est l'usurpateur qui se serait fait passer pour Bardiya, le frère du dernier roi défunt, Cambyse II. Mais il a su très vite imposer sa légitimité rendue évidente, dit-il, par la protection des dieux, par son ascendance et par ses victoires.

Reprenant immédiatement à son compte la stratégie de conquêtes déjà menée à bien par Cyrus et Cambyse, le nouveau roi s'appli-

Mausolée. La nécropole de Naqsh-e Rostam abrite quatre tombes royales achéménides rupestres, dont celle de Darius I^{er} (troisième en partant de la gauche).



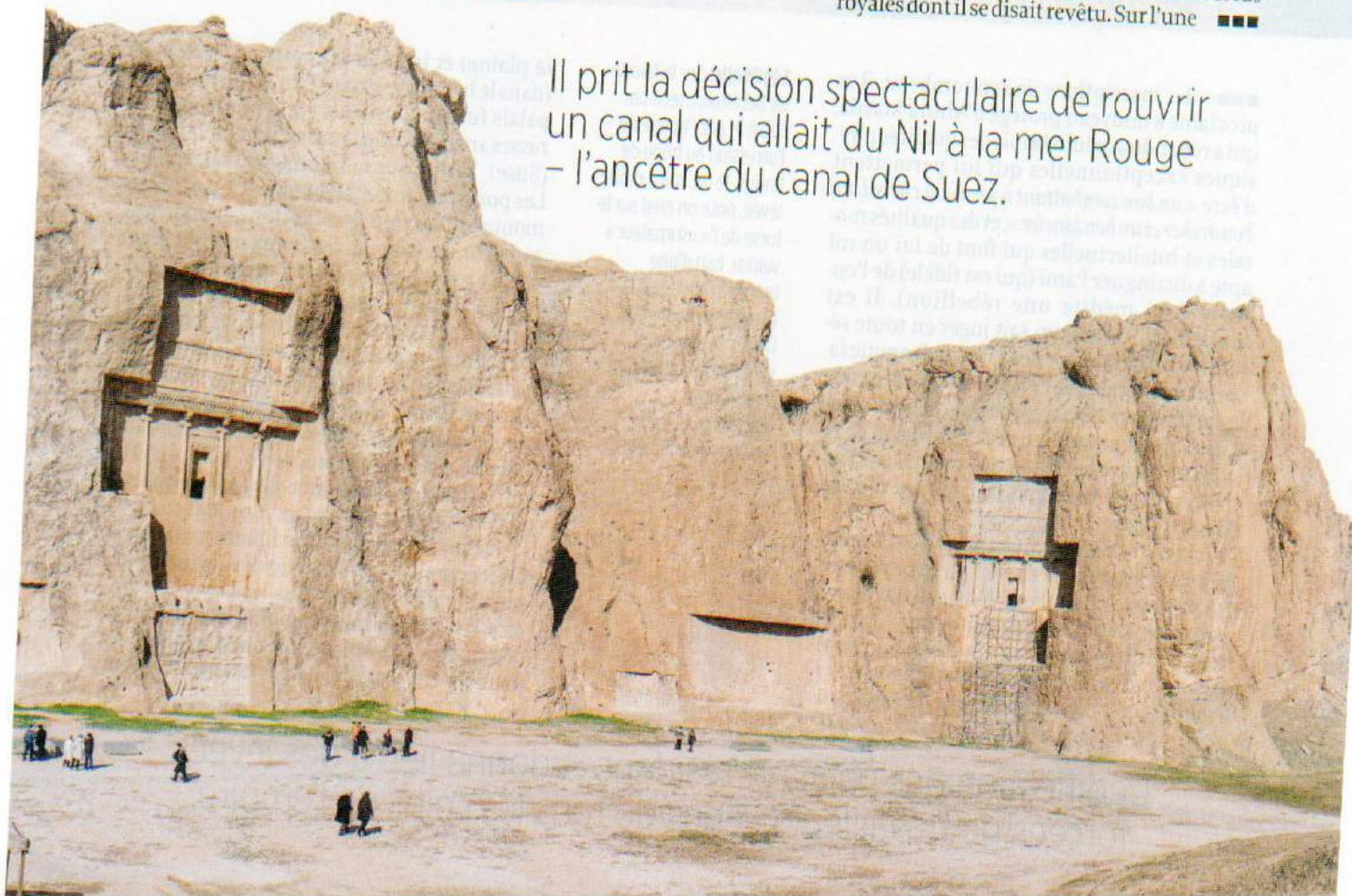
qua à agrandir l'empire construit par ses prédécesseurs. Ce fut en particulier le cas vers l'Asie centrale et la vallée de l'Indus, dont la prise en main fut accompagnée d'une présence perse plus active dans le golfe Persique. Selon Hérodote, Darius aurait même confié à Scylax de Caryanda la mission de rejoindre par la mer Rouge le delta de l'Indus. Cette circumnavigation eut-elle vraiment lieu ? On en discute encore aujourd'hui. Ce que l'on sait, en revanche, c'est que Darius a pris une décision spectaculaire, celle de rouvrir un canal qui allait du Nil à la mer Rouge (l'ancêtre du canal de Suez). Sur les stèles érigées au long du tracé, il se flatte d'avoir fait venir les tributs directement jusqu'au fond du golfe Persique, à Suse. Vers l'ouest, les résultats furent également notables, avec son expédition en Thrace et en Scythie et sa mainmise sur les îles de la Méditerranée orientale : la défaite de Marathon (-490) n'eut aucune conséquence notable sur l'Empire achéménide ni sur la puissance du grand roi.

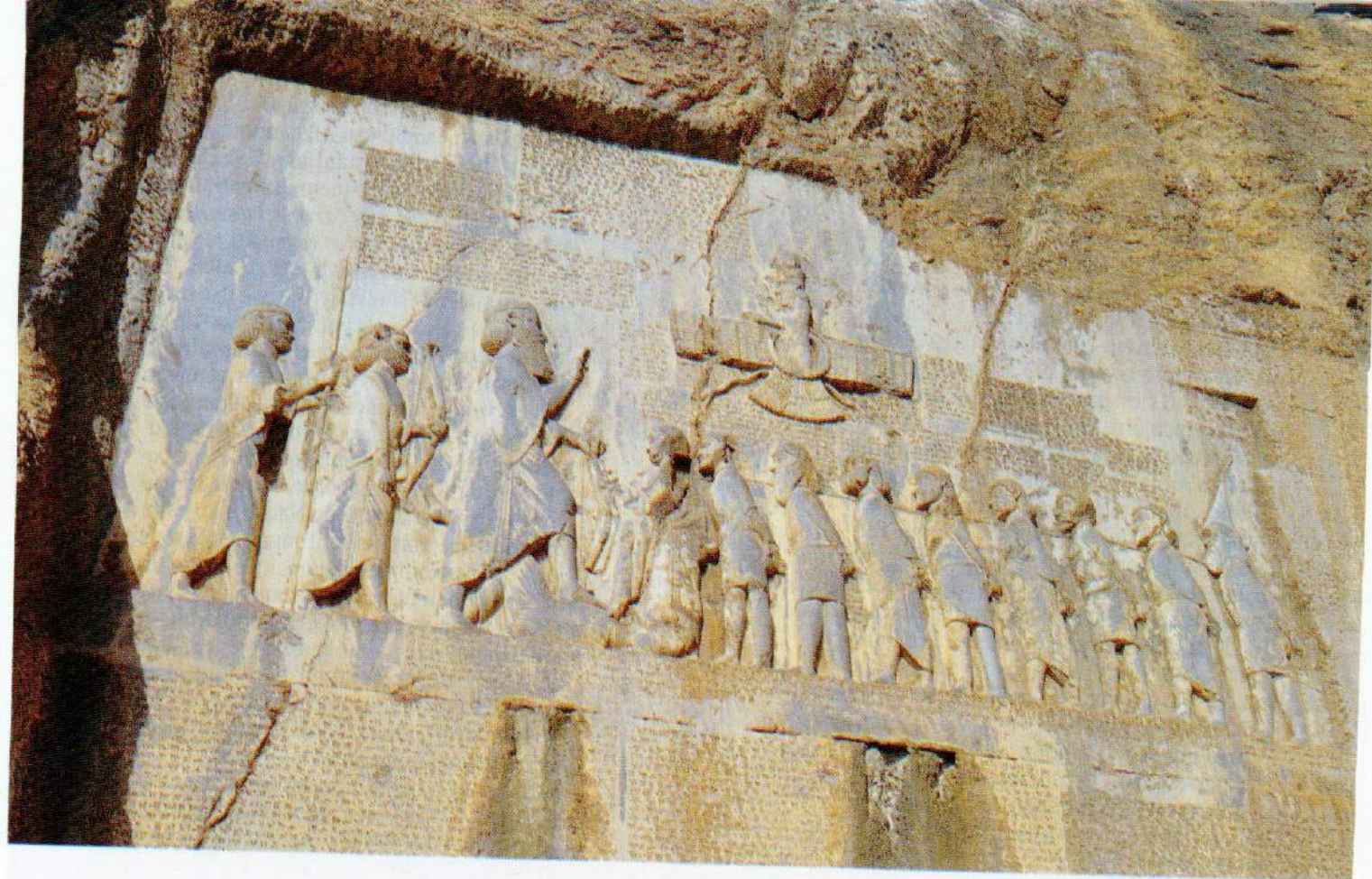
Sur l'une des inscriptions de Persépolis, Darius pouvait donc définir ainsi les limites de sa domination territoriale : « *Darius le grand roi, le roi des rois, le roi des pays, fils d'Hystaspes, un Achéménide. Voici le royaume que je détiens,*

depuis les Saces qui sont au-delà de la Sogdiane [Ouzbékistan, Tadjikistan, Afghanistan] jusqu'à l'Éthiopie; du Sind [Pakistan] jusqu'à Sardes [capitale de la Lydie, Asie Mineure]. Ahura Mazda le plus grand des dieux me l'a remis. Puisse Ahura Mazda me protéger, moi et la famille royale. » Autrement dit, l'empire de Darius allait, du nord au sud, de l'actuel Syr-Darya, fleuve du Kazakhstan, jusqu'à la première cataracte du Nil (Assouan) et, d'est en ouest, de la vallée de l'Indus aux rivages méditerranéens, et même au-delà vers la Macédoine et les Balkans. Sur beaucoup d'autres inscriptions, Darius énumère les pays et les peuples qui lui « *sont soumis* » et lui « *apportent tribut* » ; sur sa tombe creusée dans la falaise de Naqsh-e Rostam, près de Persépolis, ils sont représentés sous forme de personnages soutenant le trône, lui-même symbole du territoire impérial. Les premières frappes de monnaies d'or (dariques) et d'argent (sicles) témoignèrent plus encore de la richesse du grand roi, dont l'image figura sur les monnaies : non pas l'image de l'individu Darius, mais celle de la royauté dans sa dimension immuable.

Si l'on ne sait rien de la stature physique de l'individu Darius, on n'ignore rien des vertus royales dont il se disait revêtu. Sur l'une ■■■

Il prit la décision spectaculaire de rouvrir un canal qui allait du Nil à la mer Rouge – l'ancêtre du canal de Suez.





■ ■ ■ des inscriptions de son tombeau, il se proclame à nouveau protégé d'Ahura Mazda, qui a répandu sur lui à la fois des qualités physiques exceptionnelles qui lui permettent d'être « un bon combattant à pied et à cheval, un bon archer et un bon lancier », et des qualités morales et intellectuelles qui font de lui un roi apte à distinguer l'ami (qui est fidèle) de l'ennemi (qui médite une rébellion). Il est aussi, dit-il, un roi qui sait juger en toute sérénité sans se laisser aller à un quelconque favoritisme susceptible de léser les nobles comme les petites gens. Et, dans ses prières, il ne cesse d'implorer le grand dieu de défendre son pays, la Perse, contre les maux qui pourraient l'accabler : l'armée ennemie, la mauvaise récolte, l'insurrection.

A la suite de Cyrus le Grand, qui avait fondé Pasargades (voir page 144) en plein pays perse, y faisant notamment ériger deux palais et son mausolée, Darius décida, autour de - 510, de marquer visuellement sa puissance et sa richesse en ouvrant d'immenses chantiers : il fit entièrement remodeler le site de Suse (dans

Légitimité. Sur la falaise de Béhistoun, récite par l'écrit et par l'image de l'accession au trône de Darius, le roi, main droite levée, pose un pied sur le torse de l'« usurpateur » vaincu. Issu d'une branche cadette de la dynastie achéménide, Darius se présentait comme descendant en ligne directe d'Achéménès pour justifier sa légitimité.

la plaine) et installa sa capitale à Persépolis (dans le haut pays). Dans l'un et l'autre cas, les palais furent construits sur d'immenses terrasses artificielles, gagnées, l'une sur la plaine (Suse), l'autre sur la montagne (Persépolis). Les portes et murs étaient ornés de bas-reliefs monumentaux représentant le roi en audience, assis sur un trône majestueux ou marchant dans le palais accompagné d'un porteur de parasol. L'empire y est représenté par des délégations venues de tous les pays conquis. Précédée d'un huissier de la cour, chaque ambassade apporte au grand roi les produits les plus représentatifs de sa contrée : vaisselle précieuse, tuniques, armes ou encore animaux (bœufs, chèvres, dromadaires...). Au dire du roi, tous ces peuples ont collaboré librement à l'édification de ses palais et résidences.

En fait de collaboration librement consentie, il faut plutôt penser à des levées forcées de travailleurs venus de tous les coins de l'empire. Voilà ce que nous apprennent les archives de Persépolis, composées de plusieurs milliers de tablettes d'argile, datées essentiellement

JEAN-MICHEL COURÉAU/GAMMA-RAPHO

L'édification des palais et résidences donne lieu à des levées forcées de travailleurs venus de tous les coins de l'empire.

de Darius et de son successeur Xerxès I^{er}. On trouve à Persépolis, et dans toute la Perse, des groupes de travailleurs (*kurtash* dans la langue élamite des tablettes), qui œuvrent aussi bien sur les chantiers de construction que dans les ateliers où l'on transforme les produits du plat pays (peaux d'animaux, textiles) ou dans les champs et les élevages. Ces groupes de travailleurs sont déplacés d'une région à l'autre ; c'est le cas des artisans spécialisés entre Persépolis et Suse, ainsi qu'entre Suse et toutes les régions soumises.

Sur les routes. Ces tablettes rendent compte de l'organisation officielle des voyages dans l'empire, dont la régularité et l'efficacité étaient connues des Grecs. Le principe veut que les déplacements soient planifiés depuis la province de départ, par le satrape et son administration. Les voyageurs reçoivent une « autorisation scellée » (*halmi*) du satrape, ou bien dans certains cas du roi lui-même (« Ils portaient une autorisation royale, ils voyageaient depuis l'Inde vers Suse »). Le sauf-conduit permet chaque soir au chef de la caravane de toucher des rations alimentaires pour lui-même et pour tous les membres du groupe, y compris les animaux. Certains documents s'inscrivent dans la « grande histoire », comme cette tablette qui porte un texte daté de 499 : « *Datiya a reçu comme ration 7 marris [environ 70 litres] de bière. Il portait un document scellé délivré par le roi. Il allait de Sardes vers le roi à Persépolis par le service rapide.* » Sans doute s'agit-il de Datis (bien connu d'Hérodote), venant rendre compte à Darius de l'inspection qu'il vient de faire sur le front de l'Asie Mineure, alors en révolte ouverte. La plupart témoignent plus simplement du fonctionnement quotidien de l'administration des routes officielles. Y circulent de place en place des milliers de personnes, qui sont nourries dans les haltes et caravansérails. Les animaux (chevaux, chiens, chameaux...) bénéficient de rations qui sont parfois calculées en poids de fourrage. A la fin de l'année, les intendants de Persépolis contrôlent les comptes de chaque trésorerie ou magasin et dressent des bilans généraux, qui peuvent donner lieu à réprimandes voire punitions lorsque des erreurs, ou des fraudes, ont été mises au jour.

Comme ses prédécesseurs et successeurs, Darius lui-même voyage régulièrement sur ces routes. Les auteurs anciens furent fascinés par ce qu'ils considéraient comme une migration saisonnière des rois et de la cour, circulant de résidence en résidence (Persépolis, Suse, Babylone, Ecbatane) en fonction des saisons. Les archives persépolitaines et babyloniennes at-

Empereur et... pharaon

Nous sommes à Suse, au début du V^e siècle avant notre ère, devant la porte dite de Darius. La statue du roi achéménide (aujourd'hui au musée de Téhéran) porte la robe plissée perse traditionnelle, une fleur de lotus à la main gauche et un poignard glissé dans la ceinture. L'inscription royale trilingue – vieux perse, élamite, babylonien – dit : « Voici la statue que Darius le Roi a ordonné d'ériger en Egypte, afin que celui qui, plus tard, la verra sache que l'Homme perse a pris l'Egypte. » Mais la base du monument est décorée de motifs typiquement égyptiens. Outre la représentation des deux Nils, on voit figurer les peuples de l'empire, chacun d'entre eux agenouillé, à l'égyptienne, et désigné par son nom écrit en hiéroglyphes dans un cartouche. Le roi exprime une double parole, puisque l'inscription hiéroglyphique place Darius dans la longue lignée des pharaons : « Le Roi de Haute et Basse-Egypte, maître de l'accomplissement des rites... sur le siège où Horus règne sur les vivants... » On retrouve cette double dimension sur les stèles dont les premiers fragments ont été retrouvés au temps de l'expédition de Bonaparte en Egypte le long des vestiges du canal creusé sur ordre de Darius entre le Nil et la mer Rouge : une face perse, cunéiforme, une face égyptienne, hiéroglyphique. Avec ce canal, il s'agissait de relier la Méditerranée à la mer Rouge et, selon Darius lui-même, de joindre ainsi l'Egypte au golfe Persique et à Suse ■ P.B.



testent ces mouvements, qui, néanmoins, ne correspondent pas strictement au passage d'une saison à l'autre. Hormis ces séjours à Persépolis, Suse ou Babylone, les sources disponibles rendent compte de plusieurs voyages du souverain en Egypte, illustrant de manière frappante la double image de Darius (grand roi perse et pharaon) dans l'un des pays où les traditions locales étaient particulièrement vivaces (voir ci-dessus).

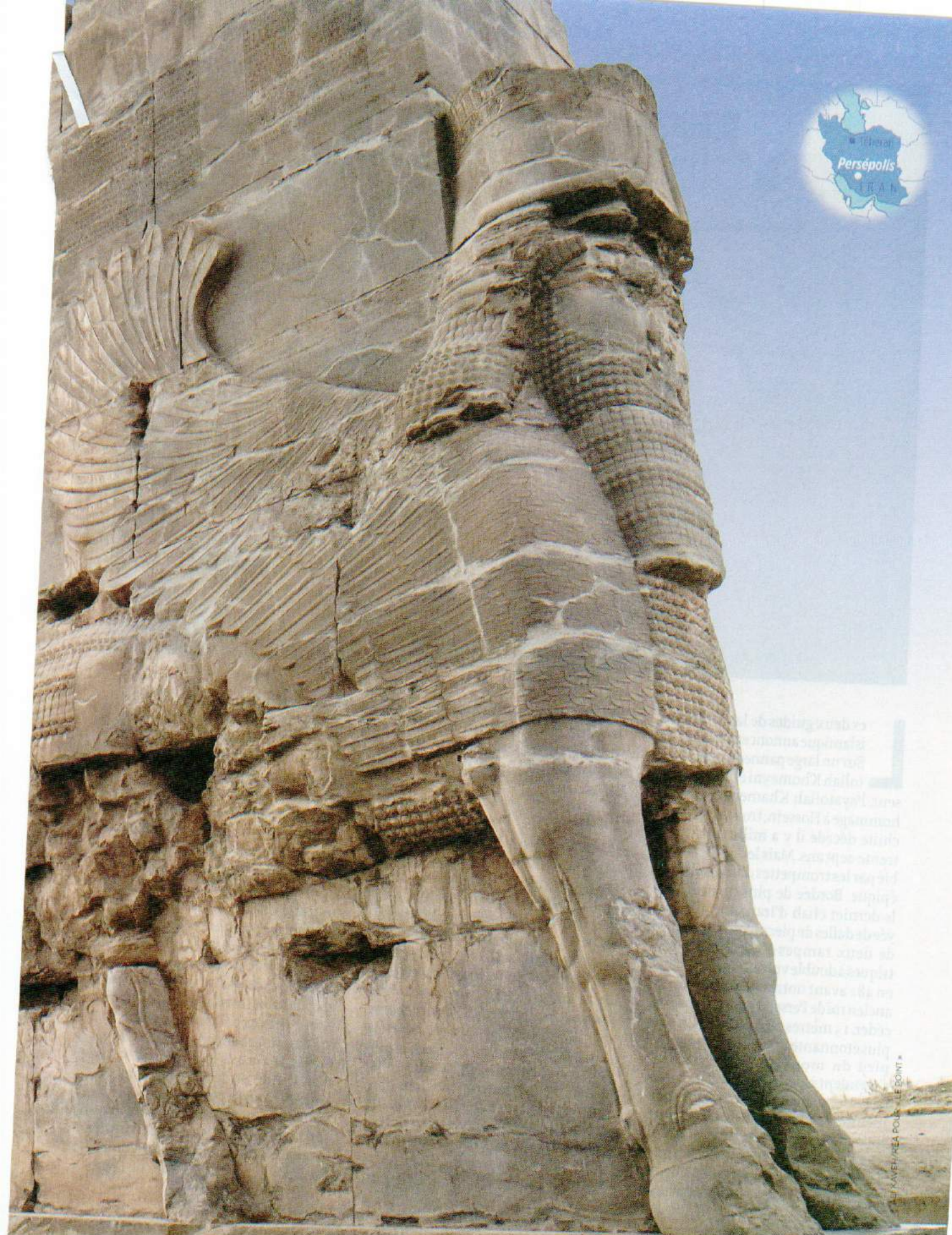
C'est d'ailleurs l'Egypte qui allait attirer de nouveau l'attention du roi à la fin de sa vie. Après la défaite de Marathon, Darius, selon Hérodote, fit immédiatement des préparatifs pour lancer une nouvelle expédition en Grèce ; mais entre-temps parvint la nouvelle d'une révolte égyptienne. Darius se préparait à partir à la tête de l'armée quand il fut emporté par la maladie, en -486. Il allait revenir à son fils et successeur Xerxès de mater la révolte égyptienne puis deux insurrections babyloniennes, avant que sa flotte et son armée subissent les défaites de Salamine (-480) et de Platées (-479). Xerxès n'en recueillit pas moins l'héritage impérial de Darius, qu'il sut maintenir – excepté dans les Balkans et dans la mer Egée, en raison de l'expansion athénienne vers les rivages de l'Asie Mineure occidentale ■

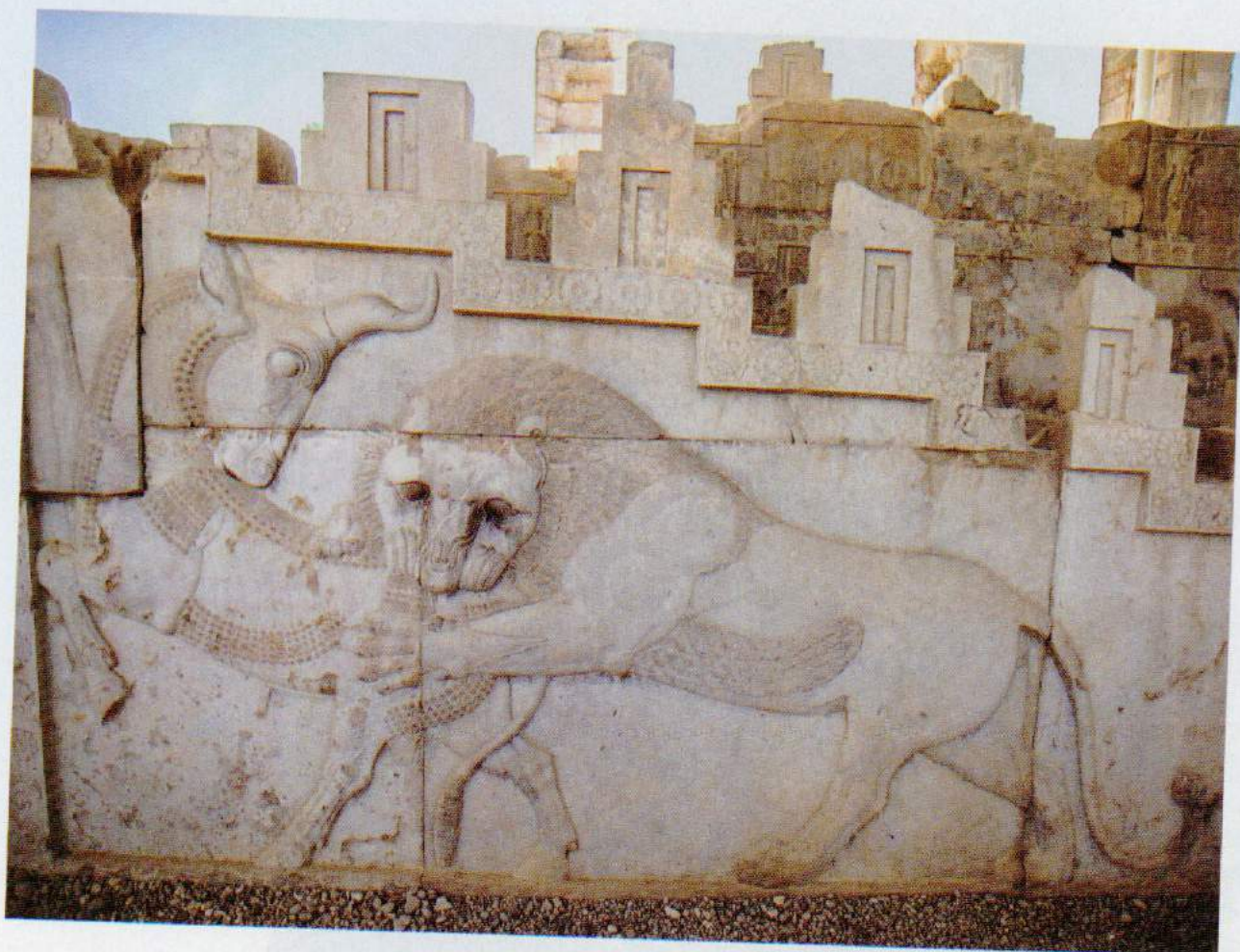
Gardiens. Face à la porte des Nations, deux lammassus, taureaux ailés à tête humaine, de style assyrien, ouvrent l'allée des Processions, qu'empruntaient satrapes et dignitaires sur le chemin menant au palais des Cent Colonnes, ou salle du trône.

Quand Persépolis était le phare du monde

Promenade dans le dédale de la cité symbole de la Perse achéménide fondée au VI^e siècle avant notre ère par Darius I^{er}.

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL ARMIN AREFI





Les deux guides de la révolution islamique annoncent la couleur. Sur un large panneau noir, l'ayatollah Khomeyni et son successeur, l'ayatollah Khamenei, rendent hommage à Hossein, troisième imam chiite décédé il y a mille trois cents trente-sept ans. Mais le deuil est troublé par les trompettes d'une musique épique. Bordée de pins plantés sous le dernier chah d'Iran, une allée pavée de dalles de pierre conduit au pied de deux rampes d'escaliers symétriques à double volée. Ils ont été bâtis, en 482 avant notre ère, par Xerxès I^{er}, ancien roi de Perse, et permettent d'accéder, 15 mètres plus haut, à l'une des plus étonnantes cités de l'Histoire. Au pied du mont de la Miséricorde s'étendent à perte de vue les vestiges de Persépolis, cœur de l'Empire achéménide, le plus grand de l'Antiquité. Incendiée par Alexandre le Grand en -330, cette résidence d'été des rois perses, exhumée par les archéologues à partir de 1931, a dévoilé des détails

Allégorie. Incarnation de l'alternance des saisons, ce lion dévorant un taureau symbolise la victoire du printemps sur l'hiver. Bas-relief du patio du palais de l'Apadana.

inestimables sur le premier empire de l'humanité. C'est ici que les responsables des 23 satrapies (régions) de l'Empire perse venaient honorer le roi des rois. A l'occasion du nouvel an perse, ces ambassadeurs empruntaient les 110 marches en marbre noir pour accéder à une immense terrasse de 13 hectares. « La faible hauteur des marches leur permettait de monter avec dignité, sans être obligés de courber le dos », explique Fahimeh Fani, diplômée d'archéologie à l'université d'Ispahan. Deux mille cinq cents ans plus tard, ces illustres dignitaires ont cédé la place à une poignée de touristes occidentaux. « Nous avons l'impression d'être les nouveaux sujets de Darius I^{er} », s'enthousiasme Diane, une Suisse por-

tant un châle bleu en guise de foulard islamique.

Devant elle se dressent deux imposants taureaux sculptés à l'entrée d'une porte babylonienne géante. Du haut de leurs 5,50 mètres, ces colosses d'inspiration assyrienne accueillaient les invités venus des quatre coins de l'empire. Ils forment la porte des Nations, au sommet de laquelle son bâtisseur, le roi Xerxès I^{er} (486-465 avant notre ère), rappelle à ses sujets, en écriture cunéiforme : « Je suis Xerxès, le grand roi, le roi des rois, le roi des peuples aux nombreuses origines, le roi de cette terre grande au loin, le fils du roi Darius l'Achéménide », et ce dans les trois langues de l'empire (vieux persan, babylonien et élamite). Si l'Empire achéménide a été fondé par Cyrus le Grand en -552, c'est Darius I^{er} (de -522 à -486), père de Xerxès I^{er}, qui l'a porté à son apogée, de l'Indus à la mer Egée. Désireux d'exposer la grandeur de son pouvoir au monde, il a entamé la construction de Persépolis en -518, au cœur de la pro-

ALI HAVEH/REA POUR « LE POINT »

vince de Perse, sur la terre de ses ancêtres. Les principaux édifices du site ont été achevés par son fils, Xerxès I^{er}.

Derrière la portée d'entrées s'élèvent plus que trois colonnes ioniennes de 16 mètres de hauteur. Assimilant les styles des diverses satrapies de l'empire, elles symbolisent l'unité des différents peuples, tout en respectant chaque identité. Si les stries sont d'influence grecque, leur base, campaniforme, est d'inspiration égyptienne. « Cette base demeure très sommaire, car les chahs souhaitaient que ce qui était directement visible à l'œil nu marque par sa simplicité », explique Fahimeh Fani.

Garde prétorienne. A l'autre extrémité de la porte des Nations surgissent deux autres taureaux de pierre, cette fois ailés et à visage humain, symbole de sagesse. Ces deux lamassus accompagnent le visiteur vers des bancs en marbre, où les convives se voyaient offrir du vin, boisson dont raffolaient les rois perses. Arrivé de Paris, Luc, 50 ans, n'a pas eu cet honneur, République islamique oblige. Mais il n'en reste pas moins séduit par la symbolique du lieu : « Persépolis est l'emblème d'une grande civilisation qui a beaucoup légué à l'humanité, s'émeut le Parisien. Elle nous a transmis cette capacité à embrasser les relations entre les différents peuples qui dépasse l'approche nationaliste. » Le touriste traverse maintenant l'allée des processions : un long chemin caillouteux, jalonné de renforcements où se tenaient autrefois des gardes. Assis sur une chaise, le gardien des lieux, seul désormais, veille toujours sur les vestiges de l'empire. « J'ai l'impression de vivre encore dans le passé, confie-t-il, rêveur. Un grand passé pour l'histoire de l'humanité. » Trônant auparavant au sommet des colonnes, des griffons, synonymes de bonheur en Perse antique, gisent au sol. « Plus on montait dans la structure de la colonne, plus les chahs souhaitaient qu'il y ait des détails », poursuit Fahimeh Fani. On distingue encore les longs poils gravés sur la tête d'un

bœuf en pierre. La bête, qui soutenait jadis les poutres en cèdre de l'édifice, est aujourd'hui orpheline. Emprisonnée dans un enclos de verre, elle a également chuté de son piédestal.

Face à elle se dresse, à 30 mètres de là, un taureau monumental qui protège le palais des Cent Colonnes. Salle du trône, dont la construction a été entamée par Xerxès I^{er} et achevée par son fils Artaxerxès I^{er} (de -465 à -424), cet édifice doit son nom aux dix rangées de dix colonnes disposées dans cette unique pièce de 70 mètres carrés. Des réceptions grandioses y étaient organisées, où vins et repas étaient servis. Mais du faste de ces cérémonies, il ne reste plus que des broussailles. Les colonnes du palais se sont écroulées après l'incendie d'Alexandre le Grand, en -330. Seules leurs bases, couchées dans le sable, ont survécu. Réfugié sous une tente au milieu des décombres, Mohammad Reza Ranjbar restaure tant bien que mal le site depuis vingt-sept ans. « Nous remettons en état les pierres endommagées par l'incendie, mais également par le soleil, le froid et la poussière, qui provoquent des fissures », explique ce quinquagénaire originaire de la ville voisine de Marvdasht. Sa méthode est pour le moins rudimentaire : de la colle italienne, qu'il applique directement dans les fentes. « Ce site n'est pas du tout entretenu », s'emporte Mohammad, touriste iranien venu en voisin de Chiraz. Il y a à peine vingt ans, les vestiges n'étaient même pas protégés du public.

« Peut-être à une époque n'avions-nous pas assez de budget, mais ce problème est résolu, insiste le fidèle restaurateur. Les enfants de la région ont tout fait pour préserver ce site, car cet endroit est notre carte d'identité. On y travaillerait même sans salaire ! » Un salaire, il y a deux mille cinq cents ans, les ouvriers appelés de toutes les provinces de l'empire en recevaient bel et bien un – des plats, du blé ou du vin – pour bâtir la cité. Il n'y avait aucun esclave à Persépolis. Sur le flanc d'une porte ■■■



Précieuses tablettes

Trouvées à Persépolis en 1933-1934 et en 1936-1938 par la mission archéologique de l'Oriental Institute of Chicago, ces milliers de tablettes sont réparties en deux lots selon leur lieu de découverte : le premier comprend les tablettes mises au jour dans la trésorerie du palais de Xerxès, le second, celles (beaucoup plus nombreuses) trouvées dans une salle des fortifications. Elles furent toutes confiées par les Iraniens à l'Oriental Institute de Chicago pour cinquante ans, sous condition d'une publication dans le temps imparti. Entamée en 1948, l'entreprise de publication prit du retard. Devant le risque de dispersion d'une partie de la collection, dans les années 2000, l'Oriental Institute a relancé le programme, qui devrait bientôt s'achever. Cette documentation est d'une importance historique décisive : elle démontre que Persépolis ne fut pas seulement une capitale d'apparat, mais l'un des centres administratifs d'un Etat parfaitement constitué. Exemple, cette tablette qui indique que Datis (le Datis d'Hérodote) a reçu 70 litres de bière comme ration journalière lors de son retour de la mission qu'il mena en Asie Mineure sur ordre de Darius I^{er} ; ou telle autre, qui mentionne la fourniture de rations de voyage à des princesses royales se déplaçant entre la Médie et Persépolis. Ces déplacements nécessitent une autorisation officielle, que le chef de la délégation doit présenter aux stations et aux magasins. Les chefs de station doivent établir un bordereau journalier et annuel, et l'envoyer à Persépolis, où il est contrôlé par une administration paperassière, qui elle-même dresse des bilans globaux annuels des entrées et des sorties ■ PIERRE BRIANT

Assimilant les styles des diverses satrapies de l'empire, les colonnes symbolisent l'unité des différents peuples.

■■■ adjacente, à droite de la salle, le roi Xerxès I^{er}, reconnaissable à sa barbe tressée, poignarde un lion, signe de sa toute-puissance. Nous pénétrons dans les jardins du plus grand palais du site, l'Apadana, où ne règnent plus que la poussière et quelques « Immortels ». Sculptée sur un bas-relief, délimitant le jardin sur la gauche, cette garde prétorienne du roi, qui portait une coiffe cannelée et possédait des boucliers ronds, était exclusivement composée de soldats perses, au nombre exact de 10 000. « Dès que l'un d'eux était blessé ou tué, il était immédiatement remplacé », rappelle la spécialiste Fakhimeh Fani. Ces lanciers, qui apprenaient à tirer à l'arc dès l'âge de 5 ans, ne peuvent pourtant rien aujourd'hui contre cet enfant qui jette des cailloux sur les pierres antiques...

Procession. Une femme fait son entrée dans la cour de l'Apadana, tête nue. Originnaire de Paris, Sarah semble perdue dans la cité antique. « Il n'y a pas du tout de vie ici, regrette son ami, Maël. J'ai beaucoup plus vibré aux côtés des Iraniens à Ispahan ou Yazd. » Dans le patio, sur un autre bas-relief, un lion, symbolisant la chaleur, dévore un taureau, synonyme de froid : le printemps est arrivé. Les délégations de l'empire sont attendues par le roi dans la salle des audiences. Au pied du palais de l'Apadana – construit par Darius I^{er} à partir de -515 –, de part et d'autre d'un escalier en saillie, s'avancent les représentants des 23 peuples venus se soumettre au roi des rois. Sculptée sur un bas-relief long d'une vingtaine de mètres, cette parade, monumentale, est la pièce maîtresse de Persépolis. Vêtue de sa tenue traditionnelle, chaque délégation apporte au monarque un présent de sa région. Chacune est précédée d'un guide, perse ou mède, qui la tient par les doigts de la main, en signe de respect. En queue de cortège figurent les Nubiens (Ethiopiens), qui ont apporté des défenses d'éléphant. Ils sont précédés par les Libyens, venus avec des chevaux... Cette scène avait réellement lieu à chaque nouvel an perse, en haut de l'escalier, dans la salle des audiences.

Enfouis pendant deux millénaires sous les cendres, ces bas-reliefs datant de Xerxès I^{er} sont étonnamment bien conservés. Chaque visage ■■■

ALI KAVEH/REA POUR « LE POINT »

Lanciers. Ce bas-relief représenterait la garde personnelle du roi, exclusivement composée de soldats perses et forte de 10 000 hommes, également appelés les « Immortels ». Escalier du palais de l'Apadana.



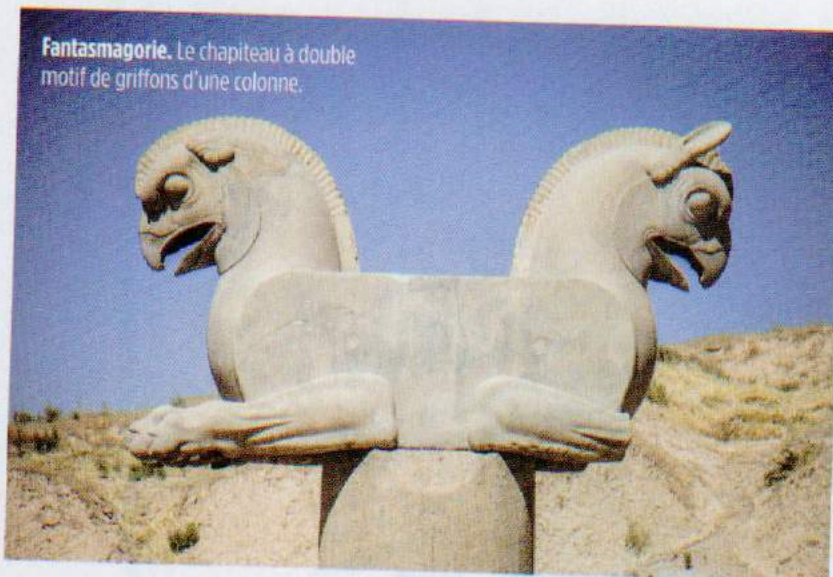
■■■ possède sa singularité. «Jusqu'à la fin du règne de Darius I^{er}, les rois perses achéménides ne s'emparaient pas violemment des territoires conquis avec violence, précise Fahimeh Fani. Ils respectaient la culture et les idées de ces peuples, et plaçaient des personnages locaux à des postes administratifs.» En tête de peloton figurent les nobles mèdes, peuple indo-européen voisin des Perses, qui font don d'étoffes et de vaisselle. Ils se tiennent par l'épaule, en témoignage de leur amitié. «Il y a dans cette scène une certaine majesté couplée à une grande tendresse, à laquelle nous ne sommes pas habitués», s'emballe Alain, Parisien de 60 ans. Devant l'escalier, en pleine séance de selfies avec sa femme, dont le foulard laisse dépasser des mèches de cheveux, Mohsen, Iranien de 24 ans, se montre beaucoup plus circonspect : «Chaque pierre t'amène à réfléchir à la grandeur de la Perse. Elle te montre l'unité de ce peuple, loin de toute ethnie ou religion. Tout cela a disparu aujourd'hui.»

Le sac d'Alexandre. Au sommet des marches s'élèvent, dans le ciel bleu de la province du Fars, treize colonnes de 20 mètres de hauteur, un record pour l'époque. Il y en avait auparavant 72. Reliées par des poutres en cèdre du Liban, imbriquées à la perfection dans des chapiteaux à effigie de lion, elles soutenaient un lourd toit plat, comme sur l'ensemble du site. Le visiteur se trouve dans la salle des audiences, au cœur du palais de l'Apadana. Assis solennellement sur son trône disposé sur une estrade, le roi, vêtu d'une robe d'apparat, les pieds placés sur un tabouret, tenait dans la main droite un sceptre et dans l'autre une fleur de lotus, relate l'historien Pierre Briant. En contrebas de l'estrade, face au souverain, un officier s'inclinait en lui envoyant un baiser de la main et décidait des visiteurs qui pouvaient s'entretenir avec lui. C'est dans cette salle que les satrapes et généraux de l'empire lui présentaient leur rapport. Après s'être inclinés devant le roi, tous étaient

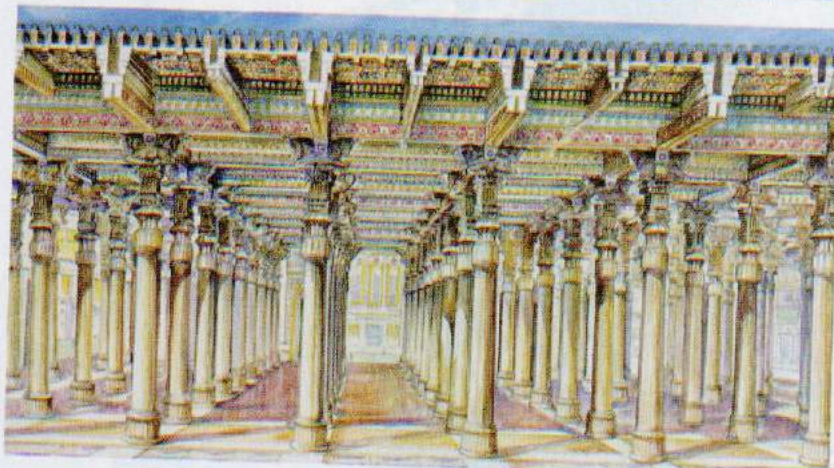
Cérémonial. Reconstitution du palais des Cent Colonnes, ou salle du trône.

somptueusement reçus et comblés de présents. D'une superficie de 1 400 mètres carrés, la salle d'audience pouvait accueillir jusqu'à 10 000 personnes. Désormais seul maître du palais, un gardien, assis à l'ombre de l'une des dernières colonnes, glisse à l'adresse d'un étranger un peu trop curieux : «C'est vrai que ce site est lié à la monarchie, mais c'est tout de même notre histoire ! s'exclame-t-il. Il est tout bonnement incroyable d'avoir construit une telle chose

D'une superficie de 1 400 mètres carrés, la salle d'audience du palais de l'Apadana pouvait accueillir jusqu'à 10 000 personnes.

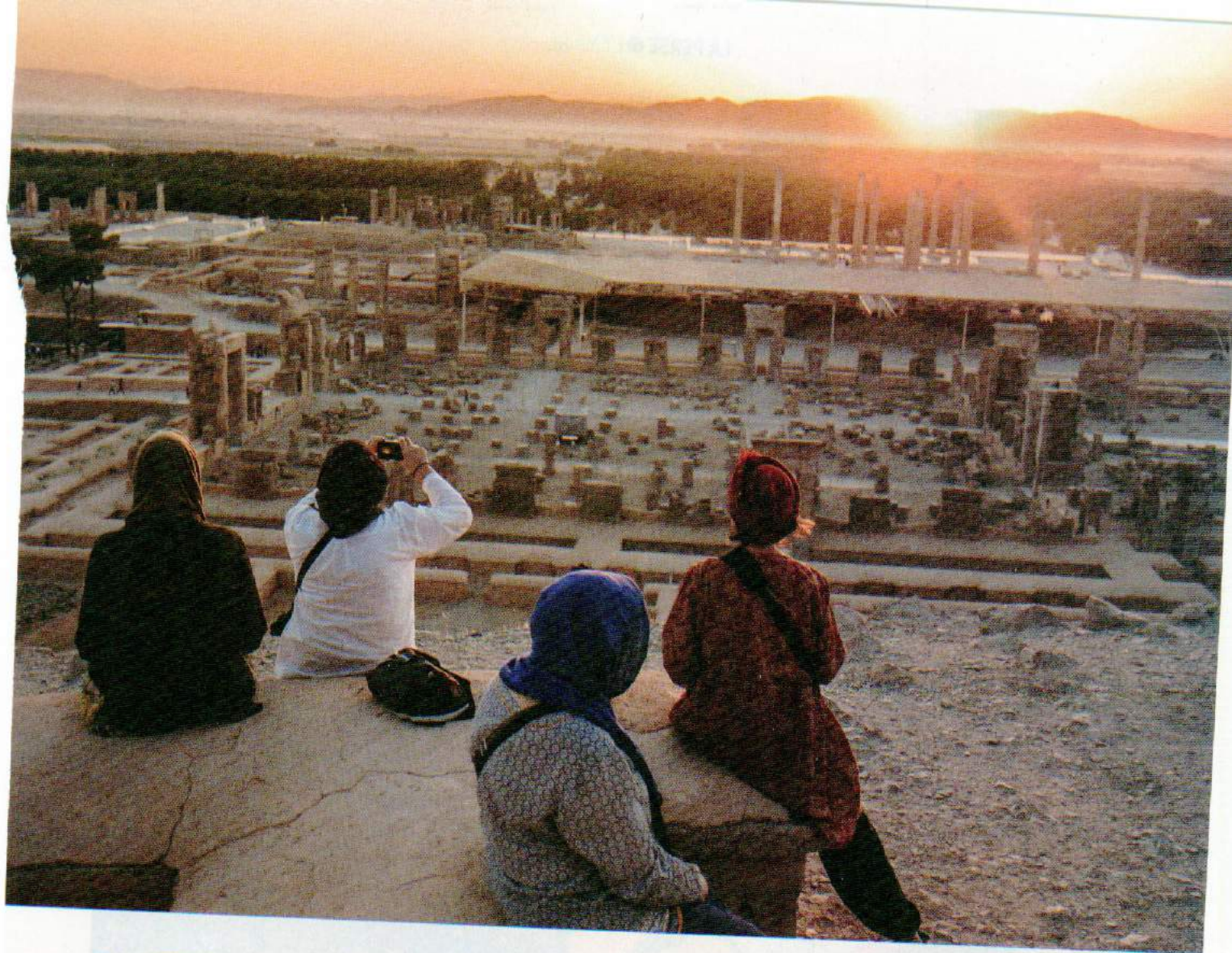


Fantasmagorie. Le chapiteau à double motif de griffons d'une colonne.



avant l'ère chrétienne.» Face à lui, dans une cage de verre, un lion de pierre figé dans le temps rugit de douleur. Ses canines et ses cornes en or lui ont été dérobées.

Au fond de la salle, de larges fondations de 5 mètres accueillent de petites cavités qui servaient à évacuer l'eau de pluie. Il y a deux mille cinq cents ans, la cité perse possédait de vastes réseaux hydrauliques comprenant canaux, fossés et bassins. «Tous les systèmes d'égout de Persépolis ont été construits en amont des palais, ce qui signifie que les plans de toutes les salles avaient été définis à l'avance», souligne Fahimeh Fani. La terrasse de l'Apadana offre une vue imprenable sur la forêt de pins plantée par le dernier chah d'Iran. Au loin, entre les arbres, surgissent quelques squelettes de métal protégés par un grillage. C'est tout ce qu'il reste des tentes que Reza Pahlavi



avait édifiées pour les commémorations des 2 500 ans de l'Empire perse, en 1971. Mohammad, le Chirazien, fixe l'horizon et soupire : « Ces célébrations nous ont tout d'abord laissé un souvenir amer ; mais, au fil du temps, nous nous sommes rendu compte que le chah n'a fait que montrer au monde la grandeur de son pays. » Pour sortir du palais de l'Apadana, il faut emprunter sur la gauche un escalier de fortune. La structure conduit à une allée qui mène tout droit à la salle des trésors.

Autrefois sous haute protection, cette enceinte de 10 000 mètres carrés renfermait tous les impôts prélevés en or, en argent et en bijoux dans les différentes satrapies. De ce trésor inestimable il ne reste aujourd'hui plus rien, sinon les fondations de l'ancien coffre-fort. Avant d'incendier les lieux, Alexandre le Grand avait fait venir de Babylone 10 000 paires de mulets et

Panorama. L'ensemble palatial a été construit sur une immense terrasse mi-artificielle, mi-naturelle. Au premier plan, le palais des Cent Colonnes, aujourd'hui détruit ; derrière, le palais de l'Apadana.

5 000 chameaux pour transporter le butin en Grèce. N'ont survécu que 760 tablettes d'argile en langue élamite détaillant le quotidien des employés (voir page 155). « On y a par exemple appris que les femmes avaient droit à des congés de maternité », pointe Fahimeh Fani. Après avoir longé sur la gauche la salle des trésors, un chemin escarpé s'enfonce dans la montagne. Il permet d'atteindre le tombeau d'Artaxerxès II (de -404 à -358), creusé dans la pierre. Au-dessus de la crypte, à flanc de montagne, a été gravé en relief un toit plat de palais perse stylisé,

soutenu par quatre poutres à tête d'animal. « C'est en observant les mausolées que les archéologues ont compris le fonctionnement des colonnes », rappelle Fahimeh Fani. Clou du spectacle, le tombeau est surplombé d'un immense bas-relief représentant le roi perse, debout sur son trône, porté par les représentants des satrapies de l'empire. Face à lui, le feu sacré qui symbolise son règne et la représentation d'un homme ailé, le dieu Ahura Mazda, au nom duquel il gouverne. Le soleil se couche sur les colonnes de Persépolis. Un groupe d'étudiants iraniens s'est rassemblé devant le mausolée, qui domine la cité. Adossée à une pierre, Farzaneh, 28 ans, diplômée en architecture, observe, songeuse, le site antique disparaître dans la nuit. « Je suis si fière de ce que j'ai vu, mais je suis très pessimiste quant à notre avenir. Regardez ce que nous étions et ce que nous sommes devenus. » ■



Mani, père du manichéisme

Au III^e siècle, dans un Etat centralisé qui s'appuie sur le zoroastrisme, le fondateur de cette philosophie religieuse fait figure de contre-pouvoir.

PAR YVES BOMATI*

Etre manichéen aujourd'hui, ce n'est pas être disciple du « prophète » Mani, c'est plutôt ramener tout jugement à une dualité sans nuance : le bien et le mal. Le manichéisme a ainsi été rangé parmi les accessoires de l'intolérance. De ce fait, si Mani revenait sur terre, il serait bien

étonné du sort que le temps a réservé à sa philosophie religieuse.

Qui était-il ? Il naît à Babylone, en 215, de parents iraniens, descendants d'une lignée royale perse, les Arsacides (de -250 à 224). Encouragé par son père, il fréquente une confrérie de gnostiques baptistes pour qui l'être

humain, déchu sur cette terre, devait retrouver le « monde de lumière ». Se présentant comme le « dernier des prophètes », il délivre, à 27 ans, au printemps 242, sa première prédication, deux ans après qu'un ange lui est apparu par deux fois, le chargeant d'une telle mission. Sa trace se perd

BRITISH LIBRARY BOARD/BRIDGE/MAN

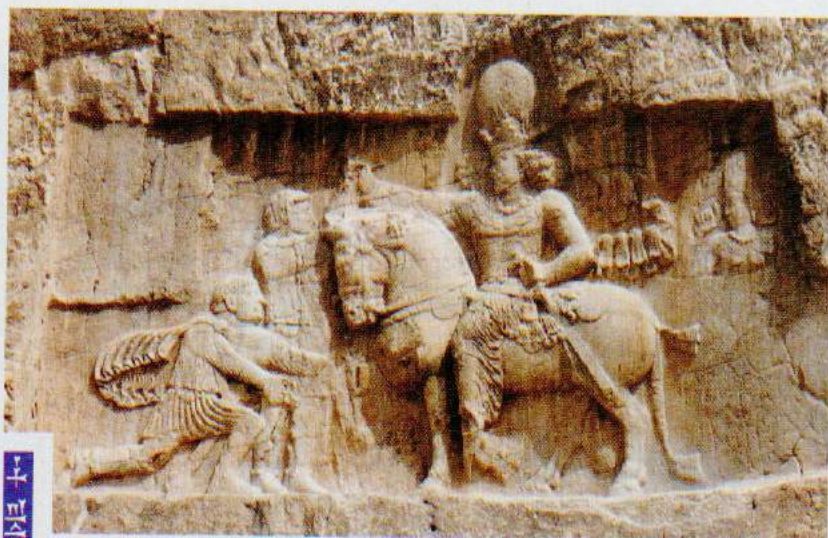
Arrangement. (Ci-contre à gauche.)

Le prophète Mani (à droite) s'entretenant avec Chapour I^{er}. Lorsqu'il accorde sa protection au fondateur de cette nouvelle religion dualiste, aux prétentions universelles, le roi sert ses intérêts politiques en limitant l'influence du clergé zoroastrien. Miniature du XVII^e siècle.

ensuite en Inde, où il s'initie au bouddhisme. En 250, il réapparaît, invité à la cour de Chapour I^{er} (242-272). Ce dernier avait succédé au fondateur de la dynastie sassanide (226-651), Ardashir, qui, monté sur le trône « par la volonté d'Ahura Mazda », avait promu un Etat centralisé appuyé sur une religion, le zoroastrisme.

Synchrétisme. Séduit par Mani et sa doctrine, Chapour accorde au prophète sa confiance. Sans doute le roi pensait-il aussi contrer l'omniprésence du clergé zoroastrien. La doctrine de Mani se diffuse alors librement. Cette doctrine qui synchrétise christianisme, bouddhisme et zoroastrisme se veut universelle et reconnue comme religion du Livre, Mani étant l'auteur d'au moins six ouvrages. L'homme, tiraillé entre deux principes premiers et contraires, le Bien et le Mal, la Lumière et l'Obscurité, peut se dégager de la matière par un travail patient et retrouver la parcelle de lumière divine qui, en lui, a résisté aux forces obscures. Son âme, libérée, s'unira alors à la « Lumière incréée ». Des prédicateurs, ascètes, végétariens et pratiquant l'abstinence sexuelle sont là pour le guider.

Les disciples de Mani se multiplient au point d'inquiéter les pouvoirs zoroastriens, obligeant Chapour à retirer son appui au prophète. Mani entreprend alors un voyage de prédication en Asie. Son retour en Iran se heurte bientôt aux forces zoroastriennes, qui finissent par obtenir sa tête le 26 février 276. Le manichéisme



Bas-relief de Naqsh-e Rostam, Iran, montrant un roi à cheval et un prophète debout.

Rome humiliée

Les guerres entre Rome et l'Empire perse – parthe puis sassanide – émaillent les premiers siècles de notre ère. Principale pomme de discorde : l'Arménie. Le premier épisode tourne à l'avantage des Iraniens avec un général que Corneille immortalisera : Suréna, chef des troupes trop populaire que son empereur, Orode, fera supprimer, après sa victoire sur les Romains de Crassus en l'an - 53. Jules César allait partir en campagne contre la Perse lorsqu'il fut assassiné. Néron, Trajan, Septime Sévère, Caracalla s'y aventurent tour à tour. La capitale des Parthes, Ctésiphon (en Irak), est saccagée. Après la fondation d'une nouvelle dynastie perse, les Sassanides, sous la férule de Chapour en l'an 239, de nombreuses terres, dont l'Arménie, la Syrie, la Cappadoce, sont reprises aux Romains et à l'empereur Gordien, tué lors d'une bataille perdue en Irak. Son successeur, Valérien, qui

persécute les chrétiens tolérés par les Perses, livre la bataille décisive en 259 près d'Edessa, dans le sud de la Turquie. Il est fait prisonnier et transféré à Ctésiphon avec ses généraux, tous enchaînés. En signe de reddition, il doit s'agenouiller devant Chapour – une légende, erronée, raconte qu'il aurait même servi de marchepied au chah quand celui-ci enfourchait son cheval –, qui fait graver ses exploits, qu'il attribue à Ahura Mazda, dans la pierre de Naqsh-e Rostam, encore visible à quelques kilomètres de Persépolis (photo). Parmi les legs de l'empereur Chapour, la ville de Bishapour, qu'il fonda sur un plan rectangulaire, sous l'influence des prisonniers romains, un des sites archéologiques majeurs en Iran, ainsi que la traduction en vieux perse de nombreux textes grecs, romains, grâce à des savants pourchassés par les Romains ■ F.-G. L.

lui survit, malgré les persécutions successives dont il fut victime. Saint Augustin (354-430), par exemple, dénonce son hérésie, l'homme ne pouvant posséder selon lui une parcelle de divin en raison de sa nature corrompue. Parmi tous les mouvements qu'il au-

rait inspirés, on cite souvent l'hérésie cathare. Croyant au dualisme, les cathares ou albigeois considéraient le corps et les rapports sexuels comme impurs, décourageant toute procréation, promouvant par ailleurs l'ascétisme et le jeûne. Et si Mani était aussi un prophète de l'écologie moderne ? N'écrivait-il pas ces paroles prémonitoires : « Arrivera un jour où le ciel sera sans oiseaux, les océans sans poissons et les steppes et forêts sans animaux ! » ■

* Auteur, avec Houchang Nahavandi, des « Grandes figures de l'Iran » (éd. Perrin).

Ses disciples se multiplient au point d'inquiéter les pouvoirs zoroastriens, qui finissent par obtenir sa tête.

Ainsi vivait Zarathoustra

Qui sont aujourd'hui les fidèles du zoroastrisme, qui fut la religion de la Perse avant la conquête arabe ? Reconnus comme minorité officielle par la République islamique, ils vivent en majorité à Yazd.

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL ARMIN AREFI



Pour la première fois de l'Histoire, Zarathoustra introduit l'idée d'une lutte entre le bien et le mal en chaque être humain et d'un jugement divin après la mort.

La route qui traverse le désert de Yazd n'en finit pas. Seuls quelques pneus éclatés sur les bas-côtés témoignent d'une présence humaine. Au-dessus d'un nuage de sable apparaît soudain la silhouette d'une imposante montagne. Creusé dans la roche, un chemin en lacet conduit à une oasis de verdure, où s'entassent une myriade de maisons cubiques de briques jaunes. Assis sur le perron, le vieux Rachid Rachidi, moustache grisonnante fournie sous une calotte blanche, accueille les visiteurs du sanctuaire de Chak Chak. « *La bonne pensée, la bonne parole et la bonne action sont les trois commandements de notre prophète* », rappelle-t-il de sa voix éraillée. Le vieil homme n'est pas musulman mais zoroastrien, la religion des Perses avant l'arrivée de l'islam, au VII^e siècle, et l'un des premiers cultes monothéistes au monde. Version réformée du mazdéisme, la religion des rois achéménides, qui se référait au dieu Ahura Mazda, le zoroastrisme tire son nom de son prophète Zarathoustra, qui aurait vécu autour du XVIII^e siècle avant Jésus-Christ. Pour la première fois de l'Histoire, il introduit l'idée d'une lutte entre le bien et le mal en chaque être humain et d'un jugement divin après la mort. « *Le Prophète nous demande d'être de bonnes personnes et de suivre le chemin de la vérité, explique Houman Alyari, jeune mobed (prêtre) zoroastrien. Il nous montre la voie, mais le choix est de notre fait.* »

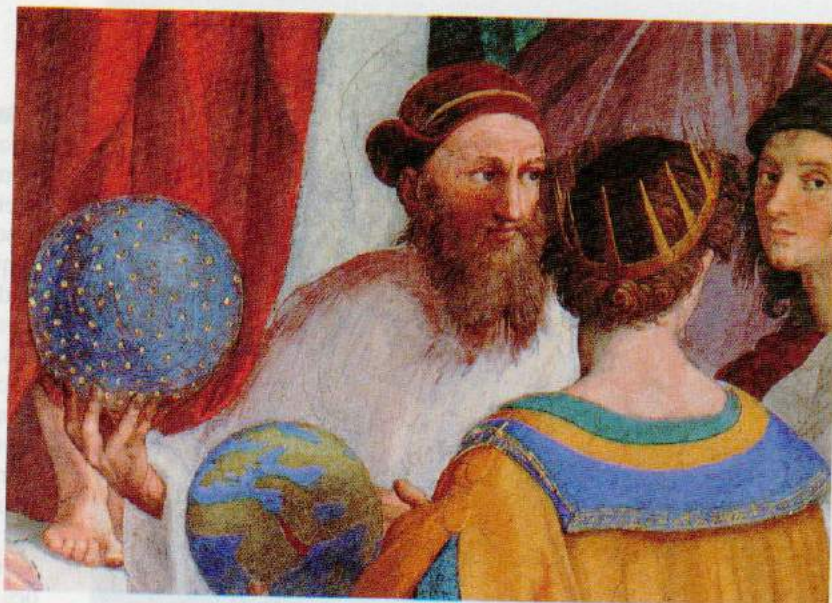
Un escalier tortueux s'enfonce dans la pierre jusqu'à une porte de métal doré, où sont gravés deux lanciers de l'Empire achéménide. Ils veillent à la pureté des visiteurs : chacun est sommé de chausser des sandales et de se couvrir la tête. Nous sommes à l'intérieur d'une grotte. Les rayons du soleil qui y pénètrent éclairent une pièce traversée par un tronc épais, où résonnent les gouttes d'eau d'une source. C'est dans cette caverne que, à la fin de l'Empire sassanide (VII^e siècle), Hayat Banou, fille du dernier roi perse Yazdgard III, se serait réfugiée pour fuir les envahisseurs arabes. Implorant le dieu Ahura Mazda de la sauver, elle aurait alors miraculeusement disparu à l'intérieur de la caverne. D'après la légende, le clapotis de l'eau correspondrait aux larmes de chagrin de la montagne et lui aurait donné son nom : Chak Chak. Gravées dans la roche, trois bougies allumées correspondent aux trois commandements de Zarathoustra. « *Le zoroastrisme, une des* ■■■

Rites funéraires. Une « tour du silence », aux abords de Yazd. C'est ici que les familles zoroastriennes déposaient leurs morts pour que les oiseaux de proie les dévorent, afin de ne pas souiller la terre.

■ ■ ■ *plus vieilles religions du monde, a inspiré la chrétienté, s'enthousiasme Dominique, venu de Paris. L'occasion de nous rappeler qu'à l'origine la Perse n'était pas musulmane. Il y en a qui ont tendance à l'oublier aujourd'hui.* »

Si les touristes se pressent dans le sanctuaire, il n'y a aujourd'hui pratiquement aucun zoroastrien. C'est que leur nombre a dramatiquement chuté en Iran depuis l'invasion arabe. Jadis majoritaires en Perse, où le zoroastrisme était religion d'Etat sous l'Empire sassanide (224-651), les zoroastriens ont été ensuite persécutés. « A l'époque, il n'y avait que trois choix : mourir, se convertir ou payer un impôt élevé leur garantissant le statut de protégé », rappelle le zoroastrien Sohrab Mobed, professeur d'anglais à Yazd. La majorité n'a eu d'autre choix que d'adopter l'islam. Et les réfractaires ont continué à être discriminés, notamment sous l'Empire qadjar (1779-1925), poussant beaucoup d'entre eux à émigrer en Inde pour créer la communauté des Parsis. De retour en Iran en 1854 pour aider ses coreligionnaires, l'intellectuel parsi Manekji Limji Hattaria réussit à obtenir la suppression de l'impôt spécial et leur construisit une « tour du silence ».

Au sud de Yazd, la cité plonge dans un curieux désert. Au loin surgissent, tel un mirage, deux citadelles construites sur deux buttes de terre. Au sommet, un étroit portail rectangulaire dévoile une arène entourée de



Influence. Détail de « L'école d'Athènes » (1509-1510), de Raphaël avec, autour de Platon, les figures majeures de la pensée antique. Face à Ptolémée, un globe terrestre en main, Zarathoustra, le prophète du zoroastrisme, tient une sphère céleste (musées du Vatican).

hauts remparts en brique. Illuminée par le soleil couchant, l'enceinte à ciel ouvert renferme un profond cratère. C'est dans cette tour du silence que les zoroastriens déposaient leurs morts afin qu'ils soient dévorés par les vautours. « Cette pratique a toujours été étrange pour nous, confie Hamid, mu-

sulman de Yazd, alors qu'une volée d'oiseaux s'élève au loin. Mais les trois commandements des zoroastriens sont les propos les plus complets que j'aie jamais entendus. » Considérant les quatre éléments comme sacrés, les zoroastriens pratiquaient ce rite car il ne souillait pas la terre. « C'était assez ingénieux pour l'époque, souligne Claire, médecin de 31 ans, venue en touriste de Paris. Le fait de sortir les cadavres de la ville était un bon moyen de prévenir les épidémies. »

Une partie des remparts de la tour s'est effondrée et dévoile, en contrebas dans le désert, une dizaine de bâtisses abandonnées. C'est là-bas que les familles déposaient leurs défunts,



A l'origine du premier monothéisme

Pas moins de 71 datations ont été proposées pour les Gathas, ces 17 chants composés par Zarathoustra, indique Khosro Khazai Paridis dans son ouvrage qui les présente (Albin Michel). Les auteurs grecs classiques avançaient la date fantaisiste de -7000, des historiens contemporains ont brandi l'argument d'un document du V^e siècle après J.-C. qui les placerait vers -600. Mais l'analyse de la langue utilisée, le gathique, cousine du sanskrit védique, des découvertes archéologiques de temples zoroastriens au Turkménistan remontant au II^e millénaire avant J.-C. et des travaux sur des indications astronomiques situent le début de la rédaction en -1738. Zarathoustra, originaire du nord-est de l'Iran, est bien à l'origine du premier monothéisme. Cette primauté lui fut pourtant contestée lors des premières traductions publiées (en 1771 par Anquetil-Duperron, puis en 1861 par Martin Haug), qui remettaient en question l'antériorité du judaïsme et, indirectement, du christia-

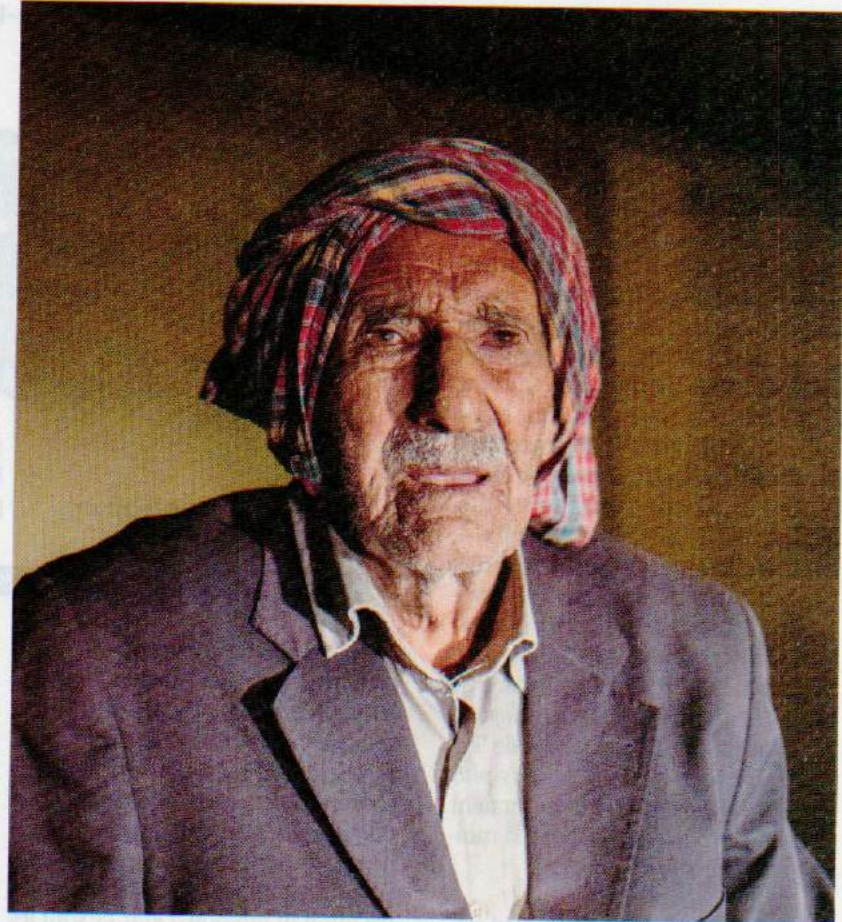
nisme. Il influença la pensée grecque via Pythagore, Platon, Parménide, mais aussi le christianisme via le judaïsme revenu de Babylone. Pourquoi ce passage de dieux anthropomorphes à un Dieu abstrait ? C'est dans les profondeurs de sa pensée, au plus loin de ses limites, lors d'un séjour solitaire de dix ans dans les montagnes, que Zarathoustra reconnut cette entité, qu'il appela Ahura Mazda (l'existence qui possède la sagesse) et salua par les mantras poétiques, des « paroles qui éveillent la pensée ». Ahura Mazda est pourvu de six attributs : la Justesse, la Pensée juste, la Maîtrise de soi, la Sérénité, l'Evolution et la Perfection, l'Immortalité. « O Mazda, au moment où je T'ai reconnu dans mes pensées, j'ai compris que Tu es l'origine et la fin de tout ce qui est et que Tu es la source de la Pensée juste. Et, lorsque je T'ai vu avec ma vision intérieure, j'ai su que Tu es le véritable créateur de la Justesse et le juge de toutes actions. » ■ F.-G. L.

Gardien. Chahriar, croque-mort jusqu'à l'interdiction des tours du silence, en 1964, garde maintenant l'entrée du cimetière zoroastrien de Yazd.

enveloppés dans un linceul blanc. Une grande cérémonie religieuse y était organisée. D'après les croyances zoroastriennes, rapportées par l'historien Patrick Ringgenberg*, c'est à ce moment que l'âme quitte le corps et traverse le « pont du trieur », qui l'envoie au paradis ou en enfer, selon ses agissements passés. Un croque-mort venait ensuite chercher le cadavre, qu'il hissait au sommet de la tour et déposait à côté du cratère. Après le passage des rapaces, les os étaient jetés dans la cavité, où était versé un liquide acide pour les décomposer. Un procédé révolutionnaire pour l'époque. *« Le zoroastrisme est la religion originelle des Iraniens ! s'emballe Mohammad, musulman de 23 ans. Celui qui n'est pas seyyed [préfixe indiquant que l'on descend du prophète Mahomet] a donc forcément une racine zoroastrienne ! »*

La dernière flamme. En bas de la colline, on aperçoit un cimetière, reconnaissable à ses sépultures blanches. C'est ici, dans des tombeaux étanches, que reposent désormais les défunts zoroastriens. Les tours du silence ont été interdites en 1964, sous le chah, en raison de leur proximité avec la ville de Yazd. Toujours assis sur une chaise malgré la tombée de la nuit, le vieux Chahriar, croque-mort il y a encore cinquante-trois ans, garde maintenant l'entrée du cimetière. Aujourd'hui à moitié sourd, ce vieil homme affirme en dari, dialecte des zoroastriens, ne pas regretter son métier d'antan. *« Comme le dit notre prophète, il faut vivre avec son temps. »*

Du temps des zoroastriens, il ne reste plus aujourd'hui qu'une flamme sacrée, qui brûle depuis mille cinq cents ans, au cœur de la ville de Yazd. *« Des quatre éléments, le seul qui soit pur,*



jamais pollué, demeure le feu, explique le prêtre Houman Alyari. Pour qu'aucune autre lumière ne vienne le perturber, celui-ci est donc conservé à l'abri, dans un temple. » À l'époque sassanide, les nouveaux rois parcouraient à pied la longue route menant de Ctésiphon, en Irak, à Takht-e Suleiman, dans le nord-ouest de l'Iran, pour prier devant le « feu de la victoire ». *« Dans l'Avesta, le livre sacré des zoroastriens, Dieu est décrit comme la lumière de toutes les lumières, ajoute posément le jeune homme de 24 ans. Ainsi, pour établir une relation directe avec Dieu, les zoroastriens doivent se tenir face à la lumière la plus puissante qui soit. »* Il existait, à l'époque, deux autres temples renfermant des feux aussi vifs, l'un dans le Khorassan (nord-est), l'autre dans le Fars (sud). En envahis-

sant l'Iran au VII^e siècle, les Arabes ont saccagé les deux premiers temples. Pour protéger la dernière flamme, celle du Fars, les prêtres l'ont cachée dans la ville de Yazd (centre). Située au cœur du désert, cette oasis servait de refuge aux zoroastriens en fuite. Il faudra attendre mille quatre cents ans – et le règne de Reza Pahlavi (1925-1941) – pour que le « feu de la victoire » soit à nouveau dévoilé.

Une fois de plus, ce sont les Parsis d'Inde qui financent la construction d'un temple, à Yazd, en 1934, pour accueillir la flamme. Derrière un mur, un large bassin circulaire, entouré d'arbres, reflète l'image de l'édifice, dont le portique d'entrée est soutenu par quatre colonnes. Sur la façade trône un homme ailé : le Farvahar. Ce symbole divin, utilisé par les rois achéménides à Persépolis, a été repris il y a trois cents ans par les religieux zoroastriens. C'est l'ange gardien des fidèles. *« En cas d'absence de lumière, le Farvahar est une lueur du dieu Ahura Mazda qui illumine notre âme et nous montre le chemin » ■■■*

Les quatre éléments sont sacrés. Le plus pur d'entre eux, le feu, brûle depuis 1 500 ans. Il est aujourd'hui abrité dans un temple à Yazd.

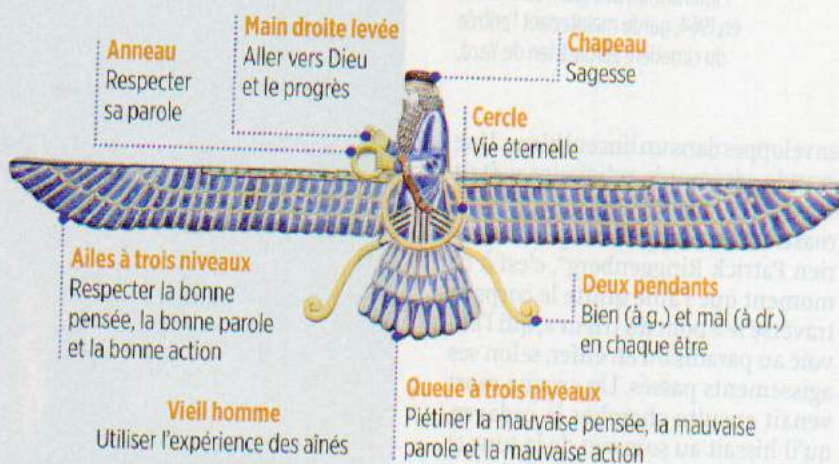
■■■ à suivre, explique Houman Alyari. Lorsque nous quittons ce monde, cette lumière retourne, intacte, à Dieu. »

Deux imposants lustres illuminent le sol en marbre du temple. A moins que ce ne soit le portrait géant de Zarthoustra, l'index levé, dont le visage est entouré par un halo de lumière. Encadrés au mur, des extraits des Gathas, livre qui regroupe les conversations du prophète avec Ahura Mazda (et qui fait partie de l'Avesta), puis une épaisse vitre, qui protège une salle sombre. C'est là, dans un vase géant, que brûle le feu sacré. Une portes'entrouvre. Tout de blanc vêtu, un jeune homme récite l'Avesta et, à l'aide d'une épaisse tige de bois, ravive la flamme. Rassemblés en masse derrière la vitre, les touristes s'agitent. « Il se dit que ce sont des adorateurs de feu, mais ce n'est qu'un symbole de lumière ! » pointe Ebrahim, musulman iranien arrivé de Bouchehr. « Ce devrait être le socle de toutes les religions, s'enthousiasme Hédia, venue de Tunis. Dommage qu'il n'y ait pas plus d'adeptes. » Les zoroastriens ne seraient plus que 20 000 en Iran, dont la moitié vivrait encore à Yazd.

Ce monde et l'au-delà. Son service terminé, le *mobed* Houman Alyari, qui a ranimé la flamme, vient s'asseoir sur un banc, face au temple. Portant une veste blanche ceinte d'un ruban noir, le prêtre estime que le faible nombre de zoroastriens aujourd'hui en Iran est dû aux persécutions qu'ils ont subies au fil des siècles. « Les zoroastriens étaient considérés comme impurs, rappelle-t-il. Il y a encore trente ans, nous ne pouvions pas boire aux mêmes robinets que les musulmans. » Et le jeune homme de pointer la caméra de surveillance, au-dessus du temple, qui dissuaderait désormais toute attaque. « Aujourd'hui, la technologie s'est améliorée et l'information circule, souligne-t-il. Nous sommes considérés comme une minorité officielle. » Les zoroastriens ont un député au Majlis, le Parlement islamique iranien. Mais certains préju-

La communauté est représentée par un député au Majlis, le Parlement islamique iranien. Mais certains préjugés ont la vie dure.

Le Farvahr, « pense-bête » du zoroastrisme



gés ont la vie dure. Il leur est toujours difficile d'accéder à la fonction publique. Récemment, Sepanta Niknam, seul membre zoroastrien du conseil municipal de Yazd, a été suspendu de ses fonctions parce qu'il décidait du quotidien des musulmans. Autrefois, pourtant, les rôles étaient inversés. Sous l'Empire sassanide, où le zoroastrisme était religion d'Etat, ce sont les autres cultes minoritaires qui étaient persécutés. « A cette époque, les prêtres zoroastriens étaient devenus plus puissants que les rois ! » admet Houman Alyari. La religion, chaque fois qu'elle a été mêlée à la politique, a été corrompue. »

Pour rencontrer la communauté zoroastrienne, il vaut mieux se rendre en périphérie de Yazd. En sortie d'autoroute se dresse, au centre d'un rond-point, une pièce de monnaie géante à l'effigie d'un roi de la dynastie sassanide, l'âge d'or des zoroastriens. C'est la porte d'entrée du village de Mazraeh Kalantar. Située dans le désert, cette ancienne forteresse de l'époque safavide est aujourd'hui composée de bâtisses en chaume, pour maintenir la température. Sur les toits arrondissent érigées de nombreuses tourelles dont les fentes verticales captent le vent

pour refroidir les demeures. Il s'agit de tours du vent, version ancestrale du climatiseur. Les ruelles sont vides, les masures paraissent inhabitées. Figées sur un porche en demi-lune, des empreintes de mains blanches : c'est ainsi que l'Empire qadjar marquait les maisons zoroastriennes. « Nous nous en servons aujourd'hui pour annoncer des cérémonies », souligne Sohrab Mobed, originaire du village, qui ne compte plus aujourd'hui qu'une cinquantaine d'habitants, tous zoroastriens. Au détour d'une rue déserte surgit une femme âgée. Long foulard coloré tombant sur une robe à fleurs, Firouzeh est revenue dans la maison de ses ancêtres. « A l'époque, les zoroastriens n'avaient pas le droit de sortir de chez eux lorsqu'il pleuvait, car ils étaient alors accusés de salir la terre, rappelle d'une voix enjouée la grand-mère, qui porte au poignet un pendentif en or représentant le Farvahr. Aujourd'hui, nous sommes libres. » La République islamique veille pourtant au grain. Aux abords de la bourgade zoroastrienne trône une imposante mosquée dont le dôme est encore en construction. La vieille dame toque maintenant à un grand portail blanc. Elle se déchausse, tandis que des hommes revêtent une calotte blanche.

Firouzeh pénètre dans un vaste salon bordé de canapés, où s'entassent une cinquantaine de zoroastriens. Portant toutes des tuniques fleuries, les femmes se lèvent pour serrer la main des hommes, geste inhabituel en Iran.



Regroupés dans une minuscule pièce – la chambre pure –, quatre hommes récitent l'Avesta devant une lampe à pétrole. Ils ont étendu sur le sol une nappe sur laquelle sont disposés six attributs divins: un saladier de fruits (énergie), un verre de lait (bonnes pensées), une pièce de monnaie (pour vaincre son ego), une brique (humilité), un bol d'eau (perfection) et une plante (immortalité). Tous ces objets entourent le portrait d'un jeune homme de 27 ans, Chahriar Chahriari, décédé en 1990 dans un accident de moto. Depuis, chaque année, la communauté lui rend hommage, et cela pendant trente ans. «Pour nous, il n'est pas mort, il a rejoint un autre monde», explique le *mohed* Kiani, qui organise la cérémonie. «Dieu est unique», tonne maintenant le vieux religieux de sa voix rocailleuse. L'assistance lève l'index en signe d'approbation. Après avoir répandu de l'encens pour purifier l'air «respiré par l'âme du défunt», le prêtre, tout de blanc vêtu, distribue les fruits à chaque membre de l'assemblée. «Il s'agit d'énergie positive pour le corps et l'esprit, pour ce monde et l'au-delà», explique Chahbahram, 41 ans, arrivé de

Mixité. A Mazraeh Kalantar, dans la périphérie de Yazd, tous les habitants sont zoroastriens. Hommes et femmes prient ensemble en hommage à un proche décédé il y a vingt-sept ans.

Yazd. Assis sur les divans, les plus âgés murmurent l'Avesta. D'autres discutent et surfent sur leur portable.

Mehran est un des rares jeunes présents ce soir-là. «Je ne suis pas très religieux, mais j'essaie de participer à ces cérémonies», explique cet étudiant de 19 ans, qui dit simplement suivre dans sa vie les trois commandements de Zarathoustra. A l'entendre, il serait la preuve vivante que les temps ont changé pour la communauté. «A l'université, mes professeurs me respectent d'autant plus lorsqu'ils apprennent que je suis zoroastrien», assure-t-il. Au milieu de l'assemblée, un homme à la barbe grise triture son chapelet. Hossein est musulman. «Je viens chaque fois qu'on m'invite à ces cérémonies», raconte avec un grand sourire cet habitant de Yazd, dont la belle-mère, auparavant zoroastrienne, s'est convertie à l'islam,

il y a soixante-quatre ans, ce qui lui a permis d'épouser sa fille. Pourtant, l'homme avoue sans détour préférer la religion de Zarathoustra. «Si c'était possible, je serais devenu zoroastrien», avoue-t-il. Mais la République islamique l'interdit et condamne à mort tout contrevenant.

Un jeune homme fait son entrée dans la pièce, une valise à la main. Siavach, un zoroastrien de 30 ans, compte bientôt émigrer aux Etats-Unis, comme nombre de ses coreligionnaires avant lui. «J'ai un bon salaire en Iran, mais je cherche une meilleure vie professionnelle, pour moi et mes enfants», confie cet installateur de paraboles, officiellement interdites en Iran. Qui confesse: «Il est beaucoup plus facile d'obtenir le visa américain pour un membre d'une minorité que pour un musulman.» Présente à côté de Siavach, sa mère supplie son «fils adoré» de ne pas s'éloigner d'elle. Sa décision paraît pourtant irrévocable. «Maman, je vais obtenir ma green card et reviendrai te voir, jure-t-il. Mon statut est une opportunité.» ■

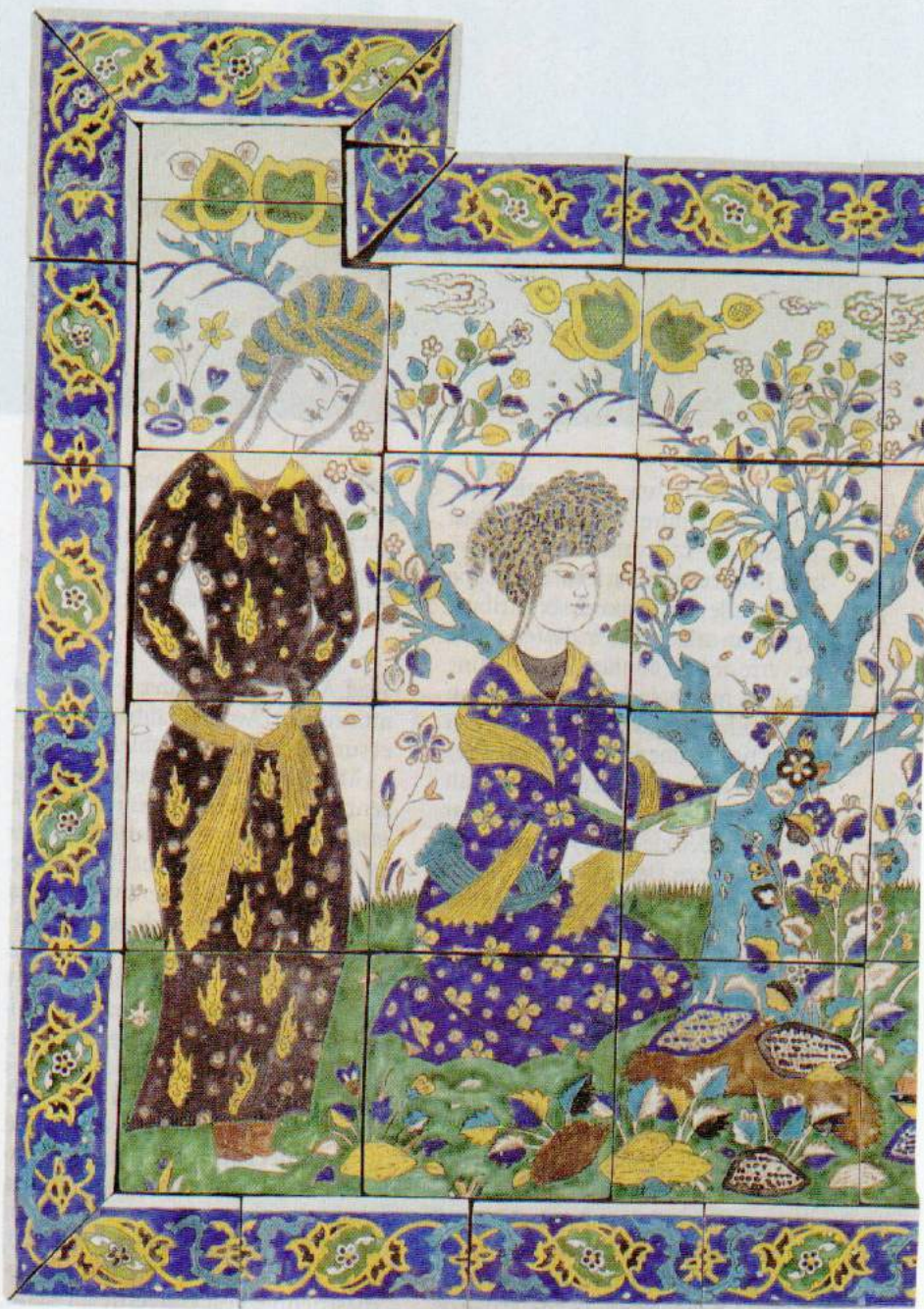
* Auteur du «Guide culturel de l'Iran» (Rowzaneh Publications).

Les joyaux du Louvre

Le musée national abrite l'un des plus beaux ensembles consacrés à l'archéologie iranienne. En voici neuf chefs-d'œuvre, commentés par les conservateurs du patrimoine.

PAR BRIGITTE HERNANDEZ

Avec le Musée national d'Iran, le Louvre possède la collection d'objets archéologiques iraniens la plus importante du monde. Elle se répartit entre le département des Antiquités orientales et celui des Arts de l'Islam. Cette richesse est le résultat du quasi-monopole obtenu par la France pour les fouilles entre 1883 et 1927. Les archéologues Jane et Marcel Dieulafoy, puis Jacques de Morgan, ont découvert des trésors inestimables. Les Dieulafoy sont les premiers à exhumer les ruines de Suse, là où le roi Darius I^{er} avait fait construire son palais, et mettent au jour, entre autres, l'acropole et l'apadana (salle d'audience). Selon Nader Nasiri-Moghaddam, directeur du département des études persanes à l'université de Strasbourg, un partage équitable a été décidé entre l'Iran et la France, mais 55 caisses sont expédiées à Paris; après cette violation, le gouvernement perse demande à la France de cesser ses travaux. Pourtant, en 1885, un navire de guerre français embarque près de 300 caisses contenant de nouvelles trouvailles. Après la signature d'une nouvelle convention entre l'Iran et la France en 1895, Jacques de Morgan prend le relais en 1897. Là aussi, le partage doit être équitable, mais une partie des objets est envoyée en fraude. En 1900, le nouveau chah, Mozaffar od-Din, accorde à la France un monopole perpétuel, qui sera néanmoins aboli en 1927. Si la France a obtenu des pièces fabuleuses, l'Iran, lui, a redécouvert son passé ■





■ Tête de roi avec couronne

Période sassanide (224-651) –

Probablement nord de l'Iran

Ce buste en bronze porte une tête royale. La couronne des rois sassanides nous est connue grâce aux monnaies. Chaque roi avait une couronne particulière : ce pouvait être un disque solaire, ici il s'agit d'ailes de rapace. Le style n'est pas naturaliste, pour preuve ces yeux, très grands. Les artistes, privilégiant des représentations frontales, s'attachaient à traduire la puissance propre au souverain.

Commentaire de Julien Cuny, conservateur du patrimoine au département des Antiquités orientales.

■ Panneau à scène de jardin (joute poétique)

Période safavide (1501-1736) – Ispahan

Le divertissement champêtre est un thème classique et récurrent de la poésie persane, associé à l'arrivée du printemps et aux repas pris dans les jardins au moment du jour de l'an, norouz. Les artistes évoquent ainsi les plaisirs de l'amour, du vin et de la musique dans le cadre du jardin paradisiaque. Ce panneau est réalisé avec la technique de décor à la « ligne noire », très employée sous la dynastie safavide. Sur les carreaux recouverts d'une glaçure blanche opaque, le contour des formes est tracé avec une ligne noire qui sépare les différentes glaçures et évite les mélanges de couleurs lors de la cuisson. L'emploi de poncifs, modèles sur feuille, explique l'existence de séries. Ces modèles pouvaient être fournis par les artistes des ateliers d'art du livre, témoignant des liens étroits que l'on peut observer entre les miniatures et les décors de céramique. Les silhouettes sinueuses, hanches larges, épaules étroites, sont un héritage du style introduit par le peintre Reza Abbasi au sein des ateliers d'Ispahan au début du XVII^e siècle. Ce panneau décorait certainement un palais et témoigne de la richesse des décors à Ispahan, la capitale des Safavides.

Commentaire de Judith Henon, conservatrice du patrimoine au département des Arts de l'Islam.

Portrait de Fath Ali Chah

Période qadjar (1804-1805) –
Iran

Fath Ali Chah, deuxième souverain Qadjar, était le neveu du fondateur de cette dynastie qui régna de 1797 à 1925. Il sut réunifier l'Iran et faire de son Etat un véritable empire. Ce grand mécène utilisa les arts à des fins politiques ; en quête de légitimité, il se fit représenter sur des bas-reliefs des sites antiques et diffusa son portrait à l'intérieur et à l'extérieur des frontières. Celui-ci fut envoyé à Napoléon I^{er} en 1806 et a été attribué au peintre officiel de la cour, Mihr Ali. Sur la plupart des portraits, Fath Ali Chah est assis en tailleur sur un trône dont la forme est, traditionnellement en Iran, celle d'une estrade. Ici, il est assis sur un siège à l'européenne qui fut fabriqué à sa demande et désigné sous le nom de « trône Nader », en référence à un autre trône, saisi par les Iraniens lors du sac de Delhi en 1739. Fath Ali Chah arbore des brassards d'or où sont enchâssés deux diamants mythiques : le premier est l'un des plus gros diamants roses connus, le Daria-e nour (océan de lumière), le second est appelé Taj-e Mah (couronne de la Lune). Ce portrait fut peint à l'huile, une technique introduite en Iran par les Européens au XVII^e siècle.

Commentaire de Gwenaëlle Fellingier, conservatrice du patrimoine au département des Arts de l'Islam.



HERVÉ LEWANDOWSKI/RMN-IP



Ensemble d'étoiles et de croix

Période ilkhanide (mongole) – Dernier quart du XIII^e siècle
(plusieurs carreaux portent la date de 1267) – Iran

Ces ensembles d'étoiles et de croix imbriquées pouvaient orner la base des murs de monuments religieux et funéraires, souvent surmontés de frises de carreaux rectangulaires. La plupart présentent des inscriptions (le plus souvent poétiques comme ici, parfois coraniques), ainsi que des dates ou, plus rarement, un nom d'artiste ou d'atelier – tel celui du grand centre de production de céramique de l'époque médiévale, Kachan. Sur ce panneau, les vers sont issus du « Chah nameh » (« Le livre des rois »), qui raconte l'histoire de l'Iran depuis la création du monde jusqu'à l'islam, composé par le poète Ferdowsi vers l'an 1000. Le motif principal, en général sans lien avec le texte, est une composition géométrique plus ou moins virtuose, avec des animaux s'ébattant dans des jardins où se trouvent parfois des personnages princiers. La technique employée pour tracer ce décor recourt à des oxydes de cuivre et d'argent, qui ont pour particularité de révéler après cuisson d'intenses reflets métalliques saturés de couleurs.

Commentaire de Delphine Miroudot, chargée de collection au département des Arts de l'Islam.

Tête princière

Période ilkhanide (mongole) – Fin du XIII^e siècle –

Rayy (sud de Téhéran)

Cette pièce exceptionnelle, qui devait être adossée à une façade, est typique des décors de stuc monumentaux. Le personnage, traité avec un naturalisme dont l'effet était accru par la polychromie, était représenté grandeur nature. Sa coiffe, d'origine turque, indique qu'il appartient à l'élite militaire – peut-être à la garde rapprochée du souverain. Son visage rond, dit « visage de lune » (« mahruh »), est chanté dans la littérature iranienne. Ce canon physique, issu du bouddhisme – avec lequel l'Iran est en contact par l'Inde –, incarne la beauté idéale, la « pure beauté » du visage de Bouddha, décrite dans la poésie persane du X^e siècle.

Commentaire de Delphine Miroudot.



Statue de la reine Napirasu

Période élamite – Fin du II^e millénaire avant notre ère – Suse (Iran)

Avant l'arrivée des Iraniens, les Elamites vivaient dans le sud de l'actuel Iran. Ce chef-d'œuvre en bronze de leur civilisation a été retrouvé à Suse. La technique en est impressionnante ; la coque est en cuivre, mais, une fois le matériau fondu, le travail de drapé a été repris à froid par des ciselures. Les Elamites se sont mélangés à la population perse qui s'était installée dans leur pays.

Commentaire de Julien Cuny.



Coffret

XIV^e siècle – Région du Fars (sud de l'Iran)

Cet objet est exceptionnel par sa facture et sa forme évoquant l'architecture iranienne. Les facettes de la base et du couvercle ont été obtenues grâce aux techniques du martelage et du repoussé. Afin de former le relief à l'extérieur, la feuille de laiton a été travaillée de l'intérieur. Le métal était considéré comme une matière riche, car monétaire, et le laiton était prisé pour sa couleur jaune, proche de l'or. Ce coffret est incrusté de filets d'or et d'argent. Le décor alterne cartouches à inscriptions et médaillons ornés de cavaliers chasseurs, se dirigeant de droite à gauche. Les inscriptions, en langue arabe, rattachent le coffret à la production de métaux du Fars. Elles énoncent des suites de vœux à la gloire des souverains de cette région. On ignore la fonction de ce coffret qui, non daté, présente des caractéristiques d'objets du XIV^e siècle. On ne connaît qu'un seul coffret similaire, conservé aux États-Unis.

Commentaire d'Annabelle Collinet, chargée de collection au département des arts islamiques.



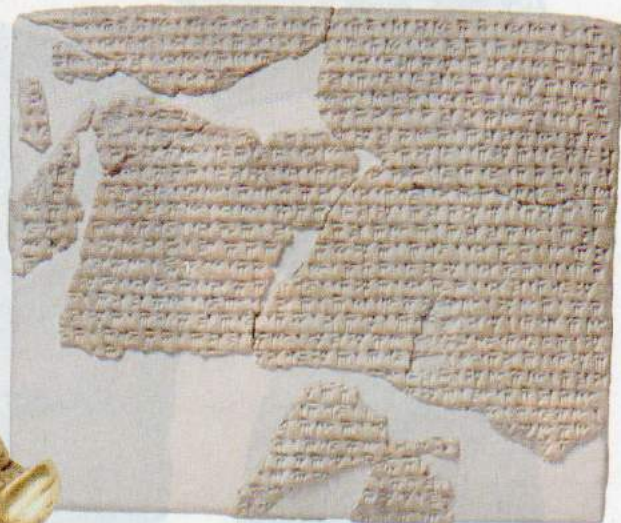
Bracelet orné de lions cornus et ailés

Période achéménide –

Vers 350 avant notre ère – Suse (Iran)

Ce bracelet en or fut retrouvé avec d'autres bijoux dans un sarcophage en bronze que nous appelons « la tombe princière de Suse ». Peu de sépultures de cette période ont été exhumées ; par chance, celle-ci n'avait pas été pillée. Aucun indice ne permet de déterminer s'il s'agit d'un homme ou d'une femme, mais, au vu de la richesse du mobilier, on penche pour un membre masculin de la noblesse. Les incrustations sont en turquoise, terme dérivé de « Turcs » ; ce peuple avait découvert cette pierre grâce aux Iraniens, qui furent les premiers, avec les Egyptiens, à exploiter des mines. La beauté, la richesse, l'exaltation de la vie sont centrales dans la culture iranienne. Nous sommes loin d'une virilité associée au dépouillement grec.

Commentaire de Julien Cuny.



Charte de fondation du palais de Darius I^{er}

Période achéménide – Vers 510 avant notre ère – Suse (Iran)

Ce texte évoque les forces productives et les matériaux venus de tout l'empire pour la construction du palais, témoignant ainsi de la puissance du roi. Trois langues furent utilisées : le vieux persan, le babylonien et l'élamite, ce qui permit aux chercheurs du XIX^e siècle de déchiffrer l'écriture cunéiforme. « Les artisans qui travaillèrent la pierre étaient des Ioniens et des Sardiens. Les artisans qui travaillèrent l'or étaient des Mèdes et des Egyptiens. Les artisans qui firent les briques étaient des Babyloniens. Les artisans qui travaillèrent aux décors du palais étaient des Mèdes et des Egyptiens. Le roi Darius I^{er} dit : « A Suse, j'ai accompli de grands et somptueux travaux. Moi, qu'Ahura Mazda me protège ainsi qu'Hystaspes, mon père, et mon pays. » »

Commentaire de Julien Cuny.

FRANCK RAULT / RMN-GP

Les trésors de la couronne

La Banque centrale d'Iran renferme les bijoux des rois perses depuis le XVI^e siècle. Ces pièces inestimables ont été rendues célèbres par le dernier chah d'Iran et l'impératrice lors de leur couronnement, en 1967.

PAR ARMIN AREFI



La couronne des chahs Pahlavi

Lors de son accession au trône, en 1926, Reza Pahlavi ne souhaitait pas utiliser la couronne des rois Qadjar (1786-1925). Il chargea un joaillier iranien d'origine russe de lui en dessiner une nouvelle en utilisant des pierres précieuses sélectionnées dans le trésor royal. Pesant plus de 2 kilos, cette couronne est ornée de 3 380 diamants, 368 perles, 5 émeraudes et 2 saphirs. Les dentelures crénelées et les soleils rayonnants sur les quatre faces sont inspirés de l'époque sassanide. La coiffe a également été portée par Mohammad Reza Pahlavi, le fils de Reza Pahlavi, lors de son couronnement, en 1967.

Le trône du Paon

Orné de 4 527 pierres précieuses, ce grand trône d'or et d'émail est la pièce maîtresse de la collection. Dessiné par des joailliers d'Ispahan au début du XIX^e siècle, pour Fath Ali Chah (1797-1834), il fut appelé « trône du Soleil » en raison de l'astre incrusté sur son dossier, puis « trône du Paon » après le mariage du roi avec Tavous Khanoum (Madame Paon). Hasard ou pas, il porte le même nom que le trône orné de paons que Nader Chah (1736-1747) rapporta d'Inde en 1739, et qui a disparu depuis. Des poèmes en émail bleu sur fond d'or ont été ajoutés par Nassereddine Chah (1848-1896). Tout d'abord conservé au palais royal du Golestan, à Téhéran, le « trône du Paon » a été transféré à la Banque centrale d'Iran en 1981.



La couronne de Farah

Créée par la maison parisienne Van Cleef & Arpels en 1967, cette couronne de platine est sertie de 1469 diamants, 105 perles, 37 émeraudes (dont une de 150 carats), 37 rubis et 2 spinelles, tous empruntés au trésor royal. D'un poids de 1,48 kilo, elle a été réalisée à l'intention de l'impératrice Farah Pahlavi.



Spectacle. Chaque année (comme ici dans les quartiers sud de Téhéran, populaires et conservateurs), le 10 du mois de Mouharram (premier mois du calendrier musulman), les chiites célèbrent la cérémonie de l'Achoura, qui reconstitue la mort en martyr, en 680, de Hossein, petit-fils du Prophète et troisième imam chiite. C'est l'épisode fondateur de cette branche de l'Islam. Une torche à la main, Chemr, l'assassin sunnite de Hossein.



VAHID SALEMI/AP/SIPA



Le fabuleux destin de la langue persane

Malgré sa soumission à l'envahisseur arabe, la Perse va résister et connaître son âge d'or culturel.

PAR LEILA ANVAR*

En treize ans, entre 637 et 650, l'immense empire de Perse est conquis par les Arabes. Le dernier rois sassanide est contraint de s'exiler dans le Khorassan, à l'orient du monde iranien. Les chroniques historiques rapportent qu'à Ctésiphon, jusque-là majestueuse capitale de l'empire (aujourd'hui en Irak), les Arabes brûlèrent les immenses bibliothèques de la cité dans un incendie qui flamba plus de six semaines, faisant

table rase du passé de l'une des civilisations les plus brillantes de l'Antiquité et détruisant les témoignages textuels des savoirs exprimés en parthe, arméen, moyen persan et vieux persan, autant de langues qui devront attendre le XIX^e siècle et les efforts des orientalistes européens pour revoir le jour et redevenir compréhensibles.

L'acharnement du califat omeyyade à brûler les livres et les documents administratifs faisait partie d'une poli-

tique générale et systématique d'arabisation des territoires conquis. Etrangement, le califat mit moins de ferveur à convertir les populations à l'islam qu'à museler les cultures existantes en colonisant les terres et en imposant une lourde taxation aux communautés non converties à la nouvelle foi. Les Omeyyades imposèrent l'arabe comme langue administrative et interdirent aux nouveaux colons d'apprendre les parlers locaux et de se

FRANCK RAUX/MUSEE DE CLUNY/RMN-GRAND PALAIS - WWW.BRIDGEMANIMAGES.COM

636

Les Arabes anéantissent l'armée persane à la bataille d'Al-Qadisiyya.

650-850

Après l'incendie de Ctésiphon, la capitale, et la destruction des trésors achéménides, début des « deux siècles de silence ».

1096

La première croisade est lancée.

1256

Etablissement de la dynastie mongole des Ilkhans, après la conquête de la Perse par Houlagou, petit-fils de Gengis Khan.

1260-1360

Les Ilkhans, persanophiles, pacifient le pays avant que Tamerlan ne le détruise.

1048-1131

Vie de l'écrivain et savant perse Omar Khayyam.

1094

La secte des Assassins, de religion chiite ismaélienne, est fondée en Perse.

Milieu du XI^e siècle

Les tribus turques des Seldjoukides, venues du Turkestan, dominent la Perse jusqu'au début du XIII^e siècle.

1254

Rentré de croisade après six ans d'absence, Saint Louis réforme le royaume de France.



marier avec des femmes non arabes. Les Iraniens de l'élite qui souhaitent participer au pouvoir n'eurent d'autre choix que d'acquiescer la langue des conquérants et de se convertir. De fait, les historiens iraniens parlent de « deux siècles de silence » pour évoquer la période qui s'étend de la fin du VII^e siècle au début du IX^e siècle, pendant laquelle les élites intellectuelles iraniennes ne se sont exprimées qu'en arabe. Mais ils en ont été aussi les premiers grammairiens, lexicographes et commentateurs, lui insufflant des nuances, la polissant sous leur plume sophistiquée qui avait gardé un parfum d'iranité.

Ce que l'on appelle le « monde iranien », qui, avant la conquête arabe, s'étendait de l'Irak actuel au nord de l'Inde, aurait dû en toute logique disparaître comme ont disparu les langues et les cultures de l'Égypte ou du Maghreb. Or il n'en fut rien. Le persan a résisté, alors même que l'alphabet arabe fut adopté pour le transcrire et que le zoroastrisme fut assez vite abandonné au profit d'une islamisation massive. Ce qui tendrait à prouver que la langue est un facteur d'identité et de résistance plus solide que la religion. La contribution massive des Perses au renversement du pouvoir omeyyade au profit des Abbassides (750) a favorisé aussi les conditions d'une transformation sociale et politique majeure. Les califes abbassides (souvent issus de mères perses) se sont entourés de ministres et de conseillers iraniens, adoptant leurs mœurs, leur art de gouverner et l'esthétique ■■■

BRIDGEMAN (X2) - COSTA/LEEMAGE (X2) - PAULE SEUX/HEMIS



1598
Henri IV signe l'édit de Nantes.

1598
Abbas I^{er} défait les Ouzbeks à Herat. Il fait d'Ispahan sa capitale.

1623
Abbas I^{er} prend Bagdad aux Turcs.

1571
Naissance d'Abbas I^{er} le Grand, chah de Perse (mort en 1629).

1514
Grande bataille de Tchaldiran des chiites contre les Ottomans sunnites, qui la remportent.



1502
Ismael I^{er} établit la dynastie safavide en Perse. Le chiisme devient religion d'Etat.

1515
Bataille de Marignan.

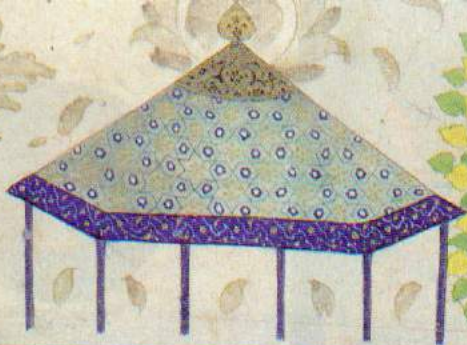


1722
Les Afghans sunnites s'emparent de la capitale Ispahan : 80 000 morts. Ils seront chassés en 1730 par Nader Chah.

1447
Eclatement de l'empire de Tamerlan : l'Inde, la Perse et l'Afghanistan reprennent leur indépendance.

Ispahan. La mosquée du Chah (XVII^e siècle).





Légendes. Miniature tirée du « Livre des rois ». Manuscrit, vers 1520. Cette épopée en vers retraçant l'histoire légendaire de la Perse est l'œuvre de Ferdowsi (vers 940-vers 1020), poète considéré comme le « créateur de la langue persane ».

■ ■ ■ des anciens empereurs de Perse. Ils organisent des banquets bachiques qui les mettent en scène à la manière des rois sassanides, ranimant dans les mémoires le faste des temps royaux, la nostalgie d'une civilisation luxueuse qui créait sur terre les conditions du paradis promis aux croyants. Tout cela insuffla un vent nouveau à la littérature. En deux siècles, les Iraniens avaient oublié la corruption du pouvoir et l'oppression du clergé zoroastrien qui caractérisent les dernières décennies du pouvoir sassanide, pour ne garder qu'une vision idéalisée de leur passé, encore de mise de nos jours en Iran. Les Arabes abbassides ont aussi ouvert la voie à l'installation de dynasties locales, en particulier sur les marches orientales de l'empire. Ces « principautés » vassales du califat ont eu tendance à se détacher du joug arabe et à faire revivre le souvenir des rois et des héros anciens, en particulier sous une forme littéraire.

L'enjeu identitaire. Durant les fameux « deux siècles de silence », quand les élites s'arabisaient et abandonnaient le persan comme langue scientifique et administrative, les poches de résistance identitaire et religieuse étaient encore nombreuses et actives. À l'inverse, quand la résistance militaire a reflué et que des dynasties locales se sont mises en place tandis que le pays s'islamisait massivement, une langue a émergé et a fini par supplanter toutes les autres, donnant naissance à une littérature foisonnante et féconde. C'est alors qu'apparaît sous forme écrite le *farsi-yé dari*, ou « persan de cour », qui est à l'origine du persan moderne parlé aujourd'hui par 120 millions de locu-

teurs et langue officielle en Iran, en Afghanistan et au Tadjikistan. Pourquoi le dari l'a-t-il emporté sur les nombreux dialectes iraniens ? Quelles ont été les étapes de son passage d'un parler local (celui du centre de l'Iran) à une langue nationale dont l'usage a été encouragé par les souverains de toutes les dynasties (y compris les dynasties turques à partir du X^e siècle) ? Les textes manquent pour que nous puissions recomposer le puzzle, mais nous savons que sa mise par écrit est concomitante à l'émergence de la poésie et que cette perle qu'est le persan (*dorr-e dari*) a été voulue et célébrée par des princes mécènes qui ont très tôt compris l'enjeu identitaire et politique que représente une langue commune.

On raconte que le premier souverain autonome du Khorassan, le redoutable Yaqoub ben al-Laythal-Saffar (840-879), fondateur de la dynastie safaride, ayant écouté son éloge en arabe, fit remarquer qu'il ne comprenait pas cette langue et qu'il souhaitait que son panégyrique fût fait en persan. Le secrétaire en chef de son cabinet (*divan*) composa alors le premier poème panégyrique en persan, qui inaugure la poésie de cour, plaçant au centre le souverain, mais aussi la poésie épique, puisque le prince y est représenté comme un preux chevalier. L'auteur de ce poème, Mohammad Vasif, est aussi l'homme qui, sur ordre de Yaqoub, fit traduire en persan les sermons arabes et contribua à faire du persan dari la langue officielle de l'empire.

Le style et la facture des premiers fragments poétiques font présumer que les auteurs auxquels on les attribue succédaient à des devanciers dont les œuvres sont perdues et qui eux-mêmes étaient imprégnés des chants oraux des bardes anciens. En revanche, les formes prosodiques et le vocabulaire technique de la poésie persane sont entièrement inspirés de la poésie arabe antéislamique, à son apogée au moment de la révélation coranique. Les poètes ont opéré une synthèse

Schéhérazade aussi...

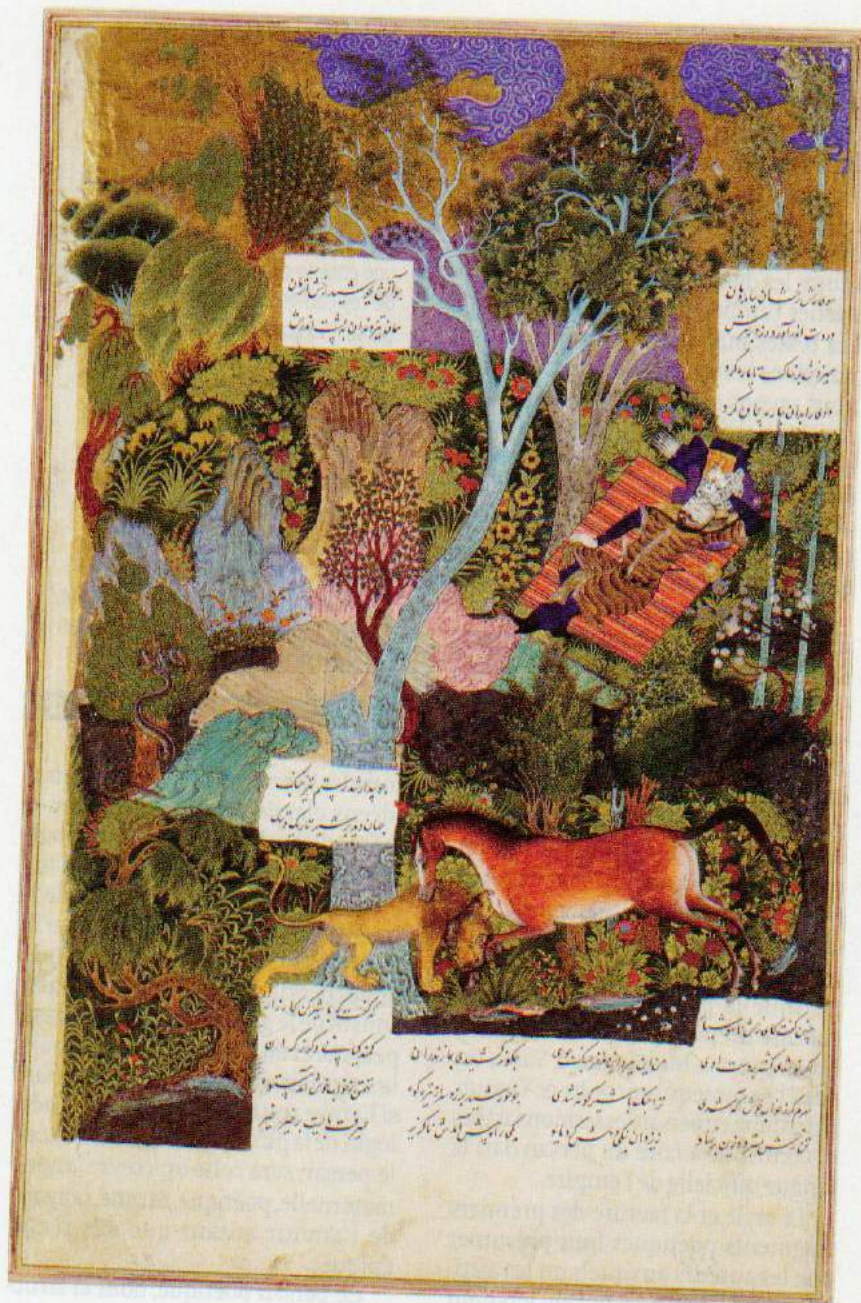
L'art du récit serait-il perse ?

On sait que Schéhérazade – prénom très répandu en Iran aujourd'hui – dut la vie sauve à sa faculté de faire durer le suspense, alors que le roi des rois sassanides, Chahryar, trahi par sa femme, avait décidé de mettre à mort une épouse chaque nuit. L'inspiration de ces contes est indienne, mais aussi perse – « Hazar Afsana », (les mille contes) –, et d'autres personnages sont d'origine perse, comme le vizir Jafar. Même s'ils sont écrits en arabe, ces contes sont l'exemple même d'une culture arabe très imprégnée de culture perse. Si, par exemple, le calife abbasside Haroun al-Rachid (765-809), qui apparaît dans plusieurs contes, est arabe, il a été marié à une Iranienne, d'où son iranisation ■ F.-G. L.

entre les thèmes et la symbolique mazdéens classiques (en particulier, le thème du jardin et du vin, le symbole de la lumière et les noms chargés d'histoire des rois anciens), et ceux de la tradition musulmane, de même qu'ils ont fait se rejoindre les formes poétiques persane et arabe. Cette synthèse constitue le génie propre de la poésie persane et en a fait, jusqu'à nos jours, la singularité et la complexité. De fait, si l'arabe restera la langue de la théologie, de la philosophie et des sciences, le persan sera celle du cœur : langue maternelle, poétique, intime, langage de l'amour autant que des récits épiques.

Ce persan poétique, dont la structure commence à se stabiliser au cours du X^e siècle, trouve en la personne de Ferdowsi, l'auteur du « Livre des rois » (« Chah nameh »), son premier grand génie national. Appartenant à la classe des *dehqans*, propriétaires terriens lettrés de l'ancien monde, Ferdowsi entreprend vers 980 de rassembler les sources orales et écrites dont il dispose (en dari ou en moyen persan) pour composer son roman en vers, immense épopée (50 000 distiques) qui raconte l'histoire des rois mythiques de l'Iran et des héros légendaires. Commentant par la création du monde, il achève délibérément son œuvre à la ■ ■ ■

L'arabe sera la langue de la théologie, de la philosophie et des sciences ; le persan, celle du cœur autant que des récits épiques.



Résistance. En exaltant la splendeur de la Perse préislamique, le « Livre des rois » définit les traits d'une identité perse, de la création du monde à la conquête arabe. Miniature tirée d'un manuscrit du XVI^e siècle.

Le paradoxe de la conquête arabo-musulmane de la Perse est qu'elle a provoqué à la fois une résistance et un sursaut; elle a donné naissance, d'une part, à une langue dont les structures fondamentales sont indo-européennes, mais dans laquelle des mots arabes ont été intégrés afin d'exprimer des concepts nouveaux, et, d'autre part, à ce que Henry Corbin appelait à raison l'« islam iranien ». Plus important encore, la poésie a permis de constituer une identité forte au sein d'un espace commun qui est aussi, au-delà des clivages politiques ou religieux, un espace de liberté: dans la forme poétique, polysémique et énigmatique, qui foisonne de digressions narratives, on peut tout dire. Mieux: on peut tout rêver et faire de ce rêve une réalité. Pour les Perses, le langage n'est pas le reflet de la réalité, il est le réel. Et le monde qui nous entoure n'est que le pâle reflet de la lumière de gloire du Verbe poétique. C'est pourquoi les tombeaux des poètes sont plus beaux que ceux des rois et plus vénérés que ceux des saints. Ce qu'un Hafez a fait pour la cohésion de tous les persanophones, aucun système politique ne peut le reproduire ou le contrer. Cette langue, qui a commencé à chanter il y a plus de mille ans, est comprise, goûtée, rêvée de Tabriz à Lahore, Boukhara, Chiraz ou Kaboul. La poésie est comparée par les poètes tantôt à un collier de perles, tantôt à un jardin de roses, tantôt à du musc qui ravit les sens, à une source qui rafraîchit l'âme ou à du vin qui enivre le cœur. Elle est un défi à la barbarie, invitation à vivre l'instant, la liberté, en se laissant porter par les ailes de ces vers d'Omar Khayyam, par exemple: « Boire frais et vivre à l'aise / Sans souci, telle est ma loi / Ni dévotion ni blasphème / Liberté, telle est ma foi / Quel présent veux-tu de moi / Pour gage ? ai-je demandé / A la Vie mon épouse. Mon seul gage, c'est ta joie ! » ■

* Maître de conférences à l'Inalco, traductrice, des poèmes d'Attar (« Le cantique des oiseaux », éd. Diane de Selliers) et de Rumi (éd. Entrelacs).

■ ■ ■ conquête arabe. Il est le poète de la grandeur perdue de l'Iran dans l'ordre de l'Histoire et son vivificateur dans l'ordre poétique. Il exalte la splendeur de ce que fut ce peuple et se projette dans ce qu'il peut être encore grâce à la langue retrouvée sous sa plume: « J'ai travaillé mon œuvre trente années durant / J'ai ranimé l'Iran grâce à mes vers persans / Ni la pluie ni les vents ne pourront disloquer / Ce palais élevé par mes soins composé. »

La beauté majestueuse des vers de Ferdowsi a insufflé à la poésie persane une vie et à ce peuple une fierté qui

perdurent encore. Plus tard, les œuvres d'Attar, Rumi, Saadi ou Hafez témoignent de la hauteur spirituelle et lyrique atteinte par la littérature persane. Ainsi, les poètes persans deviennent universels comme le montrent ces vers de Saadi sur le fronton de l'Onu, à New York: « Les descendants d'Adam sont membres d'un seul corps / Car ils furent créés d'une seule et même essence / Que le destin un jour fasse souffrir un membre / Alors les autres membres en seront affligés / Si tu ne souffres pas de la souffrance des autres / Tu ne mérites pas d'être appelé humain. »

Le phénix iranien

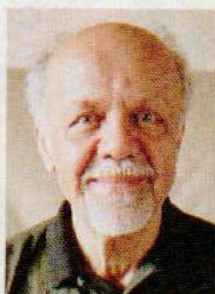
La mémoire collective du pays puise aux sources d'une histoire de la Perse toujours vivace.

PAR AHMAD SALAMATIAN

Depuis l'Antiquité, l'empire de Cyrus le Grand et de ses successeurs achéménides est désigné par les Grecs comme la Perse, le nom métonymique se référant à « Parsa » (en vieux persan), le territoire réduit autour de la ville de Persépolis. Dans ses premières délimitations, la Perse antique englobait l'Asie centrale et l'extension méditerranéenne. Elle était bordée par les grands espaces aquatiques que sont la mer Noire, la mer d'Oural, le Sind, le golfe Persique, la mer d'Oman et la mer Méditerranée. En absorbant les anciens empires d'Assyrie, d'Égypte et de Médie, l'Empire achéménide a ainsi relié le monde méditerranéen à l'Inde et à l'Asie centrale. La géographie et l'histoire de l'Iran ont créé un espace géopolitique que René Grousset a appelé « empire du milieu ».

Entre la vallée de l'Indus et la Méditerranée, le plateau iranien constitue le carrefour géostratégique des vents et des confluent de courants, lieu de croisement des grands flux migratoires et des invasions diverses. Au cœur de cet espace règnent les dynasties issues de ces nouvelles vagues d'invasions turques, tatares ou mongoles, dont les limites territoriales ont certes fluctué, mais dont l'espace politique, dans l'imaginaire de ses gouvernants, est resté constant.

Cette perception puise ses sources dans les énumérations des contrées iraniennes contenues dans l'Avesta et confirmées par les inscriptions antiques de Béhistoun et de Naqsh-e Rostam. Elle a été transmise par les traditions mythologiques et littéraires, et par les récits historiques. Les nécessités géopolitiques circonstancielles ont réactivé à chaque époque la mémoire collective, qui constitue le soubassement territorial de l'État-nation iranien. Cette continuité territoriale historique, plusieurs fois millénaire, ainsi que l'enracinement de sa perception dans la conscience collective représentent sans doute les particularités les plus importantes que l'Iran actuel ait héritées de son passé.



AHMAD SALAMATIAN, EX-SECRÉTAIRE D'ÉTAT IRANIEN AUX AFFAIRES ÉTRANGÈRES, EX-DÉPUTÉ, EXILÉ EN FRANCE DEPUIS 1981. AUTEUR, AVEC SARA DANIEL, DE « IRAN, LA RÉVOLTE VERTE. LA FIN DE L'ISLAM POLITIQUE ? » (ÉD. DELAVILLA).

L'émergence de la dynastie safavide au XVI^e siècle et l'adoption du chiisme comme religion d'État ont accentué cette continuité territoriale jusqu'à ce que la tenaille coloniale anglo-russe la dépossède de deux tiers de sa superficie au XIX^e siècle. A l'aube du XX^e siècle, on croyait que le partage de la Perse décadente par ces deux puissances mettrait définitivement fin à son existence. On pensait que, avec la mise en exploitation des champs pétroliers du sud du pays, l'Iran serait de nouveau victime du grand jeu du siècle précédent. Mais il n'en a rien été. La révolution constitutionnelle de l'Iran ravive le nationalisme iranien en exaltant la mémoire de son passé historique: la Perse renaît de ses cendres. De 1921 à nos jours, malgré deux coups d'État, une occupation et une révolution, des révoltes et des guerres civiles, ainsi qu'une guerre de huit ans face à Saddam Hussein, épaulé par la quasi-totalité des puissances mondiales, l'Iran a survécu, avant tout grâce à la conscience collective de son unité dans la diversité et de sa continuité en dépit des ruptures et des adversités.

Ces caractéristiques de l'État iranien à travers les millénaires lui confèrent une spécificité par rapport à l'Irak, au Pakistan et à l'Afghanistan: celle « de pouvoir être considéré comme héritier d'un sentiment national », constate le spécialiste Olivier Roy, auteur de « L'échec de l'islam politique » (Seuil). Et cela bien avant l'avènement de l'idée de l'État-nation importée de l'Occident. L'idéologie théocratique de la République islamique fait depuis longtemps l'éloge d'une version nationaliste du caractère religieux, tout comme son prédécesseur monarchique faisait l'éloge d'une version nationaliste de la grandeur de l'Iran antique. Mais, au centre de cet « empire du milieu », où les ensembles géopolitiques se sont mis en marche dans un nouveau grand jeu mondial, la société iranienne, enceinte de sa transition démocratique, risque une fois de plus sa paix et sa liberté ■

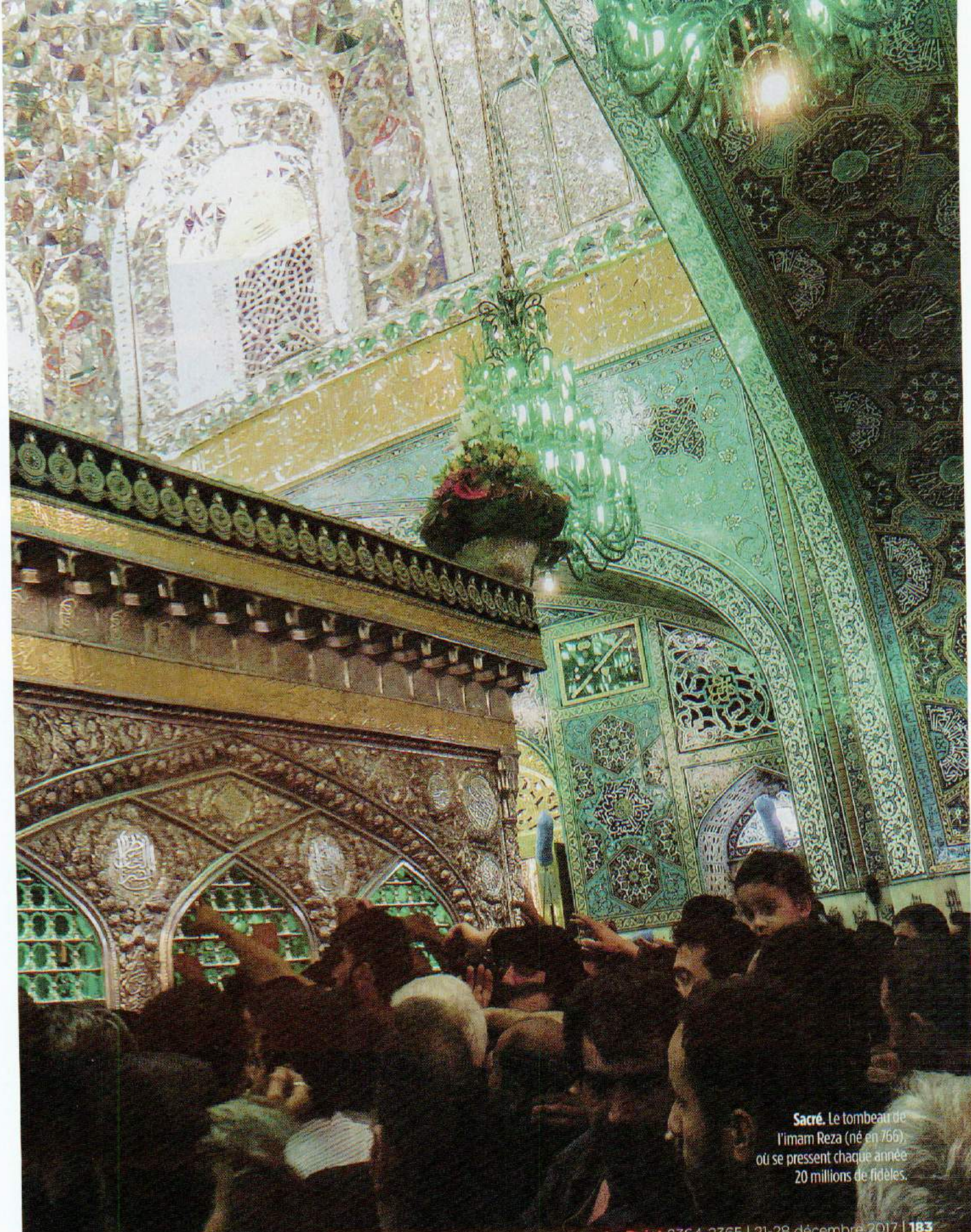
L'Iran a survécu grâce à la conscience collective de son unité dans la diversité et de sa continuité en dépit des ruptures.

Et l'Iran devint chiite

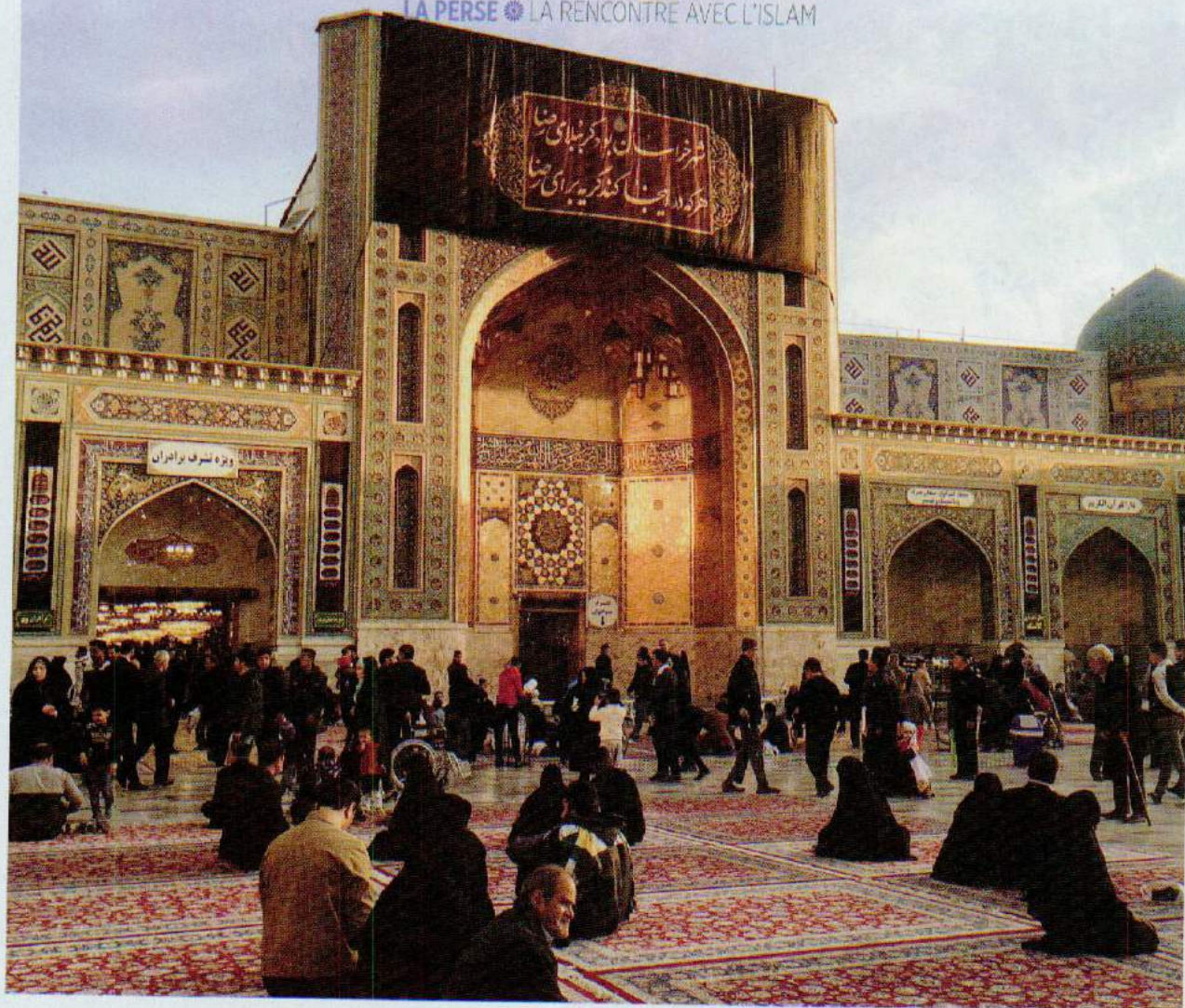
La dévotion aux imams est au cœur de la religiosité iranienne.
Reportage à Machhad, ville sainte où repose Reza,
le seul des douze imams guides à être enterré en Iran.

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL ARMIN AREFI

ALI KAVEH/REA POUR « LE POINT »



Sacré. Le tombeau de l'imam Reza (né en 766), où se pressent chaque année 20 millions de fidèles.



Des battements sourds retentissent au cœur de la ville sainte de Machhad. Tout de noir vêtus, des centaines d'Iraniens se flagellent au rythme des caisses claires. « Oh, Reza ! Oh, notre imam Reza ! » lance une voix déchirante sur l'avenue Khosravi. Machinalement, les fouets métalliques s'abattent sur les épaules des croyants. En tête de cortège, une bannière noire rappelle que le huitième imam chiite est mort dans cette ville il y a tout juste 1199 ans.

« Même s'ils ne sont plus là, nos imams ne sont pas oubliés en Iran », rappelle Seyyed Ali-Reza Hosseini, qui a fait le voyage depuis la ville de Yazd. Pour comprendre le chiisme, il faut remonter à la mort du prophète Mahomet, en 632, lorsque les musulmans se sont déchirés sur l'identité de son successeur. Respectant la *sunna* (la tradition du prophète), les sunnites privilégient son plus fidèle compagnon, Abou Bakr, tandis que les chiites, partisans d'Ali, gendre et cousin du prophète, estiment que le rôle doit échoir à un membre de sa famille. Majoritaires, les premiers l'emportent et Abou

Sanctuaire. Avant de pénétrer dans le mausolée, qui abrite le tombeau de l'imam Reza, les fidèles prennent le temps de se recueillir sur des tapis disposés sur le sol de marbre.

Bakr devient le premier calife. Ali, qui accède finalement à la fonction suprême en 646, sera assassiné quinze ans plus tard. Le flambeau de la révolte chiite est alors repris par son fils, Hossein. Accompagné de 72 de ses hommes, il lance à partir de Koufa, en Irak, la bataille décisive contre le calife sunnite Yazid.

De nombreux portables sont agités par la foule de l'avenue Khosravi. Aidé de ses compagnons, un jeune homme soulève avec peine l'*alam*, un étendard métallique de 5 mètres de largeur orné de plumes rouges. Il était jadis brandi par Hossein, face aux armées de Yazid. Pris au piège, le fils d'Ali fut massacré à Karbala en 680. Cette tragédie marque l'épisode fondateur de l'islam chiite. Dès lors, ses fidèles ne cessent de commémorer le décès de Hossein en jouant le *tazieh*, rituel quasi théâtral reproduisant son martyre. 1337 ans plus tard, au cœur de Machhad, le public se frappe toujours la poitrine en sa mémoire. « Nous sommes ici pour partager nos peines et nos vœux avec nos imams, qui sont nos leaders religieux, explique Abol Hassan, 66 ans, arrivé de Téhéran. Les

AL KAVEH/REA POUR « LE POINT »

ayatollahs ne viennent qu'après. » Les Iraniens considèrent Ali et ses onze descendants comme les douze imams chiites guidant leur communauté. Contrairement aux sunnites, qui n'admettent aucun intermédiaire entre Dieu et le croyant, les chiites estiment que leurs imams sont les seuls dépositaires du message divin. Mais, minoritaires au sein du monde musulman, ils mourront tous en martyrs. Seul aurait survécu le 12^e imam, le Mahdi, qui a disparu en 874 et doit revenir sur Terre pour juger les hommes, avant la fin des temps. En attendant son retour, ce sont les mollahs qui sont chargés de transmettre la parole des imams à la population.

Un turban blanc dépasse de la foule. Il appartient à l'hodjatoleslam Ghassem Hokmabadi, un religieux originaire de Tabriz. « *Nous sommes les serviteurs de l'imam Reza et de la famille du Prophète* », affirme ce clerc à la barbe blanchâtre qui porte une large toge noire. Si l'Iran est dirigé depuis 1979 au nom de la religion, cet homme de foi insiste sur le caractère spirituel de ces commémorations. « *Cela fait cinq cents ans que ces cérémonies ont lieu. Les pouvoirs changent, mais les commémorations du deuil, elles, restent.* » C'est lors de l'invasion arabe, au VII^e siècle, que l'islam a fait son entrée en Iran. Pourtant, la population n'a été officiellement convertie au chiisme qu'en 1501 par le chah Ismaïl I^{er}, fondateur de la dynastie safavide, qui en a fait la religion d'Etat. S'autoproclamant représentant du 12^e imam « occulté », ce souverain, issu d'un ordre mystique soufi, souhaitait ainsi marquer son indépendance face à l'Empire ottoman sunnite et unifier ses sujets par le biais d'une spiritualité originale. « *L'islam chiite est en réalité un islam iranien*, souligne le Pr Hamid-Reza Haghighi, grand spécialiste des sciences islamiques à Machhad. *L'Iran a pris l'islam et y a imprimé sa propre civilisation. Nulle part ailleurs les fidèles ne montrent une telle dévotion aux imams.* »

Un vieil homme à la longue barbe noire pénètre dans le défilé et diffuse de l'encens pour purifier l'air, reproduisant ainsi une tradition zoroastrienne. Une nouvelle troupe entre sur l'avenue Khosravi. Arrivés d'Ispahan, ses jeunes membres ont troqué leurs fouets pour des trompettes. Les pleurs ont laissé place à de larges sourires. Les caisses claires retentissent de plus belle. Assises sur le trottoir, sept femmes observent attentivement la scène en retenant fermement leur tchador noir. Les coups de fouets s'accroissent. Le jeune Yasser tremble de douleur. « *Je ne res-*

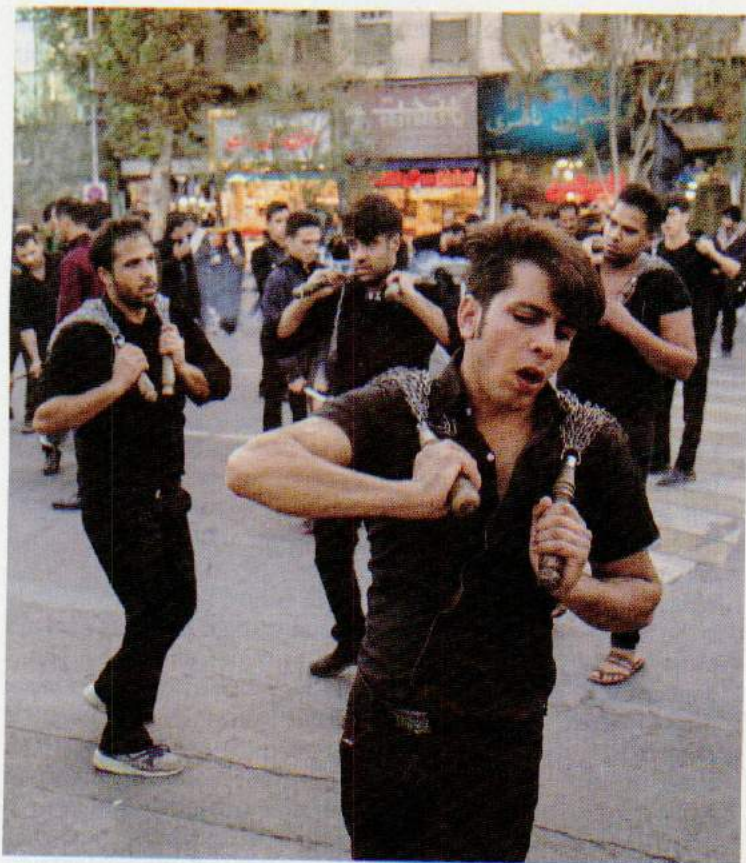
Les douze imams

Formant 90 % des chiites, les duodécimains reconnaissent douze imams. Dépositaires du message divin, onze sont morts en martyrs. Le douzième, le Mahdi, a disparu en 874 et doit revenir sur Terre pour rétablir la justice. En son absence, ce sont les mollahs qui transmettent sa parole à la population. En Iran, c'est le Guide suprême qui représente le Mahdi et, à ce titre, dirige le pays ■

sens plus rien quand je pense au sacrifice de l'imam Reza », assure cet adolescent en jean slim noir et baskets rouges. Impassibles, une dizaine de personnes se tiennent debout sur le trottoir, les mains dressées vers le ciel. Leur regard fixe le dôme en or qui se dresse majestueusement face à eux. C'est là que repose Reza, le seul imam à être enterré en Iran. Né à Médine en 766, le 8^e imam chiite a été envoyé en Perse par le calife abbasside Al-Mamoun pour asseoir son autorité politique. Mais, sur le chemin du retour à Bagdad, celui-ci l'aurait assassiné en lui faisant boire un jus de grenade empoisonné. L'imam Reza a été inhumé dans le village de Sanabad, qui a pris le nom de Machhad (la « tombe du martyr »). Depuis lors, son mausolée est devenu un lieu de pèlerinage, accueillant 20 millions de musulmans chaque année.

Ferveur. Posté devant l'entrée occidentale du sanctuaire, un gardien en uniforme kaki indique le chemin à l'aide d'un plumet jaune. « *Nous n'avons pas besoin d'armes, car l'imam Reza nous aide dans notre mission* », indique le gardien Ghahremani, 60 ans, barbe grise bien taillée et képi impeccable. Originaire de Machhad, l'homme travaille gratuitement douze heures sur le site, un jour par semaine. Comme lui, des centaines d'autres volontaires se relaient autour du tombeau sacré. « *Remettez convenablement votre voile* », demande-t-il maintenant à une femme en tchador noir, obligatoire sur le site. Deux longues files se dessinent derrière des portiques de sécurité, séparant hommes et femmes. Après une fouille au corps, le pèlerin pénètre enfin dans le Haram-e-Motahar, le sanctuaire de l'imam Reza. Une marée humaine noire l'attend sur l'esplanade principale Jameh Razavi, où trônent des drapeaux verts, en hommage au Prophète, et noirs, en signe de deuil pour les douze imams. Le climat est apaisé. Tout est fait pour que le croyant communie avec ses messagers invisibles. Au centre de la place, une fontaine distribue de l'eau pour les ablutions. Des bacs verts contiennent des pierres d'argile de Kerbala pour la prière. Mais des enfants s'en sont emparés pour construire une tour. Après avoir placé leurs chaussures dans un sac en plastique, les fidèles peuvent s'asseoir sur les dizaines de tapis rouges déroulés sur le sol en marbre. « *Levez les mains pour que Reza vous voie* », lance au micro un homme dont le visage apparaît sur un écran géant. ■■■

Seul aurait survécu le 12^e imam, disparu en 874, qui doit revenir sur Terre pour juger les hommes, avant la fin des temps.



■ ■ ■ Pour accéder au mausolée, où repose l'imam Reza, il faut s'enfoncer dans un dédale d'allées recouvertes de mosaïques en faïence turquoise, qui débouchent sur la place de la République islamique. Autre écran, autre ambiance. De sa voix monotone, l'orateur récite le supplice subi par l'imam Reza, provoquant des sanglots dans la foule. *« Ces larmes viennent du plus profond de notre âme, qui regorge d'eau pure après avoir bu ces paroles »*, glisse de sa douce voix Ali, qui a dépensé toutes ses économies pour parcourir le millier de kilomètres qui le séparent de sa ville d'Ahvaz.

A l'extrémité du parvis, un gardien pousse un homme en chaise roulante jusqu'à la porte d'or qui marque l'entrée du mausolée. Né prématuré, Morteza Safarian se laisse choir sur les tapis, mains en avant. *« Je souhaite que l'imam Reza exauce mon vœu de pouvoir enfin travailler »*, confie le jeune homme, aujourd'hui âgé de 31 ans. Derrière lui, son vieux père, Ismaïl, fond en larmes en citant le nom de chacun des douze imams. *« Si je pouvais, j'aurais fait un don cette année, mais je n'ai rien. »* Après

Procession. Sur l'avenue Khosravi, au rythme des tambours, des centaines d'Iraniens se flagellent de leurs fouets métalliques, tandis que lance une voix déchirante : « Oh, Reza ! Oh, notre imam Reza ! »

avoir déposé ses chaussures dans un casier, le pèlerin pénètre enfin dans le saint des saints. Tapissée de miroirs reflétant les rayons de lustres géants, la chambre brille de mille feux. Adossés aux murs en marbre ou accroupis sur les tapis rouges, de nombreux fidèles murmurent des versets du Coran, créant un brouhaha confus. Certains s'arrêtent à un stand pour verser, par carte de crédit, un don à la richissime fondation Astan Qods Razavi, qui gère les lieux. A l'approche de la tombe, la lumière céleste perd en intensité et prend une teinte verdoyante. Derrière une porte en bois recouverte de dorures se dresse un monumental coffre orné de calligraphies et de motifs floraux. Voici le *zarih*, le tombeau de l'imam Reza. Place à la cohue. On se jette littéralement à l'assaut de la tombe, protégée par d'imposantes grilles en or. *« Qu'Allah bénisse le prophète Mahomet et la famille du Prophète »*, lance un fidèle, repris en chœur par l'audience.

Confusion des genres. Les plus chanceux parviennent à toucher le grillage, que certains n'hésitent pas à embrasser. Des croyants y accrochent même des rubans afin que leur vœu soit exaucé. Malgré l'affluence, un père jette son jeune enfant dans l'arène. *« Ne t'inquiète pas, personne ne se perd dans le mausolée de l'imam Reza »*, lui jure-t-il. Impassible, un vieil homme garde les yeux rivés sur le Coran qu'il récite à voix basse. Appuyé contre un pilier, un jeune homme ne peut contenir ses larmes. *« Je parlais à l'imam Reza et lui rappelais les vœux de tous mes amis qui n'ont pu faire le déplacement »*, raconte Faramarz, Téhéranais de 29 ans. Et d'ajouter, euphorique : *« L'imam Reza est une bénédiction pour l'Iran, c'est notre sultan ! »* Le véritable maître du pays se nomme aujourd'hui l'ayatollah Khamenei. A la tête du clergé, le Guide suprême iranien détient les rênes du pouvoir en tant que représentant du 12^e imam occulté, avant son retour sur Terre. Cela n'était pas le cas avant la révolution de 1979. Au cours des quatre derniers siècles, les mollahs iraniens n'ont jamais brigué l'autorité politique, ainsi que l'avaient souhaité les chiites après le martyre de l'imam Hossein, en 680. Cette confusion actuelle des genres dérange Faramarz : *« La religion doit être quelque chose de personnel, car, lorsqu'elle est mêlée à la politique, elle est ternie par le comportement des gens. »* ■

ALI KAVEHNEA POUR « LE POINT »

De sa voix monotone, l'orateur récite le supplice subi par l'imam Reza, provoquant des sanglots dans la foule.

Le grand affrontement avec les sunnites

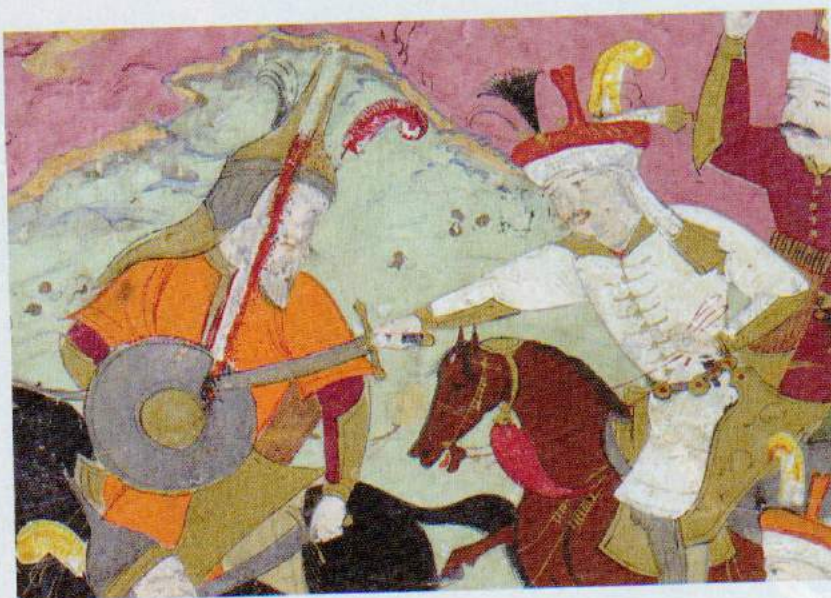
Le 23 août 1514, la défaite du premier chah safavide face aux Ottomans marque un réveil historique.

PAR YVES BOMATI

Tchaldiran, 23 août 1514: un lieu et une date qui résonnent étrangement dans l'histoire et le cœur des Iraniens. C'est là, l'armée d'Ismaïl, le premier chah safavide, fut décimée par les Ottomans de Selim I^{er}, le sultan de la Porte (1512-1520), père de Soliman le Magnifique: 27 654 cadavres jonchaient le sol! Pourtant, au milieu du désastre, une étincelle, celle d'un Iran meurtri mais rassemblé et solidaire.

La rivalité entre Perses et Ottomans est ancienne. Déjà, le poète Ferdowsi (935-1020), dans son épopée, le « Livre des rois », pointait les luttes incessantes entre les Touraniens (le monde turc) et les Iraniens. Cette rivalité s'exacerba lorsque, en 1502, Ismaïl I^{er} décréta, face aux gourmandises panislamiques de ses voisins ottomans, très majoritairement sunnites, que son pays aurait pour religion officielle le chiïsme. Les pouvoirs ottomans virent dans le choix d'Ismaïl un obstacle à leur rêve d'expansion. Un sentiment exacerbé lorsque, en 1511, les Turkmènes des montagnes du Taurus, favorables aux Safavides car chiïtes, se soulevèrent, mettant en danger les possessions anatoliennes de la Porte. Selim I^{er} réagit en ordonnant le massacre de 400 000 chiïtes vivant dans ses États. Le choc devenait inévitable.

Le 1^{er} juillet 1514, l'armée ottomane arriva aux confins du territoire iranien. Elle aurait compté 400 000 hommes, selon les chroniqueurs iraniens, 100 000, selon les historiens turcs. Face à elle, les troupes d'Ismaïl: 40 000 hommes, selon les Ottomans, 30 000, selon les Perses. Mais Selim comptait surtout sur son artillerie, concentrée en un seul point, non plus autour d'une place forte, mais directement sur le champ de bataille, une innovation pour la stratégie militaire de l'époque. En outre, il fit lier



Sacrifice. Le chah Ismaïl à la bataille de Tchaldiran. Miniature, XVII^e siècle.

tous ses canons entre eux par de puissantes chaînes, afin qu'ils forment une ligne quasi infranchissable. De leur côté, les Perses choisirent de se battre à l'ancienne, n'utilisant que quelques canons et armes à feu. C'était une question d'honneur militaire, de conception « quasi humaniste » de la guerre.

Ismaïl, contre l'avis de l'un de ses deux commandants, préféra attendre que l'ennemi soit prêt pour se mesurer à lui. « Dieu décidera », conclut-il. Selim put ainsi pilonner à son aise les dispositifs safavides. Au soir du 23 août, tout était fini. Chah Ismaïl, transporté moribond au Kurdistan, resta longtemps prostré, affirmant que Dieu l'avait abandonné. La suite fut terrible: la capitale Tabriz vit les janissaires massacrer les chiïtes, épargnant seulement les arti-

sans de renom que le sultan de la Porte souhaitait employer à la rénovation d'Istanbul. Le rude hiver approchant, Selim décida cependant de rentrer dans ses terres. L'Iran échappa ainsi à une intégration dans l'Empire ottoman.

Le temps faisant son œuvre, cette bataille devint l'une des dates phares de l'histoire iranienne, transfigurée en une apothéose du sacrifice suprême, dans le droit fil du sacrifice de l'imam Hussein. Elle exalta le courage, la bravoure et l'amour de la liberté tant célébrés par l'épopée nationale, le « Chah nameh », de Ferdowsi. Elle devint enfin l'acte fondateur d'une nation résistant à un envahisseur cruel et impie. Renforçant l'identité safavide, elle accrédita la mission nationale de la dynastie et réunit un peuple autour de valeurs douloureusement partagées. En ce sens, elle pourrait être rapprochée d'une victoire française qui, en 1515, fédéra une France jusque-là éclatée: Marignan ■

A Ispahan, ils voulaient construire le paradis

La légende rapporte que le ciel y est plus élevé qu'ailleurs. Ce fut le Versailles du chah Abbas, qui fit de cette ville l'une des plus mystérieuses de l'Orient.

PAR NATHALIE LAMOUREUX



Eblouissante. La coupole de la
mosquée du cheikh Lottollah
(début du XVII^e siècle).



Plus d'un voyageur fut sous le charme d'Ispahan, y a égaré ses rêves dans les jardins à l'ombre de ses coupoles émeraude. Des coups de foudre, il y en a eu. « *Isolée dans des déserts, secrète, merveilleusement ornée, chargée d'Histoire, elle est une image de l'exaltation dans la solitude* », s'enflammait, au siècle dernier, l'architecte André Godard. De nos jours, la photo et le film l'ont déjà dévoilée à nos regards. On vient s'assurer de la réalité des images des faïences azures et vérifier que l'hospitalité y est toujours sacrée. En cette période d'ouverture et de séduction touristique, on s'y rend pour se frotter à ce courant de curiosité, à cette aimantation que ressentirent des voyageurs passés de contrées proches et lointaines : Della Valle, Chardin, Tavernier, Thévenot, les frères Shirley, Gombineau, Loti... Brillants observateurs, chroniqueurs aux envolées lyriques,

conteurs aux jugements lapidaires, tous étaient auteurs d'ouvrages qui suscitèrent de nouveaux enthousiasmes. On ne dira pas pourtant qu'Ispahan est née sous une bonne étoile. Prise par les Mongoles en 1244, elle est mise à sac par Tamerlan en 1387. Les habitants refusent de payer le tribut. En représailles, le conquérant fera édifier 28 pyramides avec leurs crânes.

La vie n'y est plus tassée dans la plaine, comme au XVII^e siècle, mais s'y s'étale majestueusement, au milieu de terres rudes et écorchées entourées par des monts pelés. C'est une ville moderne aux larges artères, accessible par bus ou par avion, dont on peut dire qu'elle réagit aux temps nouveaux en exaltant son passé, comme en témoigne le nombre de monuments sous échafaudage. Un passé qui renvoie à la brillante civilisation des Safavides (1501-1736), même si la ville semble avoir été l'un

Monumentale. La place Meidan Emam (place de l'Imam), jadis Meidan-e Chah (place royale), l'une des plus grandes au monde, est bordée d'arcades à deux étages. Au premier plan, la mosquée du Chah et ses deux minarets ; derrière, la coupole de la mosquée du cheikh Lotfollah.

des premiers centres urbains établis sur le plateau iranien. Elle a été érigée à l'emplacement de jardins et de terrains vagues, au sud de l'antique cité seldjoukide – des Turcs qui régnèrent sur l'Iran au XII^e siècle –, dont subsistent la mosquée du Vendredi et le bazar. Des sources ont avancé que sous cette mosquée se trouvent des vestiges de fortifications sassanides (224-651) et, à côté, non pas ceux d'un temple du feu, mais d'une église. Cette hypothèse est alimentée par une charmante histoire selon laquelle un physicien, sollicité par un roi sassanide pour lui trouver une ville au climat sain, proposa Ispahan. Il obtint là-bas du souverain des terrains, près de Yahoudiyed, le quartier juif, et la permission d'y construire sa résidence et une église.

TULI ET BRUNO MORANDI/HEMIS.FR

Ce n'est pas la première cité de l'Islam édifiée selon un plan d'urbanisme, mais elle est la seule où se perçoit une conception d'ensemble.



Ispahan n'est pas la première cité de l'Islam construite selon un plan d'urbanisme, mais elle est la seule « où l'on sent la conception d'un seul jet et l'évidence de l'éternel génie architectural de l'Iran », précise l'historien spécialiste des mondes turc et mongol Jean-Paul Roux (1). La ville fut l'œuvre d'un prince ambitieux qui voulait faire briller son pays en dehors de ses frontières : Abbas I^{er} le Grand (1571-1629). Le choix d'Ispahan comme capitale a été motivé par sa position centrale, loin des régions exposées aux invasions étrangères. Au cœur de l'empire, passage obligé des caravanes en transit vers les Indes, elle se caractérise par la présence d'une rivière, étonnante dans ce pays fort sec. Depuis l'Antiquité, les Iraniens recueillent l'eau du ciel, la traquent dans les entrailles de la terre, intriguent par leur art de miner les sous-sols. On raconte que le souverain rêvait d'une nouvelle Herat, perle sur la route de la Soie (aujourd'hui en Afghanistan), que l'on appela la « Florence de l'Islam ». Plusieurs décennies plus tard, Ispahan sortira de terre et dévoilera ses trésors, qui invitent à une promenade savante.

A l'ouest de la place royale, aujourd'hui place de l'Imam, s'étendaient les jardins royaux de Naqsh-e Rostam, copiés sur ceux de Tamerlan, à Samar-

cande. De cette époque subsiste l'Ali Kapu, la Sublime Porte, un petit pavillon de sept étages qu'un vaste belvédère ouvre à mi-hauteur. Au troisième étage se trouve la salle de musique, à la merveilleuse acoustique. Sans oublier les pièces pour des fêtes intimes et une salle d'audience. 1673 fut une année riche en missions diplomatiques. La place Meidan Emam servit de décor à un étalage éblouissant de richesses : chevaux harnachés et scellés d'or, sertis de pierres précieuses et de perles, abreuvés dans des seaux en or. Les envoyés de la Moscovie avaient offert de la vodka et des peaux de zibeline, ceux de Lesqui, une principauté disparue, des garçons vêtus de brocarts d'or. On servit des confitures, de l'eau-de-vie et, bien sûr, du vin, sauf aux Russes. Un jour, un ambassadeur russe en avait bu une telle quantité que, pressé de vomir, il avait rempli son bonnet en peau de martre et, complètement déboussolé, l'avait remplacé sur sa tête. Abbas II et sa cour en avaient ri très longtemps.

Cité utopique. La Sublime Porte donnait accès au palais du chah, sorte de ville dans la ville, où se trouvaient les ateliers royaux, les communs, les bâtiments administratifs, le logement des gardes et des eunuques. Derrière, un ensemble de pavillons dans des jardins luxuriants accueillait la résidence du souverain et de sa famille. Du palais royal subsistent deux pavillons. Celui dit aux Quarante Colonnes (bien qu'il n'y en ait que vingt), le Tchahel Sotoun, construit sous Abbas II, fut choisi pour le second couronnement de Safi II (1667-1694), jeune chah enfermé vingt ans dans un harem et propulsé « maître du monde ». Grand amateur d'alcool et de femmes, celui-ci se détruisit à petit feu, tandis que la famine et les épidémies désolaient l'empire. Sa mère s'en prit aux médecins, qui reportèrent la faute sur les astrologues. Les femmes du harem, les eunuques, les courtisanes furent tous du même avis : il fallait recommencer le couronnement et il fut décidé qu'il abandonnerait le nom de Safi pour en porter un autre, plus glorieux : Souleiman I^{er}. Le second pavillon, les Huit Paradis, Hacht Behecht, délicieux cocon dont Charadin disait que « l'on en sortait malgré soi », est l'œuvre de cet ivrogne notoire.

Mignonne, allons voir à Ispahan si...

« Les roses d'Ispahan dans leur gaine
[de mousse,
Les jasmins de Mossoul, les fleurs de
l'oranger
Ont un parfum moins frais, ont une
[odeur moins douce,
O blanche Leïlah ! que ton souffle
[léger. » ■

Leconte de Lisle
(1818-1894)

A l'est, face à l'Ali Kapu, se dresse la mosquée privée du cheikh Lotfollah, sans cour ni minaret, merveille d'architecture, éblouissante de couleurs et de décorations épigraphiques, où le roi, sa suite et son harem pouvaient se rendre sans être inquiétés. Au nord de la place, c'est l'entrée monumentale du bazar, où s'alignent ateliers d'artisanat, madrasas, sublimes miniatures, marchés aux épices. Au XVII^e siècle, les voyageurs assistaient aux soins dispensés aux mulets souffrant de maladies inconnues en Europe et guéris par des applications de poudre à canon mélangée à de la neige. En face du bazar, au sud, domine la merveille des merveilles, la mosquée royale (Masjed-e Chah), dédiée au douzième imam, le Mahdi, l'imam caché (voir page 182).

Tout autour s'agencent les ponts, monuments remarquables, « parce qu'ils montrent un assez rare souci du bien-être populaire », analyse Jean-Paul Roux. Chah Abbas avait résolu le problème des distances grâce à un système routier analogue à celui des Achéménides, mais sur un territoire plus restreint, et grâce à de magnifiques caravansérails, Ispahan étant le carrefour de ces voies en étoile. Pour lutter contre le brigandage, le roi nomma un réseau d'informateurs, les *rahdars*, postés sur les chemins, ce qui contribuait à attirer les étrangers. On déporta beaucoup vers Ispahan : les artisans et des communautés entières, en particulier les Arméniens. Ils s'implantèrent dans le quartier de Djolfā, où ils ont encore leurs écoles et de magnifiques églises, et jouissent de libertés telles que le droit de fabriquer de l'alcool et, pour les femmes, celui de ne pas porter le voile. ■■■

■ ■ ■ «Ispahan n'a pu être conçu et exécuté que par des rois et des architectes qui passaient leurs jours et leurs nuits à entendre raconter de merveilleux contes de fées», écrivait au XIX^e siècle le comte Arthur de Gobineau («Trois ans en Asie»). Les bâtisseurs perses étaient en fait théologiens, mathématiciens, philosophes, théosophes, poètes, soufis. L'école de théologie d'Ispahan, décrite par le philosophe Henry Corbin (1903-1978), eut une influence déterminante sur l'urbanisme de la ville. On lui doit les plans et les calculs de la mosquée royale, ainsi que l'acoustique. Dans une salle de prière se trouve une dalle au sol. Si on tape sept fois dans ses mains, le bruit produit sept échos. Ces génies sont aussi à l'origine des minarets tremblants, tours qui se mettent littéralement à trembler quand on y monte.

Ces penseurs imaginèrent une cité utopique où fut intégrée la doctrine de cette école. Ispahan fut l'«*ombre sur terre*» de la vision que le chiite avait du monde et de Dieu. Henri Stierlin a consacré un livre à l'étude de cette inspiration : «Ispahan. Image du paradis». Pour lui, les cours des maisons ou des mosquées, et leurs céramiques représentant la nature, sont aménagées comme des jardins d'édén. Les coupoles se présentent telle une voûte céleste et les décors des dômes ressemblent à des arbres à la couronne verte, comparable à l'arbre de vie oriental. Il parle d'effet de «*diastole*» et de «*systole*». La circulation dans la ville, où alternent rue étroites et grandes cours intérieures, lumineux espaces ouverts et lieux fermés tamisés, édifices imposants et constructions discrètes (hammam, échoppes), participe d'un rythme corporel et spirituel comparable à une respiration divine faite d'épanouissement et de resserrement. Ispahan inspira la cité-jardin de la Muette, à Drancy, construite, au début des années 1930, par Eugène Beaudouin : une forêt de tours associées à un vaste bâtiment en forme de U, plus tard tragiquement détournés de leur usage d'origine. Puis,

Ispahan vu par Loti

«Mais quel délabrement funèbre ! Le prêtre au turban noir se lamente de voir s'en aller en poussière sa mosquée merveilleuse. "Depuis longtemps, dit-il, j'ai défendu à mon enfant de courir, pour ne rien ébranler. Chaque jour, j'entends tomber, tomber de l'émail... Au temps où nous vivons, les grands s'en désintéressent, le peuple de même... Alors que faire ?" Et il approche sa rose de ses narines émaciées, qui sont couleur de cire.»
Extrait de «*Voyages au Moyen-Orient*» (1894), de Pierre Loti (Arthaud, 2012) ■

en France, les cités-jardins sont devenues de grands ensembles. Pas vraiment le paradis.

Ispahan n'a pas non plus été le paradis pour tout le monde. Abbas le Grand est monté sur le trône à la suite d'un coup d'Etat. Il a déposé et banni son père, puis renié ses deux frères avant de leur faire crever les yeux. A la fin de son règne, devenu suspicieux, il fera éliminer tous les membres hommes de sa famille, jetant une ombre sur son œuvre. L'idée de désigner un successeur et de le faire instruire ne lui est jamais venue à l'esprit. «*Une paranoïa grandissante, mêlée à une cruauté certaine, ne quitte plus le roi, qui craint de perdre son trône*», expliquent Yves Bomati et Houchang Nahavandi (2). Cette mesure tristement banale dans l'histoire de nombreuses dynasties orientales fut, avec la montée du fanatisme religieux et les intrigues du harem, l'une des principales causes du déclin des Safavides. Abbas I^{er} ne se remettra jamais de l'assassinat de son premier fils, Safi Mirza, sur la base de dénonciations dépourvues de preuves, et entrera dans un état de profonde dépression. «*Il pleure, prie et jeûne durant dix jours, puis observe le deuil plus strict pendant un an*», détaille Yves Bomati. Rongé par le remords, il désigne alors comme héritier son pire ennemi, un jeune homme déséquilibré

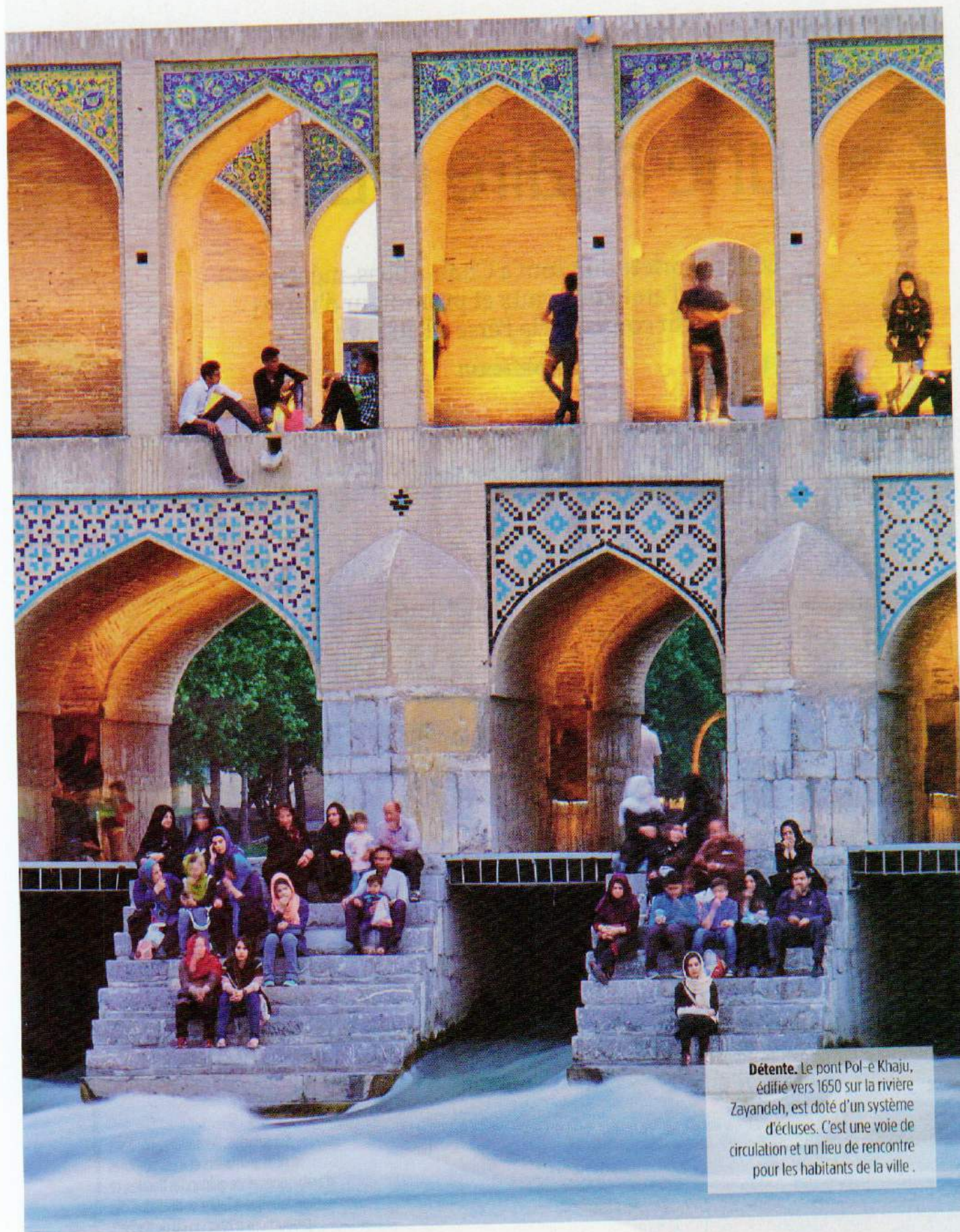
de 18 ans, élevé dans le harem, son petit-fils Safi I^{er} (1611-1642), fils cadet du malheureux Safi Mirza. Peu cultivé mais jaloux de son pouvoir, Safi I^{er} commence par éliminer ses rivaux. Dès 1634, préférant l'alcool et les vapeurs d'opium, il confie les affaires de l'Etat à son grand vizir, Saru Taqi, avant de mourir au cours d'une beuverie. Son fils et successeur, Abbas II (1632-1666), régnera d'une main ferme. Lui aussi buvait beaucoup. Il fera édifier le palais de Farahabad, près de la mer Caspienne, le «*séjour de la joie*». Il y meurt d'une syphilis et d'une tumeur cancéreuse à la gorge. Safi II, son fils, plongera dans toutes sortes de débauches et deviendra odieux. Sa dernière parole fut : «*Qu'on m'apporte du vin !*» Quant à Soltan Hossein (1668-1726), neuvième et dernier grand Safavide, il est décrit comme mal léable, peu intéressé par les affaires publiques et musulman très pieux. Son premier acte sera de donner un pouvoir accru au clergé chiite, qui met en application la loi coranique, tandis qu'il se confine dans le harem, où les drogues finissent par l'anéantir. A l'extérieur, les rebellions se succèdent et la cour safavide, assoupie et loin des réalités, ne s'en relèvera pas. Ispahan, miroir du paradis, sombre dans l'enfer.

A partir du XVIII^e siècle, les voyageurs se font plus rares à Ispahan. Leurs récits sont ternis par les visions de ruine et de détresse. Arthur de Gobineau, éternel grincheux et cynique auteur du «*Traité sur l'inégalité des races humaines*», dont les thèses seront reprises par les nazis, garde de «*cette cité déchue un tendre souvenir*», avouant ne pas avoir «*le goût du culte si passionné pour la belle ordonnance*». La ville bouge à nouveau sur ordre de Reza Chah Pahlavi (1878-1944) avec la construction, le long d'artères nouvelles, d'édifices publics, d'hôtels et d'industries. Aujourd'hui encore s'exprime le souci de faire revivre le patrimoine. Chah Abbas est dans la mémoire collective celui qui a redonné ses lettres de noblesse à l'Iran, même si, devenu fou, il sabotera son mythe. Etrange paradoxe d'un souverain à la fois bâtisseur et destructeur. Comme si Louis XIV avait été aussi Louis II de Bavière ■

1. Auteur de «*Histoire de l'Iran et des Iraniens*» (Payard).

2. Dans «*Les grandes figures de l'Iran*» (Perrin).

Les bâtisseurs perses étaient théologiens, mathématiciens, philosophes, théosophes, poètes, soufis.



Détente. Le pont Pol-e Khaju, édifié vers 1650 sur la rivière Zayandeh, est doté d'un système d'écluses. C'est une voie de circulation et un lieu de rencontre pour les habitants de la ville.

TUJIL ET BRUNO NORANDI/Hemis.fr

Les tapis, une affaire d'Etat

Leur notoriété doit tout à Chah Abbas, mécène,
créateur d'ateliers royaux et promoteur d'un art
qui fit connaître la Perse à l'étranger.

PAR YVES BOMATI



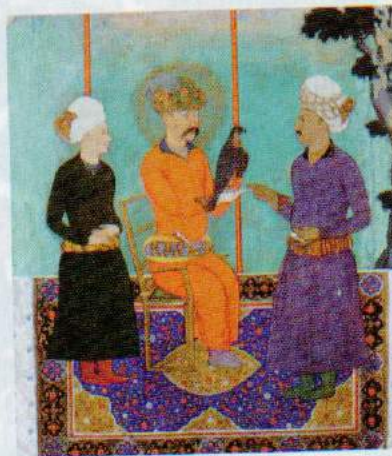
Singularité. Reconnaisable à ses motifs animaliers et à ses bordures d'arabesques et de guirlandes florales, ce tapis fabriqué à Tabriz se distingue des productions d'Ispahan ou de Kachan.

ELECTA/PORTFOLIO/ARAG (X2)

La renommée des tapis persans n'est plus à faire. Mais sait-on qu'elle résulte d'une politique audacieuse menée dès le début du XVII^e siècle par le plus grand des chahs safavides, Abbas I^{er} (1587-1629) ? Ce dernier, s'il aimait guerroyer, accorda aux artistes une attention particulière : sa cour ne désemplit jamais des plus grands architectes, peintres, poètes dont il mécéna projets et réalisations. Il comprit aussi que l'industrie et le commerce pouvaient assurer à son pays une audience internationale assortie de rentrées d'argent. Pour cela, il mita sur le tapis, qui conjugait art et diffusion.

Rappelons qu'en France les premiers ateliers de tapis « façon de Perse et Levant » naquirent sous l'impulsion d'Henri IV et que, grâce à Colbert, ils entrèrent dans les propriétés de la Couronne, en 1662 pour les Gobelins et en 1663 pour la Savonnerie. En Iran, un demi-siècle auparavant, Chah Abbas avait créé des ateliers royaux (Kargath) à Ispahan, Kachan, Tabriz, Chiraz, Kerman, afin d'engager la Perse dans une politique artisanale de qualité et de promouvoir l'industrie du luxe. Son calcul était ingénieux : gagner des clients étrangers en leur présentant les meilleures créations nationales. Louis XIV s'en inspirera à Versailles.

Certes, il existait depuis des siècles en Iran un artisanat régional du tapis, assuré par des tribus nomades et dont quelques productions étaient déjà connues des Européens depuis les croisades. Chah Abbas changea la donne, désireux d'accréditer l'idée que les plus fins tapis d'Orient venaient forcément d'Iran. Pour y parvenir, il poussa autant à l'amélioration de leur technique que de leurs dessins. Ainsi un décimètre carré de tapis pouvait contenir 10 000 nœuds persans, ce qui rendait sa trame quasi invisible. En outre, chaque région de production devait garder son originalité. Un tapis de Tabriz se reconnaissait à ses dessins d'animaux se détachant sur une nature d'inspiration parfois chinoise, ses bordures d'arabesques



Père fondateur. Abbas I^{er} (1587-1629), un faucon à la main, fit naître un style à base de motifs floraux symétriques. Miniature indienne, XVII^e siècle.

et de guirlandes florales. Ses quinze tons aux dominantes bleues et rouges, sa trame coton-soie le distinguaient des productions d'Ispahan ou de Kachan, noués et brochés de soie, aux teintes pastel et aux spirales de fleurs, ou encore de Kerman, où couraient des motifs de fleurs et de vases.

Le chah, qui lui-même fit naître un style à base de motifs floraux symétriques, le « chah Abbasi », ordonna aussi de sélectionner les meilleurs artistes pour dessiner les motifs des tapis, chefs-d'œuvre abstraits pour la plupart. Le fameux peintre et calligraphe Reza Abbasi (1565-1635) réalisa ainsi les cartons de nombreux tapis royaux. Particuliers, courtisans et riches bourgeois furent vite conquis par cet artisanat d'art ; les cours étrangères – ottomane, indienne et polonaise, cette dernière étant la première cour euro-

péenne à se procurer des tapis d'Ispahan et de Kerman – s'empressèrent de commander des pièces pour orner leurs demeures. La mode du tapis persan gagna vite les mondes oriental et occidental. Les Européens commencèrent à se tourner vers la Perse pour y acquérir des produits de luxe.

L'expérience tourna à l'institution. Des centaines de lissiers, payés sur le Trésor royal, furent engagés à vie. L'État leur fournissait les matières premières – laines, soies, fils d'or et d'argent, teintures naturelles, métiers – et leur octroyait, en plus de leur salaire, des primes pouvant aller jusqu'à une année de rémunération pour les plus méritants et des « unités de vivres ». En outre, les aînés jouissaient d'un droit supplémentaire : reçus d'office apprentis dans les manufactures royales dès 12 ans, ils percevaient, après la mort de leur père, son salaire et jouissaient des mêmes avantages que lui. Un système généreux, certes, pour les familles d'artisans, mais qui à long terme présentait des risques : celui d'une sclérose de la créativité engendrée par un protectionnisme excessif des artistes en place.

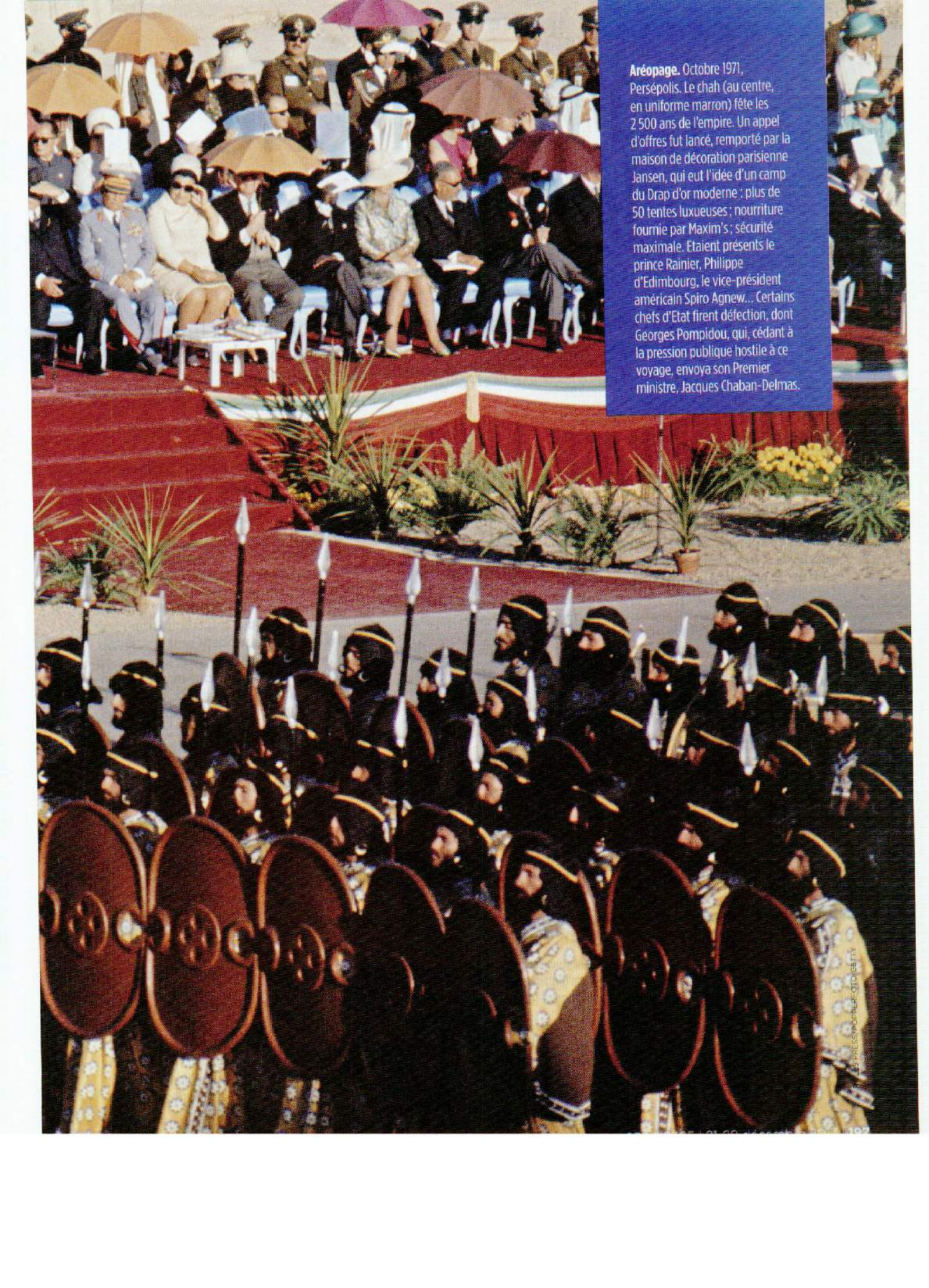
Les efforts de Chah Abbas le Grand furent couronnés de succès. Sur le plan international, cependant, il n'en recueillit pas directement les fruits. S'il noua des rapports avec l'Europe, envoyant une ambassade en France en octobre 1628 auprès de Louis XIII, il mourut le 21 janvier 1629, laissant à ses héritiers le soin de peaufiner les alliances politico-commerciales. Chah Abbas II (1642-1666), son petit-fils, les pérennisera, pour le plus grand profit du rayonnement de la Perse.

Le modèle industriel lancé par Chah Abbas perdura. Tombé ensuite en désuétude, il fut remis au goût du jour sous Reza Chah (1925-1941), qui créa la Société nationale du tapis, fin réseau de manufactures nationales et privées. On doit aussi au dernier des Pahlavi la création, en 1976, au cœur de Téhéran, du musée du Tapis (*mouzeh-ye farsh*), qui conserve plus d'un millier de pièces anciennes ■

Abbas : une fascination française

Montesquieu fut un grand lecteur de Jean Chardin (1643-1713) et de Jean-Baptiste Tavernier (1605-1689), qui ont rapporté de leurs voyages en Perse des récits où ils saluent Abbas et décrivent un pays policé, aux lois bien établies. Inspiré par cet Orient, il énonce en 1748 dans « L'esprit des lois » les principes appelant à une plus grande liberté politique. Voltaire retient dans les récits de Chardin les passages sur l'Être suprême, au-dessus des principes et des causes. C'est ce déisme, source de tolérance, qui irriguera sa pensée philosophique dans « Zadig » ■ Y.B.





Aréopage. Octobre 1971, Persépolis. Le chah (au centre, en uniforme marron) fête les 2 500 ans de l'empire. Un appel d'offres fut lancé, remporté par la maison de décoration parisienne Jansen, qui eut l'idée d'un camp du Drap d'or moderne : plus de 50 tentes luxueuses ; nourriture fournie par Maxim's ; sécurité maximale. Etaient présents le prince Rainier, Philippe d'Edimbourg, le vice-président américain Spiro Agnew... Certains chefs d'Etat firent défection, dont Georges Pompidou, qui, cédant à la pression publique hostile à ce voyage, envoya son Premier ministre, Jacques Chaban-Delmas.

La revanche des Perses

Sa situation géographique a fait de l'Iran un pion dans la lutte entre les nations. Avant que le pays ne réaffirme son identité...

PROPOS RECUEILLIS PAR FRANÇOIS-GUILLAUME LORRAIN

Le Point: Comment expliquer que l'Iran, comme la Chine, ait subi à partir de 1800 un long siècle d'humiliations qui demeurent dans sa mémoire ?

Yann Richard: A la fin du XVIII^e siècle, quand le pays retrouve son unité sous l'impulsion de la dynastie Qadjar, ce redressement correspond, hélas, à une période d'expansion européenne vers l'Asie. L'Iran a beau nouer des alliances, il n'est qu'un pion dans la lutte entre ces nations. Le meilleur exemple est le traité de Finkenstein, qu'il signe en 1807 avec Napoléon, parce que celui-ci a des vues sur l'Inde britannique qu'il voudrait attaquer par la voie terrestre. Quelques mois plus tard, le rapprochement de Tilsitt entre la France et la Russie, son pire ennemi, est un coup de poignard dans le dos de la Perse: on n'avait même pas jugé bon de l'en prévenir. Le XIX^e siècle est marqué par des guerres per-



YANN RICHARD
PROFESSEUR ÉMÉRITE
À LASORBONNE-NOUVELLE.
AUTEUR, NOTAMMENT, DE
« L'IRAN DE 1800 À NOS
JOURS » (FLAMMARION,
« CHAMPS », 3^e ÉD. 2016).

dues contre la Russie dans le Caucase, où les religieux chiites ne voulaient pas que des musulmans soient dominés par les chrétiens. Nouvel échec à Hérat, la grande ville persophone d'Afghanistan revendiquée par le chah, mais protégée par les Anglais comme bouclier entre l'Iran et l'Inde.

C'est la grande braderie: la Perse est vendue à l'étranger par petits bouts...

Comme pour l'Empire ottoman, on en vient en 1828 au système des capitulations, qui vont durablement marquer la mémoire iranienne et rester en vigueur pendant cent ans. Russes et Anglais rivalisent pour prêter de l'argent à la Perse et avoir ainsi la mainmise sur l'économie et le pouvoir. Le trésor est vide, les premiers voyages du chah en Occident, à partir de 1873, ont suffi à l'épuiser. Il arrive que Nasser al-Din Chah vende à un particulier comme Julius

ALLARD/REA POUR « LE POINT » • BRIDGEMAN - JOSSE/LEEMAGE • COZZI/MONDADORI PORTFOLIO/RUE DES ARCHIVES

1739

Louis XV, qui ne fait plus ses Pâques, est mis en garde par l'Eglise et ne peut plus guérir les écrouelles.



1736

Début du règne de Nadir Chah, chah de Perse, fondateur de la dynastie Afshar, qui étend l'influence persane en Inde.

1794

Agha Mohammad Khan fonde la dynastie Qadjar qui régnera sur la Perse jusqu'en 1925.



1794

Danton (ci-dessus), Robespierre, Saint-Just sont guillotins.

1901

L'Anglais William Knox d'Arcy reçoit une concession de forage pétrolier pour soixante ans dans toute la Perse excepté le Nord.

1873

Premier voyage d'un chah, Nasser al-Din, en Occident.

1811

Première des trois guerres que la Perse perdra contre la Russie au XIX^e siècle.

Reuter, qui reçoit la concession de tous les chemins de fer, des mines et de la banque centrale. Les diplomates britanniques n'étaient pas favorables à cette prodigalité qui risquait de faire enrager les Russes et de déclencher des révoltes populaires. Reuter est obligé de tout rendre, excepté la banque. Jusqu'en 1925, la banque qui émet la monnaie persane est encore anglaise.

Des révoltes, il y en aura pourtant...

Celle de 1890 contre le monopole du tabac accordé à un Britannique est célèbre. Les paysans ne supportent pas que le prix en soit fixé par des étrangers, que tout le commerce en soit accaparé par une compagnie anglaise. Les religieux soutiennent ce mouvement en émettant une fatwa qui interdit de fumer jusqu'au retour de l'imam absent, autrement dit, jusqu'à la fin des temps. Même le chah est soumis à cette fatwa, comme le rappelle une des femmes de son harem en lui refusant le narguilé.

Le XIX^e siècle est aussi celui où les fouilles archéologiques menées par les étrangers révèlent aux Perses les splendeurs de leur passé...

En effet. Jusque-là, les Perses ne percevaient le passé préislamique que sous la forme d'une mythologie poétique, l'épopée du « Livre des rois ». On était loin de l'histoire. Les historiens et archéologues européens leur apprennent qu'ils ont vraiment rivalisé avec les Grecs et les Romains, avant que les Arabes ne les réduisent à l'asservissement. Des intellectuels redécouvrent leur glorieux passé. Aqa Khan Kermani va développer l'idéologie selon laquelle l'islam a perverti l'âme iranienne; eux, les Iraniens, valent beaucoup plus que cela; il tente de débarrasser la langue persane de ses emprunts arabes. Mais les puissances étrangères ne se gênent pas ■■■

Pourquoi Téhéran ?

La capitale Téhéran n'arrive que très tard dans l'histoire du pays. Avant la fin du XVIII^e siècle, elle n'est qu'une bourgade située au croisement de routes commerciales, ouest-est (Tabriz-Machhad), et nord-sud (des montagnes de l'Alborz vers le plateau du Fars). Mais, à une vingtaine de kilomètres au sud, il existait déjà la ville mède de Raghes, mentionnée dans la Bible (livre de Tobie), qui devint sous le nom de Rey l'une des cités principales de l'Empire arabe abbasside. Le calife Haroun al-Rachid, mis en scène dans « Les mille et une nuits », y est né. Elle devint même la capitale des Bouyides, une dynastie chiite qui

réigna sur la Perse au II^e siècle, avant d'être rasée par les Moghols. Les Qadjars, originaires de l'est de la mer Caspienne, choisissent Téhéran pour en faire la capitale au nord, Ispahan étant trop éloignée de leur berceau tribal situé au-delà des cols de l'Alborz. Aujourd'hui, Rey a été absorbée par Téhéran, on y trouve le Père-Lachaise iranien, le cimetière Behesht-e Zahra, avec les tombes des rois qadjars, mais aussi celles des prisonniers politiques, des victimes de la guerre Iran-Irak, et le mausolée de l'ayatollah Khomeyni, qui y prononça son premier discours important après son retour dans le pays ■ F.-G. L.

1953
Le Premier ministre Mossadegh, qui avait nationalisé le pétrole, est renversé par un coup d'Etat organisé par la CIA.

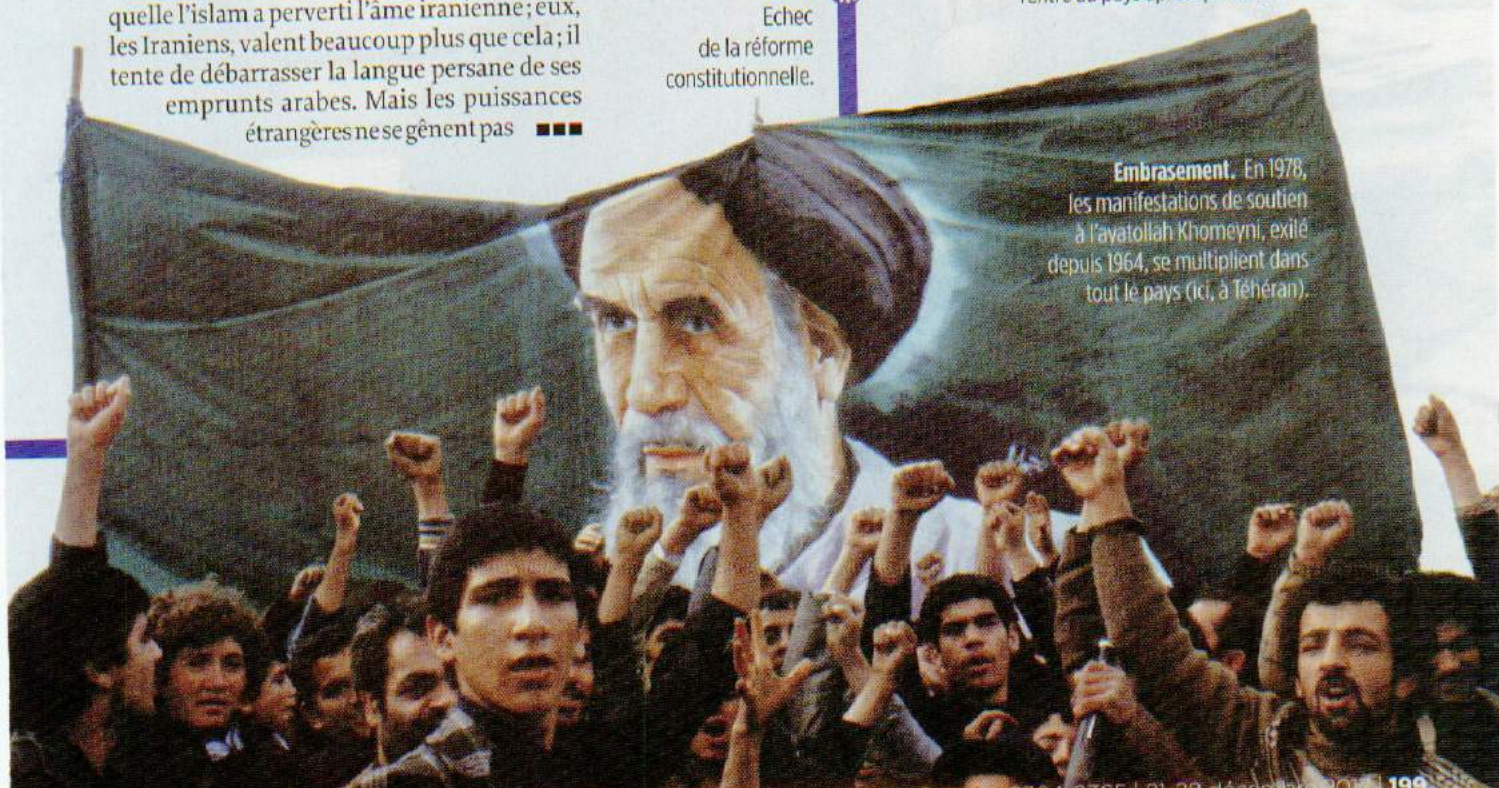
1971
La célébration des 2 500 ans de l'Empire perse dure toute une année. C'est à la fois l'apogée et le chant du cygne du régime des Pahlavi.

1935
Reza Pahlavi modifie le nom du pays, qui devient l'Iran.

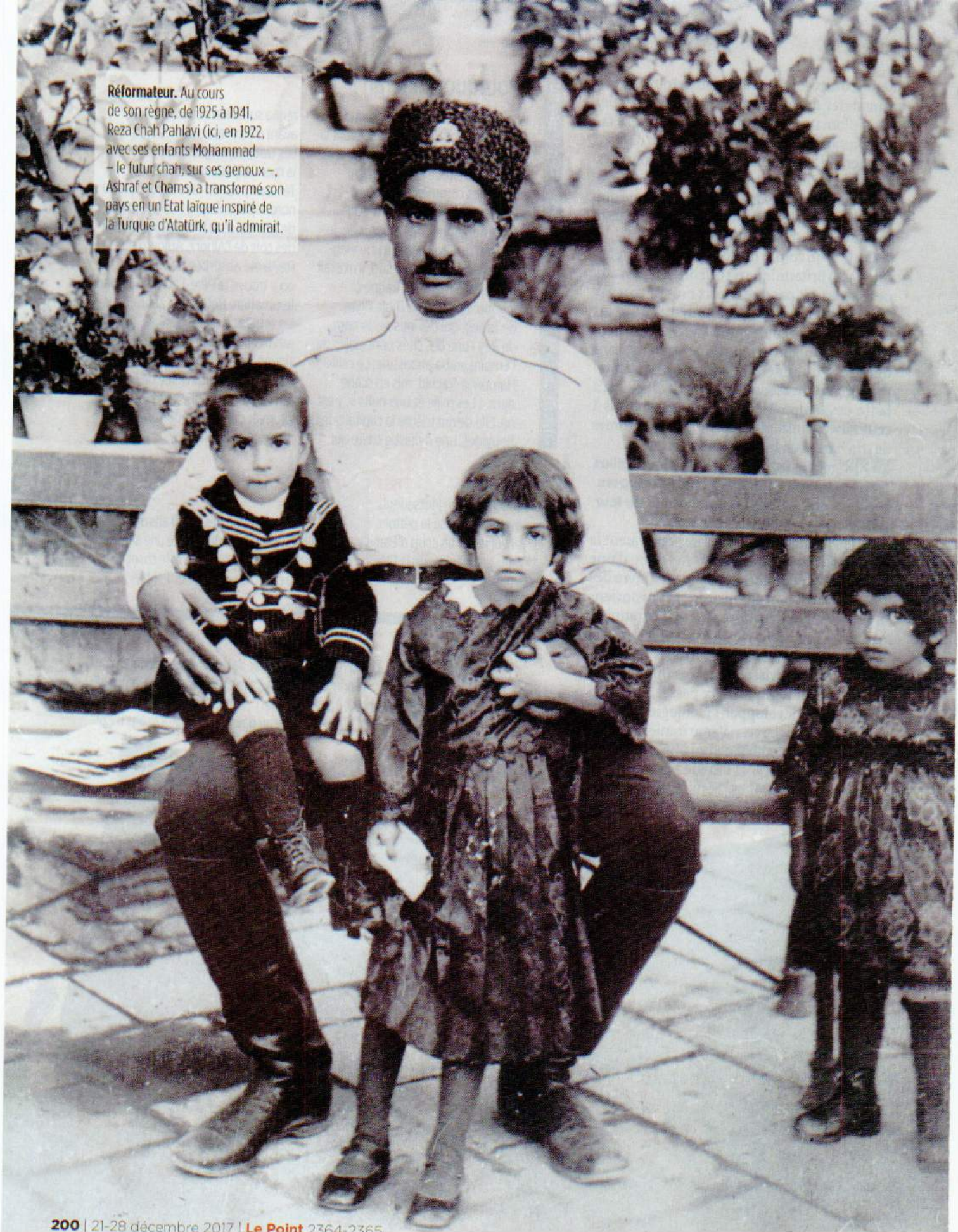
1906
Echec de la réforme constitutionnelle.

16 janvier 1979
Le chah, après trois mois de manifestations durement réprimées, comme celle du 8 septembre (Vendredi noir), quitte l'Iran. Le 1^{er} février, l'ayatollah Khomeyni rentre au pays après quatorze ans d'exil.

Embrasement. En 1978, les manifestations de soutien à l'ayatollah Khomeyni, exilé depuis 1964, se multiplient dans tout le pays (ici, à Téhéran).



Réformateur. Au cours de son règne, de 1925 à 1941, Reza Chah Pahlavi (ici, en 1922, avec ses enfants Mohammad – le futur chah, sur ses genoux –, Ashraf et Chams) a transformé son pays en un Etat laïque inspiré de la Turquie d'Atatürk, qu'il admirait.



■■■ pour piller le pays. Un traité de monopole des fouilles est signé en 1900 avec la France: des études récentes ont montré que ce document a été trafiqué, des diplomates français ayant gratté et réécrit certains passages. Prenons aussi l'exemple de la stèle babylonienne de Hammourabi, le premier code de lois dans l'histoire de l'humanité: les Perses anciens l'avaient rapportée à Suse, où les Français, en 1902, émettent un faux certificat de découverte pour pouvoir l'exporter. Elle est aujourd'hui un des trésors du Louvre.

Comment expliquer la réforme de 1906, la mise en place d'une monarchie constitutionnelle, mais aussi son échec?

Après la défaite des Russes à Port-Arthur face aux Japonais, en 1905, la peur de la Russie soutenant l'absolutisme royal s'effondre et les prix des marchandises russes importées s'envolent. Le mécontentement gronde. Le roi, Mozaffar al-Din chah, qu'on surnomme « Mauvaise affaire-al-Din chah », est malade: il règne un climat délétère. Les intellectuels, mais aussi de grands négociants, protestent contre la mainmise des Russes sur l'économie et entendent contrôler les emprunts que le roi, arbitrairement, souscrit à l'étranger, ainsi que les impôts levés. Les commerçants ferment le grand bazar de Téhéran, tandis que les religieux partent à Qom, où ils se retranchent dans le sanctuaire, asile inviolable, pour exiger des réformes. Les jardins de la légation britannique sont occupés, les Anglais laissent faire, ravis, car cette révolte fragilise les Russes. Une Assemblée (Majlis) est formée pour rédiger une Constitution. Mais le nouveau chah, de tendance absolutiste, en 1907, remet en question le régime parlementaire et finit par faire bombarder le Parlement et suspendre la Constitution. Les Anglais et les Russes, de leur côté, mettent un terme à leur rivalité en signant les accords de Saint-Petersbourg, dans le cadre de la nouvelle Triple Entente: ils se mettent enfin d'accord pour partager la Perse en zones d'influence. Quand les révolutionnaires rétablissent le régime constitutionnel en 1909, l'ingérence des puissances européennes reprend de plus belle.

On retient au XX^e siècle la figure du dernier chah, mais celui qui a été le grand souverain, c'était son père, Reza Chah...

Surtout qu'il s'agit d'un fils du peuple, parti de rien, illettré. Par son truchement s'exprime une

C'est arrivé près de chez eux

La conférence de Téhéran (28 nov.-1^{er} déc. 1943) est la première occasion pour l'Iran d'être le cadre de l'Histoire mondiale contemporaine. Hélas, la rencontre Staline-Roosevelt-Churchill, dont le lieu a été imposé par le dirigeant soviétique, intervient sans l'accord ni la participation de l'hôte iranien, qui n'en fut informé que quelques jours auparavant. A l'époque, le pays est divisé en deux zones, russe et britannique, et le jeune chah, âgé de 22 ans, contraint d'accepter que l'acheminement du soutien américain à l'URSS transite par l'Iran, n'est même pas invité aux réceptions données par les ambassades.

Humiliation suprême, sa proposition d'accueillir les entrevues dans l'un de ses palais est rejetée avec dédain, celles-ci se déroulant entre l'ambassade russe, où loge aussi Roosevelt, et l'ambassade anglaise, située juste en face. Pour l'occasion, les deux bâtiments sont même reliés par une passerelle, pour éviter un prétendu attentat des Allemands. Si le contenu de la conférence ne concerne pas l'Iran – le principe d'un débarquement au printemps 1944 en France est adopté, ainsi que d'une division de l'Europe en zones d'influence –, une déclaration visant à promettre son indépendance après la guerre est établie à son issue ■ F.-G. L.

pulsion nationale, l'espoir que les Iraniens vont enfin décider de leur sort. Les Britanniques, prudents, ont compris leur impopularité: ils se montrent discrets dans leur soutien au nouveau souverain. Les réformes de Reza Chah ont été considérables: création d'une armée digne de ce nom qui fait respecter le gouvernement central dans tout le pays et met en échec le pouvoir tribal; fondation d'une banque nationale, instauration d'un Code civil, qui arrache aux religieux leur pouvoir et leur influence; les capitulations sont abolies; un réseau d'écoles primaires et secondaires est mis en place sur le modèle français. Reza Chah, obsédé par le danger d'un complot, interdit le contact des fonctionnaires avec les étrangers et fait fermer toutes les écoles étrangères des missions chrétiennes.

Son modèle, c'est Atatürk...

Il prend exemple sur la Turquie, pays laïque, surtout après 1934 et son voyage là-bas, qui dure trois semaines. Il est fasciné par les réalisations ferroviaires et scolaires de ce pays. Il impose aussi un nouvel habit, qui rompt avec les costumes régionaux, un mix entre la tunique traditionnelle et le costume occidental, on introduit le chapeau mou, et, en 1936, les femmes sont dévoilées. Mais cette mesure divise: les femmes occidentalisées triomphent, les filles issues des milieux religieux sont retirées ■■■

« Un traité de monopole des fouilles est signé en 1900 avec la France: des études récentes ont montré que ce document a été trafiqué. »



■■■ des écoles, de l'espace public. Lors des cérémonies, les fonctionnaires ayant le devoir de paraître avec leurs épouses en viennent à prendre des femmes provisoires, des *escort girls* en quelque sorte.

Contraint à l'abdication en 1941 par les Britanniques, qui redoutent ses opinions proallemandes, Reza Chah a failli sur un plan: la renégociation de la rente pétrolière en 1932, où il a obtenu de maigres compensations des Anglais...

Il a échoué là où Mossadegh, le Premier ministre de son fils, Mohammad Reza Pahlavi, va réussir en 1951, en osant nationaliser l'industrie pétrolière, dans la lignée des mouvements de décolonisation. Mais Mossadegh, personnage entier, rigide, imbu de sa supériorité, commet des erreurs politiques: il renonce à l'alliance avec les religieux et flirte avec les communistes, ce qui incite les Américains, impatients de créer un glacis antisoviétique, à le renverser (*voir à droite*). Il a été très décrié par les religieux après 1979, car on accuse son obstination d'avoir fait échouer la nationalisation et précipité l'Iran vers les Américains.

D'une hégémonie à l'autre: les Américains prennent la place des Britanniques...

Mais là où les Britanniques, qui avaient cédé sur la Palestine ou l'Inde, s'étaient braqués sur l'Iran à cause du pétrole, les Américains, plus souples, mettent en place un consortium pétrolier international où tout le monde a sa place:

Dernier round. Jimmy Carter et Mohammad Reza Pahlavi s'entretennent dans le Bureau ovale de la Maison-Blanche, à Washington, le 15 novembre 1977. Si le président américain affiche encore son soutien au chah d'Iran, il le lâchera un mois et demi plus tard...

les Iraniens qui en restent propriétaires, les Américains, les Britanniques, mais aussi les Français. Mais oui, les Etats-Unis jouent le rôle de la puissance tutélaire, formant et équipant l'armée et la police politique du chah, tout en installant des radars très puissants le long des 2 500 kilomètres de frontières avec l'URSS.

Dans les années 1970, le chah déclare que l'Iran sera bientôt la cinquième puissance mondiale. Irréaliste ?

Après la flambée des prix du pétrole en 1973, il dispose de moyens financiers colossaux ainsi que d'une position stratégique hors norme. Il est le gendarme du Moyen-Orient et n'hésite pas à envoyer une escadre aérienne soutenir les Américains dans la guerre du Vietnam. Mais son erreur majeure intervient en 1975: ne supportant pas les actions des groupuscules de gauche, il veut instaurer un parti unique et durcit le régime. Avec l'élection de Carter en 1976, qui insiste sur le respect des droits de l'homme, il fait machine arrière, donne des gages aux intellectuels, permet à la Croix-Rouge de visiter les prisons. Cette fragilité, accentuée par son cancer lymphatique, ouvre une faille où s'engouffrent tous les opposants avec qui il refuse en même temps de dialoguer. S'il avait appelé Chapour Bahktiar au pouvoir plus tôt, la révolution aurait peut-être été évitée.

Celle-ci n'était-elle pas inévitable ?

Elle a bien eu lieu, en tout cas. Les Américains ont d'abord joué la carte, jugée plus rassurante,

de l'islam face au communisme. Par ailleurs, le chah avait tellement réprimé toute voix discordante qu'il ne restait plus que les religieux et leur jusqu'au-boutisme si l'on voulait conjurer le danger des radicaux marxistes-léninistes ou islamo-marxistes. Bakhtiar en a été lui-même surpris : il proposa d'aller voir Khomeyni à Neauphle-le-Château, de lui permettre de rentrer en Iran dans la ville religieuse de Qom pour assurer le leadership symbolique d'un Etat devenu démocratique et resté laïque. L'ayatollah s'est senti assez fort pour refuser. Les Américains n'ont rien vu venir. En janvier 1979, le général Huysse vient à Téhéran avant le changement de régime pour expliquer aux chefs de l'armée que le chah, c'est fini, mais nous sommes là, faites allégeance au nouveau pouvoir, tout ira bien. Sauf que les soldats de la base et les officiers de l'armée de l'air n'ont pas suivi et ont rejoint l'insurrection quelques jours plus tard.

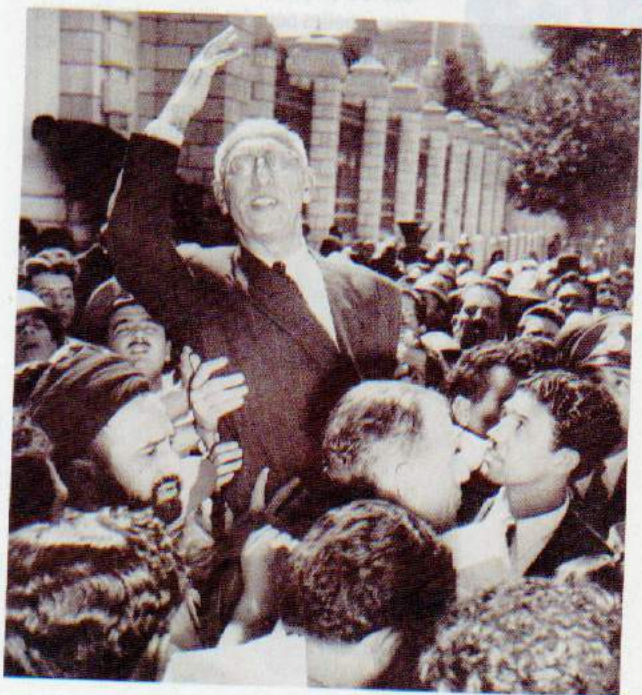
Quel rôle joue aujourd'hui le souvenir de la guerre Iran-Irak (1980-1988) ?

Il s'agissait de la première guerre menée sur le sol iranien depuis 1828. Les religieux s'en sont servis pour asseoir leur emprise en créant un sursaut national. C'est la phrase de Khomeyni : « La patrie est plus chère que ma vie. » Cette guerre sans vainqueur ni vaincu a permis d'éliminer les rivaux du clergé révolutionnaire ; elle légitime la montée au pouvoir depuis 2005 des gardiens de la Révolution, ces miliciens volon-

taires qui s'étaient engagés contre l'Irak. Elle leur donne des privilèges politiques et un droit sur la nation. Il n'y a qu'à voir tous ces voyages mémoriels et touristiques organisés lors du Nouvel An par les milices sur les sites où sont tombés les soldats. En 2003, les Etats-Unis ont fait le jeu de l'Iran en débarrassant l'Irak de Saddam et en mettant au pouvoir des chiites à Bagdad. Avec le rôle majeur joué par le général Soleymani, ancien héros de cette guerre, en Syrie et au Liban, c'est la première fois depuis les Sassanides que l'Iran, finalement, a une emprise jusqu'à la Méditerranée.

En somme, il s'agit d'une vraie révolution. L'Iran est-il devenu une nouvelle nation ?

Oui et non ! Oui, c'est un nouveau départ dans toute la région, un modèle de rébellion contre l'Occident qui a bouleversé les horizons du monde musulman. Désormais, la dépendance et les manipulations extérieures ne sont plus une fatalité, et l'islam peut souder une volonté nationale. Non, car c'est bien la Perse qui prend sa revanche sur les Occidentaux après de multiples humiliations, c'est un profond désir national qui s'affirme et s'affranchit et qui n'hésite pas à se projeter vers l'extérieur. La culture persane est en pleine ébullition, grâce notamment aux nouvelles technologies, mais elle est profondément enracinée dans la poésie et la mystique. Et le pouvoir, même s'il n'est plus héréditaire, reste absolu, ce qui ne veut pas dire qu'il ne suscite pas de fortes contestations ■



La vérité sur l'opération Ajax

En 2009, dans son discours du Caire, où il tendait la main à l'Iran, Barack Obama demandait pardon à ce pays pour l'implication de la CIA dans le renversement du Premier ministre Mossadegh (photo, acclamé à Téhéran, le 27 septembre 1951) en 1953, prélude au rétablissement du chah sur son trône. C'était un secret de Polichinelle depuis que Kermit Roosevelt, petit-fils de Theodore Roosevelt, chef de l'opération Ajax, en avait publié le récit en 1979. Sa version a cependant été remise en question. Certes, après la nationalisation de l'Anglo-Iranian Oil Company par Mossadegh en 1951, les Etats-Unis, redoutant que le pays ne tombe dans l'orbite de l'URSS, qui aurait mis la main sur le pétrole, ont bien lancé une opération. Mais elle s'est révélée être un échec et ordre fut donné de Chypre aux agents de quitter le territoire iranien. Ceux-ci sont restés et, deux jours après, le coup d'Etat qui a renversé Mossadegh leur a permis d'en revendiquer le succès dans leur rapport. Or, si Mossadegh est tombé, c'est parce que les communistes sont descendus dans la rue, ce qui a braqué le peuple contre lui. Autre acteur majeur : les forces religieuses, qui ont appelé à la restauration de la monarchie. Une vérité bien dérangeante pour les mollahs, qui se retrouvent là sur la même longueur d'onde que les Etats-Unis, peu enclins à reconnaître que leur action ne fut pas l'éclatante réussite qu'ils prétendent ■ F.-G. L.

Le petit guide éclairé de l'Iran

Gastronomie, culture, architecture, patrimoine, hébergement...

De Téhéran à Chiraz en passant par Kachan et Ispahan, tour d'horizon de ces lieux enchanteurs et enchantés qui réinventent le pays. **PAR JANE PUECH**



Tables branchées

Le Tout-Téhéran se bouscule chez Divan pour sa cuisine perse revisitée, où l'agneau a les faveurs des palais fins. Les connaisseurs d'art contemporain auront le plaisir d'admirer une œuvre de Mehdi Nabavi, l'une des figures de la scène artistique locale, qui habille chars et artillerie de guerre de mosaïque miroir, symbole de l'architecture traditionnelle.

Dans le sillage de Divan, d'autres adresses ont fleuri, dont le récent Boomi Persian Kitchen (ci-dessus).

Divan, Sam Center, 8^e étage, rue Fereshteh, à côté de la rue Bosnia et Herzegovina, Téhéran, (98) 21.22.653.853.

Boomi Persian Kitchen, Melal Boutique Mall, 4^e étage, rue Fereshteh, rue Bosnia et Herzegovina, Téhéran. (98) 21.22.011.950, www.boomikitchen.com.



Shopping décalé

La boutique Zeeen déroule des trésors d'artisanat réinventés. Ainsi, la dynastie des rois qadjar (1796-1925) s'affiche sur des assiettes pop, des plateaux traditionnels s'offrent des formes design et des manteaux rivalisent avec la mode parisienne...

Zeeen, 101, Palladium Shopping Center, 1^{er} étage, avenue Moqadas Ardebili, Téhéran. (98) 21.22.922.919, www.zeeen.ir.





Rendez-vous arty

Bien que la qualité des expositions y soit variable, l'Iranian Artists Forum demeure l'institution artistique locale. Les soirs de vernissage, une ambiance festive gagne tous les étages ainsi que les autres galeries situées dans les alentours.

Iranian Artists Forum, rue IranShar, Téhéran.



Marché aux puces

A peine visible de la rue, Jomeh's Bazaar prend ses quartiers les vendredis dans un parking de plusieurs étages. Samovars, kilims neufs, chaussettes tricotées... On y déniché également des clichés en noir et blanc d'une époque révolue.

Jomeh's Bazaar, Jomhuri Ave, Téhéran.



Clichés d'Iran

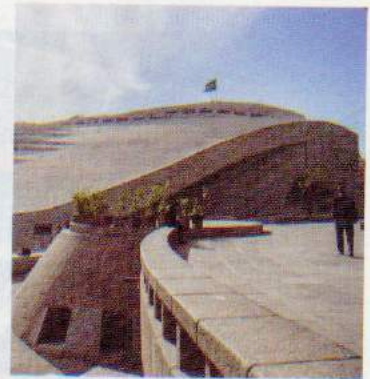
Encouragée par feu le réalisateur Abbas Kiarostami, Anahita Ghabaian-Etehadieh a fondé la première galerie de photographies d'Iran en 2001. Dans ses deux espaces, dont l'un près du musée d'Art contemporain, elle livre un Iran méconnu, parfois à fleur de peau. Les Rencontres d'Arles et Paris Photo ont exposé ses photographes cette année.

Silk Road Art Gallery, 210, Techno Ajor Building, boulevard Keshavarz, (98) 21.88.977.148 et 103, avenue Lavasani, Téhéran. (98) 21.22.727.010, www.silkroadartgallery.com.

Mosquée 2.0

Il a fallu près de dix ans pour construire la très contemporaine mosquée Vali-e-Asr, dépourvue de dôme et de minaret, donc très controversée. Les architectes Reza Daneshmir et Catherine Spiridonoff ont imaginé un bâtiment à l'horizontale, surmonté d'un toit coquille et lacéré pour laisser filtrer la lumière dans les salles de prière. L'ensemble est doux et harmonieux et répond aux formes voisines circulaires du théâtre de la ville. Son ouverture est prévue au printemps 2018.

Mosquée et complexe religieux Vali-e-Asr, rue Vali-ye-Asr, à côté de la rue Enghelab, Téhéran.



Poumon urbain

Inauguré en 2014, le pont Tabiat (« nature ») enjambe une autoroute sur 270 mètres de longueur et trois niveaux. Devenu lieu de flânerie, il invite aux selfies face à l'horizon et aux montagnes de l'Elbous. Il assure la liaison entre les parcs Ab-o-Atash et Taleghani. Ce dernier conduit au Tehran Book Garden (ci-dessus), un « jardin littéraire » dessiné par l'Iranien Sam Tehrani.

Pont Tabiat, Modares Highway, Téhéran. Tehran Book Garden, aile ouest de la Bibliothèque nationale, bd de la bibliothèque nationale, Haghani Highway, Téhéran. (98) 21.96.045.500, bg.tehran.ir/en/home.



Kachan

Mille et une nuits

En s'endormant dans l'une des 21 chambres de l'hôtel Saraye Ameriha, les rêves rejoignent les contes de Shéhérazade pour disparaître à l'aube dans le murmure des fontaines et la lumière multicolore des vitraux. Restaurée à grands frais et convertie en hôtel 5 étoiles en 2014, cette résidence du XVIII^e siècle est la plus grande de Kachan, avec pas moins de 8 cours et 300 espaces, qui accueillent restaurant, café, boutiques, hammam...

Saraye Ameriha Boutique Hotel, rue Alavi, Kachan.
(98) 31.55.240.190, www.sarayeameriha.com.



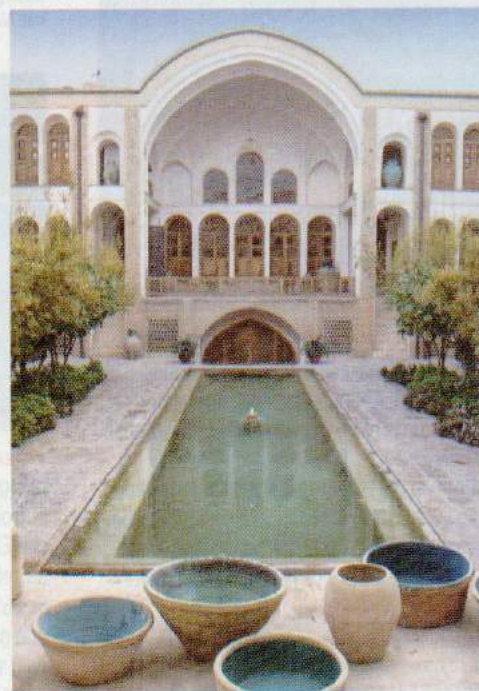
Café roulant

La folie des camions-restaurants est arrivée jusqu'à Kachan. Depuis son van Volkswagen, un sympathique commerçant sert des cafés serrés sur le parking, non loin des maisons historiques. Aussi réjouissant qu'inattendu.
Café Shazdeh, rue Alavi, Kachan. www.cafeshazde.com.

Délices persans

Tout ici n'est que délicatesse et simplicité. Au cœur de l'hôtel Manouchehri, on s'attable dans une ancienne salle de réception transformée en restaurant. Au menu : yatimcheh (aubergines, courgettes, pommes de terre, oignon et tomate) et shivid polo (riz, veau et haricots blancs), accompagnés d'un verre à l'arôme de rose.

Restaurant de l'hôtel Manouchehri, 49, allées Emanat et Sabet, rue Mohtasham, Kachan. (98) 31.55.242.617, www.manouchehrihouse.com.



Rêves d'enfant

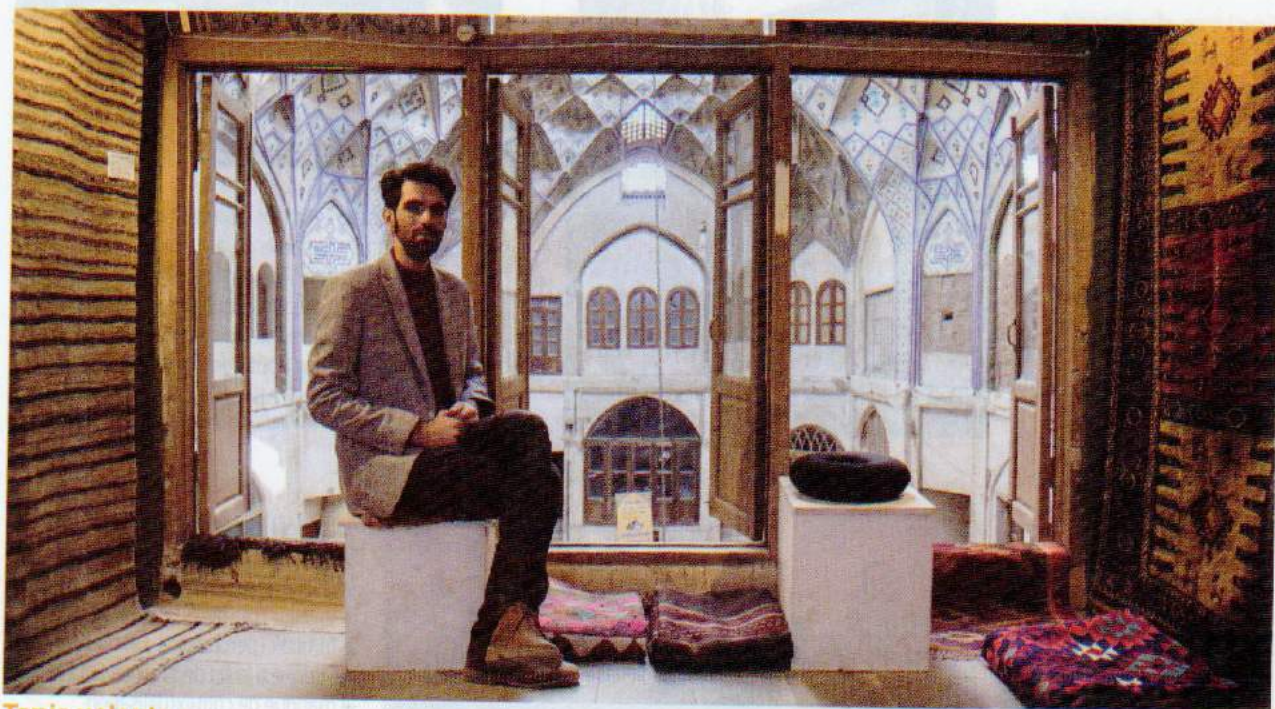
Homme de théâtre et de lettres, Amir Sohrabi vient d'ouvrir son musée dans une charmante maison. Il y expose sa collection de marionnettes iraniennes, pour certaines centenaires, ainsi que des poupées originaires des différentes régions du pays. Certaines n'ont que deux traits perpendiculaires en guise de visage. Quant aux modèles masculins, ils sont représentés par des... bâtons enroulés de tissu ! Un café, des spectacles et des chambres d'hôtes devraient également assurer la viabilité des lieux.

Musée des marionnettes et des jeux, 43, allée Allameh, près de la Maison des Tabatabaei, Kachan. (98) 31.55.225.134. Site à venir: www.puppets.ir.



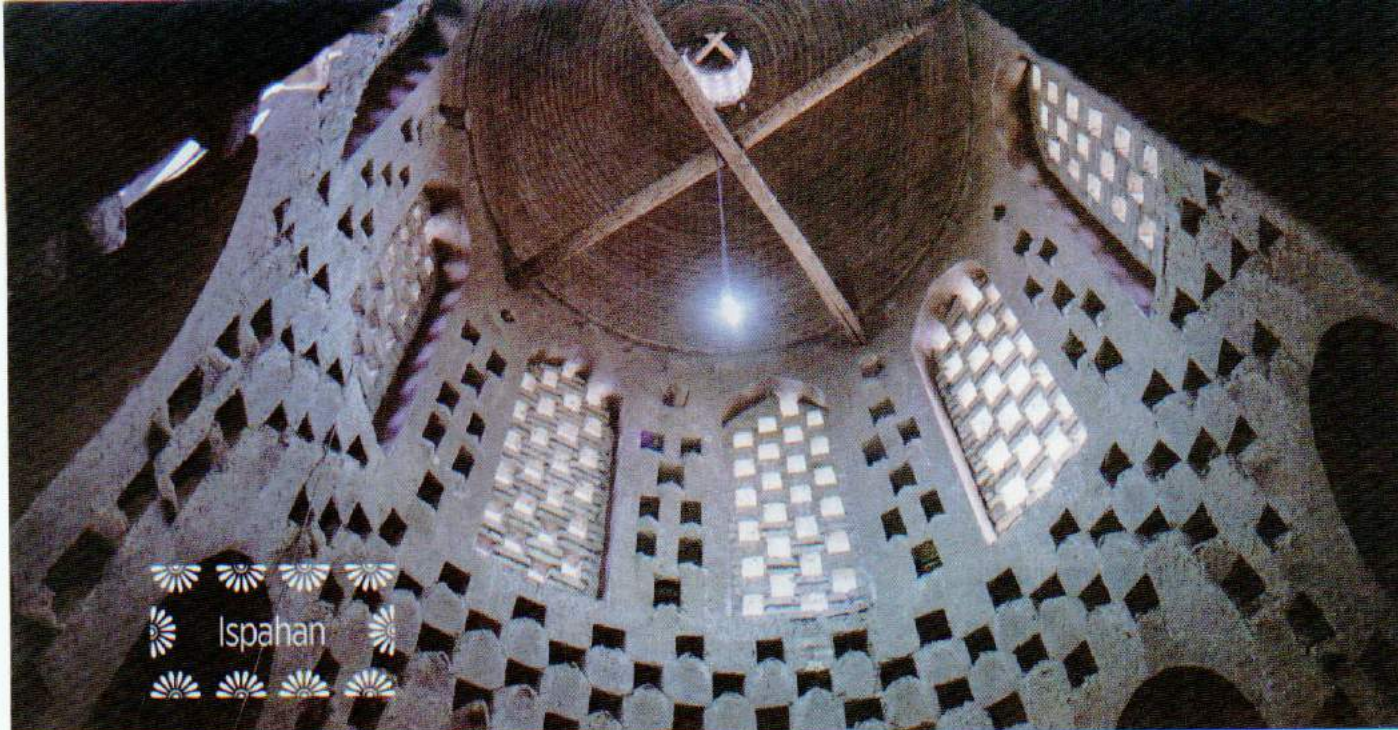
Vie de palais

Plafonds en stuc sculpté, vitraux, peintures murales effacées par le temps et parfois restaurées... La maison des Tabatabaei, construite entre 1774 et 1834 par un riche négociant de tapis, a été vidée de son mobilier mais a conservé sa grandeur. On déambule comme dans un labyrinthe dans la quarantaine de pièces articulées autour de quatre cours et des fameux espaces publics (*birun*, « dehors ») et privés (*andarun*, « dedans »), propres à l'architecture perse. Un décor rêvé pour les équipes de télévision. Maison Tabatabaei, rue Qalah Jalali, près de la rue Alavi, Kachan.



Tapis volants

Dépoussiérées, les tapis et kilims ! Le jeune Saman Khodayar présente ses pépites sur des murs colorés à l'étage d'un caravansérail défraîchi mais de toute beauté. Un cartel explicatif en anglais et un prix affiché, raisonnable, accompagnent chaque pièce. Le temps de se décider ou pas, on prendra un thé, juste en face, au café Malek, non sans avoir jeté un œil sur le rare tapis afghan vintage aux motifs de chars, mitraillettes et missiles. Zhee showroom, au 1^{er} étage, place Bakhshi (Timche), Kachan. (98) 91.23.895.843.



Architecture de niche

Une tour circulaire, une porte et, à l'intérieur, des milliers de nichoirs inoccupés... Près de 5 000 volatiles dont la fiente servait d'engrais occupaient autrefois ce pigeonnier. Désormais, les seuls roucoulements sont ceux des touristes admirant ses lignes graphiques.

Pigeonnier Mardavij, place Borj, au bout de l'avenue Azadil, Isfahan.

Le matin, les horaires dépendent du bon vouloir du gardien...

Enclave du passé

Sufi Shahidzadeh Falsafi a redonné vie à une demeure de l'époque safavide en l'ouvrant aux voyageurs curieux. Ses huit chambres d'hôtes colorées ont un confort spartiate, parfois sans salle de bains attenante. Mais l'expérience vaut vraiment le détour, ne serait-ce que pour les cours de cuisine perse.

Dibai House, 1, allée Masjed Ali, Isfahan. (98) 31.32.209.787, www.dibaihouse.com.



Conceptstore isfahanais

Après avoir restauré avec brio son studio d'architecture ponctué d'influences persanes, arméniennes et européennes, Polsheer Architects a réhabilité la Safavi House, une autre demeure du quartier arménien, vieille de 450 ans. Elle accueille désormais un café, une galerie d'art et une boutique d'artisanat.

Safavi House, à côté de 31 Alley, rue Khagani, Isfahan. (98) 31.95.014.000, www.safavihouse.com.



Musiques au cœur

Cofondé il y a trois ans par Shahriar Shokrani, ce musée rassemble près de 300 instruments de musique d'Iran, dont le santour (cythare), le dotar (luth) et le tombak (percussion). Un bref concert est donné à la fin de la visite. Seul regret, le manque de contextualisation du quatrième art dans l'histoire du pays.

Musée des instruments de musique, angle des rues Mehrdad et Tohid, Isfahan. (98) 31.36.256.912, www.isfahanmusicmuseum.com.



Exception chrétienne

Parmi les treize lieux de culte orthodoxes du quartier arménien, la cathédrale Saint-Sauveur d'Ispahan (XVI^e) est sans doute la plus étonnante. Et pour cause : ici, église et mosquée ne font plus qu'une ! En témoignent son architecture, digne d'un édifice cultuel de l'islam, et sa décoration intérieure, où se mêlent motifs perses et scènes de la vie de saint Grégoire l'Illuminateur. Cathédrale Saint-Sauveur, quartier de Jolfa, Ispahan.

Café nostalgie

Inconditionnel chineur, Saeb Mosleh a ouvert un sharbat kane, un café traditionnel iranien comme il y en avait autrefois. La décoration offre un saut dans le temps autour de plats et de boissons aux arômes de fleurs. A suivre, très bientôt, l'ouverture d'un nouveau lieu près de Naghsh-e-Jahan.

Firouz Sharbat Café, rue Kilisa, près de la cathédrale Saint-Sauveur, quartier de Jolfa, Ispahan.
(98) 31.36.268.009.



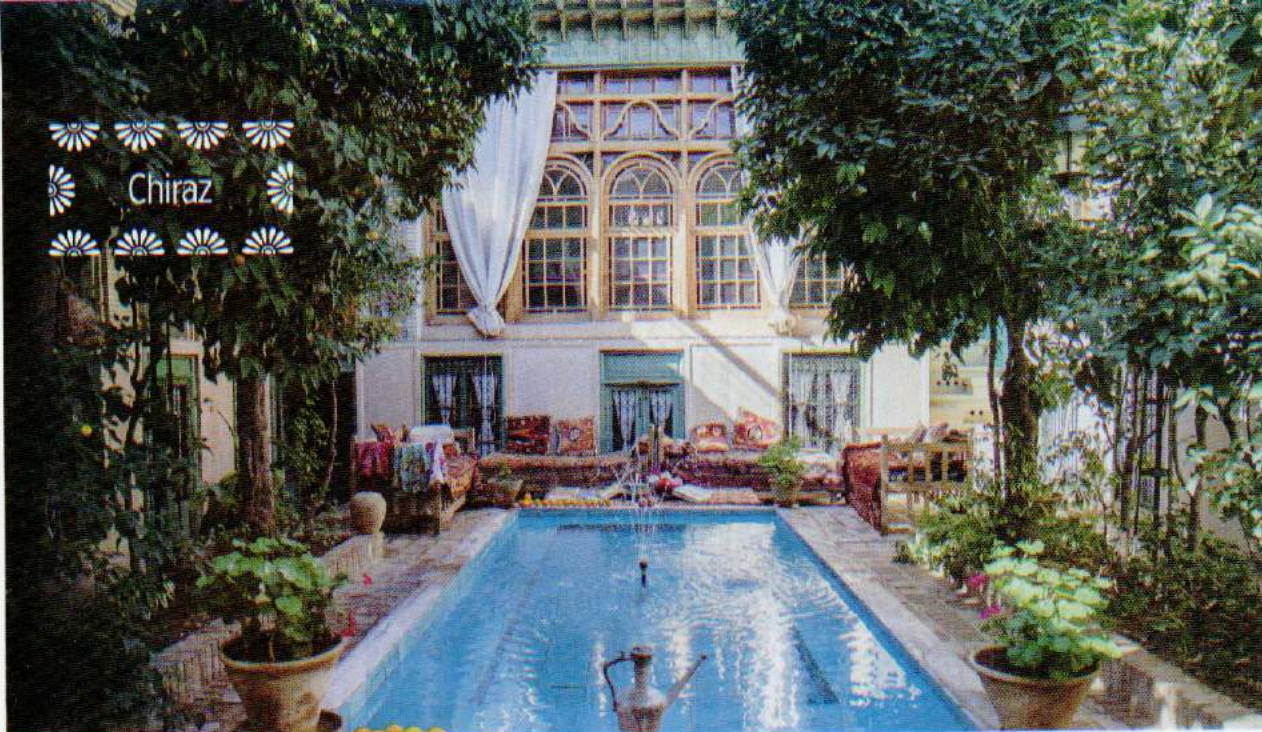
Rimes et testostérone

A-t-on déjà vu des sportifs s'entraîner sur des poèmes ? Dans un zurkhane (« maison de force »), un leader donne le rythme à l'aide de son tombak (percussion) tout en chantant des vers de Hafez ou des passages de Ferdowsi. Après les assouplissements, les hommes soulèvent des massues et les lancent en l'air. Plus qu'un sport, c'est un mode de vie et un élément de la vie sociale. Zurkhaneh Najjar, rue Ibn-e-Sina, à côté de l'hôpital Amin, Ispahan. à partir de 20 heures.



Gourmandise locale

Si la glace au safran et à la rose est difficile à glisser dans une valise, le nougat, spécialité de la ville, s'adapte plus facilement au voyage. Et c'est à Antique Gaz qu'on remplira bien volontiers son panier de sucreries. Antique Gaz, Naghsh-e-Jahan, Ispahan.
(98) 31.22.241.043, www.antiquegaz.ir.



Esprit de famille

Derrière le grouillant bazar de Vakil se cache la maison d'hôtes de Mojgan Endjavi-Barbé où le temps semble s'être arrêté. Dans la cour ombragée, face au bassin de poissons rouges, des divans invitent à la lecture et à la paresse. Difficile de quitter ce lieu aussi accueillant qu'une demeure de famille. Sans doute parce que Mojgan remplit son rôle à merveille, toujours aux petits soins avec ses voyageurs de passage.

Maison de Chiraz, mojgan@mac.com.



Ferveur poétique

Chaque maison, en Iran, possède un Coran et un livre du poète Hafez (XIV^e siècle). Les Iraniens en connaissent par cœur des vers entiers et viennent nombreux se recueillir sur sa tombe. À la tombée de la nuit, les lieux se drapent d'une ambiance mystique sous l'effet d'une voix profonde masculine, clamant des poèmes depuis un haut-parleur. Dehors, des enfants des rues et des personnes âgées lisent l'avenir grâce aux textes du maître soufi, tirés d'une boîte par un petit oiseau. Poétique jusqu'au bout.

Mausolée de Hafez, rue Hafez, Chiraz.



Table locavore

Quatorze ans après son ouverture, la cuisine iranienne du Brentin affole toujours les papilles. Aux fourneaux, des mères de famille concoctent des mets traditionnels avec les légumes cultivés sous la serre du restaurant. D'autres saveurs, inspirées de la France, animeront bientôt la carte du prochain restaurant, à quelques pas de là.

Brentin, boulevard Sattar Khan, au coin de la 12^e rue, entre les rues Afif Abaab et Vali Asr, Chiraz.
(98) 71.36.282.007, www.brentinrestaurant.com.



QG gourmet

Au sous-sol de Haft Khan, un ensemble de cafés et restaurants variés, le traditionnel Foroud prend des airs futuristes avec un plafond géométrique sculpté évoquant les muqarnas (élément architectural islamique), dans un blanc monochrome. On y mange assis en tailleur à même le sol, ou plutôt sur le takht, une petite estrade, autour d'une nappe vite recouverte d'un tahchin (riz, agneau, aubergine, œuf, yaourt). La clientèle des beaux quartiers adore. Foroud, complexe Haft Khan, boulevard Quran, Chiraz. (98) 91.77.878.400, www.haftkhanco.com.

Parenthèse enchantée

Les bruits de la ville étant étouffés par les murs d'enceinte, une certaine douceur s'échappe de ce jardin d'orangers et de palmiers. Au bout de la percée verte se dressent les salles de réception de l'ancien maire de la ville, décorées de nombreux miroirs en mosaïque. Edifiée au XIX^e siècle, la demeure Narenjestan-e Qavam est remarquable de finesse et d'élégance, depuis son hall de miroirs à ses plafonds peints ornés de motifs alpins et de portraits féminins. Sans oublier, ici et là, le fameux bleu des faïences qui se noie dans celui du ciel.

Narenjestan-e Qavam,
rue Loft Ali Khan Zand, Chiraz.



Pause culturelle

Dessiné par l'architecte local Mehrdad Iravanian (à qui l'on doit aussi l'ensemble de restaurants Haft Khan), le complexe Taropood abrite une bibliothèque, une galerie d'art et un café où les jeunes aiment à se retrouver. Pour plus de calme, ils s'échappent dans le jardin voisin, Jahan-Nama.

Complexe Taropood, quartier de Hafez, Chiraz. (98) 91.77.007.588.

A voir, à lire...



Underground. « Les chats persans », de Bahman Ghobadi (2009).

CINÉMA

« Une séparation » (2010), d'Ashgar Farhadi

Avec « Les chats persans » (2009), de Bahman Ghobadi, chronique de musiciens underground à Téhéran, cette « Séparation », oscar du meilleur film étranger, résume à merveille les dilemmes et les impasses de l'Iran moderne. F.-G. L.



EXPOSITION

« L'empire des roses »

Le musée du Louvre-Lens présente la première rétrospective consacrée à l'art des Qadjars (1796-1925). « La production qadjar a été pléthorique: céramiques, enluminures, sculptures, lithographies, photographies; nous présenterons 400 œuvres », explique la commissaire de l'exposition, Gwenaëlle Fellingier, conservatrice au départe-

Rétrospective.

Dynastie qadjar.



ment des arts de l'islam du Louvre. Scénographie de Christian Lacroix. Du 28 mars au 22 juillet 2018.

B. H.



LIVRES

« Histoire de l'Empire perse », de Pierre Briant

(Fayard, 1996, 1 250 p., 45,70 €). On doit au titulaire de la chaire d'Histoire et civilisation du monde achéménide au Collège de France d'avoir redonné ses lettres de noblesse à cet empire longtemps relégué entre l'Orient sumérien, babylonien, et les splendeurs de la Grèce. Cette fresque de 1 200 pages est le livre référence si l'on veut se plonger dans l'épopée du premier grand empire. F.-G. L.

« Darius dans l'ombre d'Alexandre », de Pierre Briant

(Fayard, 2003, 672 p., 28,40 €). Pour revivre la disparition de l'Empire achéménide, détruit par Alexandre le Grand, Briant a exhumé la figure du dernier empereur, du vaincu, Darius III, illustre inconnu, enseveli sous une masse de sources gréco-romaines qui en avaient altéré la vision,

réduite à celle d'un barbare. Le point de vue est ici retourné. F.-G. L.

« Les grandes figures de l'Iran », d'Yves Bomati et de Houchang Nahavandi

(Perrin, 2015, 250 p., 23,90 €). Il y a bien sûr Cyrus, Darius, ou Zarathoustra, le réformateur monothéiste. Mais cet ouvrage a pour intérêt de braquer les projecteurs sur d'autres souverains moins connus : Mithridate le Parthe, Chapour I^{er} le Sassanide, Nader Chah Afchar, que Bonaparte admirait, jusqu'à Reza Chah au XX^e siècle, ou encore des intellectuels tels que le poète Ferdowsi ou le médecin Avicenne. Treize longs portraits clairs et pédagogiques reliés par des passerelles chronologiques permettent de parcourir 3 000 ans d'histoire de la Perse. F.-G. L.

« L'Iran, de 1800 à nos jours », de Yann Richard

(Flammarion « Champs », 2016, 472 p., 7,70 €). L'indispensable complément à l'ouvrage précédent. L'ancien professeur d'études iraniennes à la Sorbonne-Nouvelle reprend l'Iran au début du XIX^e siècle avec la sombre dynastie des Qadjars et décrit très précisément ses errances, ses humiliations infligées tour à tour par les Russes, les Britanniques et les Américains. Nationalisme, modernisation, montée des forces religieuses jusqu'à la révolution des mollahs : Richard est le meilleur guide pour comprendre l'Iran moderne. F.-G. L.

« L'Iran en 100 questions », de Thierry Kellner et Mohammad-Reza Djalili

(Tailandier, 2016, 384 p., 13,90 €). Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur ce pays, sa culture, son art, sa gastronomie. Quelques exemples : pourquoi l'Iran est-il devenu chiite ? Existe-t-il une société civile ? D'où provient le malaise de la jeunesse ? F.-G. L.



BD

« L'araignée de Mashhad », de Mana Neyestani, traduit par Massoumeh Lahidji

(Cà et là/Arte Ed., 2017, 164 p., 18 €). Dessinateur de presse iranien réfugié en France,



Mana Neyestani revient sur un fait divers qui défraya la chronique en Iran, dans la ville sainte de Mashhad, au début des années 2000. Un tueur en série, religieux fanatique, y assassina seize femmes, prostituées ou droguées, au nom d'Allah. R. B.

« Persepolis », de Marjane Satrapi

(L'Association, 2007 pour le monovolume, 352 p., 33 €).

La bande dessinée qui fit entrer l'expression « roman graphique » dans toutes les chaumières de France (plus de 2 millions d'exemplaires vendus). Sa protagoniste, la petite Marjane, raconte l'histoire de l'Iran à hauteur d'enfant, à partir de l'accession au pouvoir de Khomeyni en 1979. R. B.